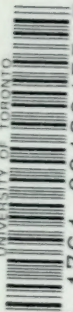


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00120155 7





LI 0
79/1

LETTERS

A D'AUBIGNÉ ET
A MADAME DES URSINS

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N°

201

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition Geffroy.



FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, MARQUISE DE MAINTENON

1635-1719

Gravé par Achille Oudinot.

Huitième année de la Bibliothèque de M. de M...

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

MADAME DE MAINTENON

LETTRES

A D'AUBIGNÉ ET
A MADAME DES URSINS

INTRODUCTION ET NOTES

DE

GONZAGUE TRUC

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRIÉ



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921

183049

16883

20

130

M₂H₄Cl₂

INTRODUCTION
DE
GONZAGUE TRUC



INTRODUCTION

LA VÉRITÉ SUR MADAME DE MAINTENON (1)

I

Les hommes écrivent l'histoire au gré de leurs passions, non de la vérité. Tout leur est bon dans l'àpre lutte qu'ils mènent ici-bas comme s'ils n'avaient rien de mieux à y faire, et ils déforment à tel point les événements, qu'ils ne prennent quelque idée saine du passé qu'à une distance où il devient à peu près impossible de l'apercevoir. Encore ne découvrent-ils pas, même de l'âge des cavernes, quelque vestige dont ils ne s'empressent de tirer parti, s'ils en trouvent le moyen, en faveur de leurs disputes. Et ils s'interdisent par leur aveuglement la vue des choses et des gens.

Parmi les figures que la polémique a déformées, peu ont souffert comme celle-ci. Les

fidèles de madame de Maintenon ne l'ont guère su défendre contre les haines que lui a suscitées son état plus que sa personne, et, certes, on reste bien étrangement informé sur elle si on s'en tient à ce qu'on en a dit. Il n'est pas sans intérêt toutefois, avant de s'en rapprocher par une méthode plus saine, de voir un peu, sans compter avec les falsifications fantaisistes d'un La Baumelle, comment de nos jours encore on sait l'arranger.

Elle reste d'abord le lieu commun de l'apologétique révolutionnaire. On se plaît à y voir l'inspiratrice néfaste du régime du bon plaisir, la cause première de la révocation de l'Edit de Nantes, le centre illustre des abus où aboutit le pouvoir d'un seul. Et, quant à la genèse de sa fortune et à son caractère, on ne s'embarrasse pas. C'est une ambitieuse froide et impitoyable, une hypocrite qui ne s'est que servie de la dévotion, une égoïste qui a tracé par avance le chemin de sa vie pour s'y maintenir avec une volonté inflexible, sans rien épargner, pas plus amis qu'ennemis. Et on se borne à ces vues qui ont le mérite en effet d'être pittoresques et simples.

On ne prend plus garde que les considérations et les faits dont on s'empresse d'accabler madame de Maintenon, se tirent commu-

nément de ses pires ennemis. Saint Simon et la Palatine, d'anecdotes scandaleuses dont on retient l'esprit à défaut de l'authenticité, de la conception la plus anachronique et la plus ridicule du passé. Et ce n'est pas en vain que La Baumelle a fait du roman avec les précieux manuscrits qu'il a su découvrir et qu'on a flétri dans l'épouse secrète de Louis XIV une adversaire, avant la lettre, de la démocratie.

Quelques exemples feront mieux saisir l'allure qu'a prise la polémique, même chez des critiques récents et assez désintéressés. Écrivant sous l'Empire en vieux libéral, Pierre Clément exaltait vers 1868 madame de Montespan au dommage de madame de Maintenon (1). Il croyait se maintenir à l'égard de celle-ci dans une neutralité scrupuleuse, mais, après avoir parlé de sa « prudence mathématique », il faisait suivre ce jugement, d'ailleurs exact en gros, de ces lignes de Victor Cousin :

« Quand à mademoiselle de la Vallière ou à madame de Longueville, on compare madame de Maintenon avec les calculs sans fin de la prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, nous protestons de toute la puissance

(1) PIERRE CLÉMENT, *Madame de Montespan et Louis XIV*, Paris, Didier, 1868, 2^e éd.

de notre âme... Nous préférons mille fois l'opprobre dont elles osaient se couvrir à la vaine considération qui a entouré, dans une cour dégénérée, madame Scarron, devenue en secret la femme de Louis XIV... »

« On sait », ajoute l'auteur, « que la malveillance et le dénigrement n'étaient pas les défauts de M. Cousin ^(a)... » Nous n'en sommes plus si sûrs, et nous nous persuadons, au contraire, que le paladin de Madame de Longueville n'hésitait point à rehausser de toute l'ombre qu'il pouvait projeter sur d'autres l'éclat des héroïnes qu'il s'était choisies. Quant à Pierre Clément, il continue en rapportant de Segrais le passage qui impute à madame de Maintenon d'avoir poussé madame de Montespan à faire enfermer Lauzun ^(b), simple trait que rien n'appuie, et, venant à ces mots de madame Scarron sur le mariage du roi : « Je ne crois pas qu'il se puisse rien voir de si beau et la reine a dû se coucher hier soir assez contente du mari qu'elle a choisi », il ne craint pas d'écrire : « Vingt quatre ans plus tard l'abîme qu'une pensée aventureuse venait peut être de franchir disparaissait ^(c)... » Oh !

^(a) *Id., ib.*, pp. 27-28.

^(b) *Id., ib.*, p. 35.

^(c) *Id., ib.*, p. 70.

oui, peut-être ! Et c'est avoir de bons yeux que de voir une jeune femme émerveillée de la seule splendeur du cortège convoiter, en se disant : Pourquoi pas ? la place de l'épousée.

C'est par ces lieux communs sur l'hypocrisie, l'habileté, le succès, qu'a pu se constituer une sorte d'image populaire de madame de Maintenon complètement faussée, avec quelque ressemblance d'allure, pour ne rendre que la surface des choses. Le témoignage impartial de madame de Sévigné semble appuyer sur certains points l'opinion courante. N'oublions pas qu'il reste historique et mondain. Madame de Sévigné apprécie du dehors la lutte qui se poursuit autour du roi entre deux influences autant qu'entre deux personnes, et tout ce qu'elle peut faire c'est de marquer les coups ou plutôt leur effet. Le caractère des belligérantes, qu'elle connaît peu et de moins en moins, lui échappe. Elle n'entre pas dans la « psychologie » de l'affaire, ce qui nous intéresse surtout.

Les rois, les princes et les grands s'agitent sur une scène où leurs gestes restent lointains, et se retirent ensuite dans les coulisses où le public n'est point admis. Le sommeil même de Louis XIV était d'apparat, et l'auréole dont

la gloire entoure la tête de ses élus dérobe leurs traits et en interdit l'accès intime et familier. Quel soin, dès lors, ne faut-il point au curieux qui, après des siècles, s'approche de dépouilles illustres et tâche de les restituer dans quelque apparence de vie. Madame de Maintenon a subi jusqu'après sa mort les inconvénients de son état. Contrainte dans son domestique, grandie à la dignité de reine sans en avoir les attributs, obligée de maintenir par le mérite de la personne un rang que seule donnait alors la naissance, elle apparaît à la postérité dans une attitude qu'une souveraine adresse n'a pu complètement assouplir. Les meilleurs s'y sont trompés et Sainte-Beuve lui-même a écrit ces lignes regrettables :

« Il ne faut pas la faire pire qu'elle n'a été en s'exagérant sa portée d'esprit. D'un tact consommé dans la société, ses vues ne s'élargirent point avec sa fortune, elle eut moins d'hypocrisie que de petitesse et elle est moins haïssable pour ses fautes que le gouvernement absolu qui les permit ». —

Paroles injustes sous leur modération apparente, sentence qui atteint moins le particulier que le parti. Au fond, ce que l'on châtie dans

madame de Maintenon ce n'est pas elle, c'est ce qu'on appelle, d'ailleurs par abus, sa politique : à travers elle c'est Louis XIV qu'on veut atteindre et peut-être la monarchie plus que Louis XIV : entreprise excusable dans ses intentions mais qui, dans l'espèce, a complètement à peu près faussé les perspectives.

Nous voudrions nous acheminer à juger madame de Maintenon par des voies plus équitables. Pourquoi ne pas lui demander, à elle aussi, de nous éclaircir sur elle-même. Elle nous est connue par le récit objectif de l'histoire, mais nous ne la saisissons là que par son aspect externe, dans sa valeur sociale et représentative. Où nous cherchons autre chose, nous voulons trouver l'âme. Elle a laissé des écrits inspirés par ses soucis quotidiens ou sa vocation d'institutrice et une correspondance infiniment précieuse. Ne l'avons-nous pas là bien mieux que dans les mémoires, les racontars, les pièces d'archives et la perfide complaisance de ses historiens ? Suivons-la donc à la trace, trouvons-la chez elle, la cour partie, face à face avec sa conscience, ou à Saint-Cyr qui lui permet de se détendre, enfin dans une royauté sans contrôle et sans voile : sachons la retenir dans le reflet de sa propre lumière.

II

C'est la pauvre enfant née en prison, balancée à tous les vents du monde, que sa mère n'a embrassée que deux fois (*), et qui a gardé les oies chez sa tante. Dès cette dure entrée dans le monde elle s'est durcie ou plutôt elle a ceint un cœur, assez prompt à aimer, d'une réserve inflexible. Sortie avec adresse de jours difficiles et toutefois ayant à sauver à force de souplesse et de dignité la fortune d'un mariage équivoque et d'un veuvage dangereux, elle s'est garantie des inévitables traits de la malignité publique et a gardé la réputation d'honnête femme dans les conditions qui le comportent le moins. Et ne croyons pas que cela lui ait été si facile.

« J'ai vu de tout », dit-elle, « mais toujours en tout honneur : c'était une amitié d'estime et générale. Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce soit, je voulais l'être de tout le monde, faire dire du bien de moi, faire un beau personnage et avoir l'approbation des honnêtes gens, c'était là mon idole

* *Mémoires sur Madame de Maintenon par Mademoiselle d'Annule*, éd. d'Haussonville-Hanotaux, p. 18.

dont je suis peut être punie présentement par l'excès de ma faveur (a)... »

Curieuse et sincère profession de foi, vue claire de la vieillesse sur les jours frémissants des débuts. Le dessein de l'ambitieuse comportait, avec une double nécessité, un double écueil. Il lui fallait se dérober et rester aimable, attirer sans promettre, prendre sans donner, imposer le respect sans convier l'ennui, se garder enfin amusante et digne. Tâche ingrate où elle sauva tout ce qui peut être sauvé. Car si elle y réussit, elle ne manqua pas de laisser, en quelques esprits trop fougueux, un peu de mauvaise humeur, et, le maître lui-même, timide dans la conscience de sa médiocrité, longtemps s'écarta d'elle ainsi que d'une prude et d'un trop bel esprit.

« *Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce soit...* » Comme s'il y pouvait avoir amour ou amitié sans élection ! Au fond la prudente veuve sacrifiait le sentiment à ce souci exclusif de sa réputation qui a gouverné sa politique mondaine. L'occasion sans doute dut se présenter pour elle d'une chaumière et d'un cœur. Elle préféra un palais et un autre cœur, mais sans donner le sien et elle se con-

a) GEFROY, *Madame de Maintenon* d'après sa correspondance authentique, Paris, 1887, t. I, p. 21.

damna aux brillantes sécheresses de la gloire et de la grandeur.

A quel point elle s'ingéniait pour plaire, n'en croyons qu'elle-même et enregistrons l'aveu qu'elle croit édifiant et qui la condamne peut-être :

« Croiriez-vous bien, dit-elle à Saint-Cyr, que ce qui a d'abord servi de fondement à cette étonnante fortune, sans que j'y pensasse le moins du monde, sont tous les services d'amitié que madame de Montespan remarqua que je rendais chez madame d'Heudicourt qui était notre amie commune chez qui elle me voyait souvent ? Je faisais les mêmes choses que chez madame de Monchevreuil, jamais six heures ne me prenaient dans mon lit et pendant que la maîtresse du logis ne se levait qu'à midi, je donnais ordre à tout dans la maison et je mettais en train les tapissiers et ouvriers qui y étaient, les aidant souvent quand je voyais qu'ils en avaient besoin. Je me souviens que quand elle se maria je fus si occupée d'elle que je m'oubliai et me laissai voir à la cour qui vint à ses noces, aussi négligée, aussi lasse qu'une servante (*)... »

() Histoire des Instructions que Madame de Maintenon a données aux élèves de Saint-Cyr. Paris, Dumoulin, 1798, in fine.*

Avez-vous jamais rencontré par le monde quelques-unes de ces femmes, jeunes filles ou veuves, que la vie n'a point gâtées et qui seules se maintiennent et s'avancent, intactes, dans un miracle d'équilibre? Le plus souvent elles choisissent une famille ou un foyer solitaire et s'y installent discrètement, mais de telle sorte que bientôt on ne conçoit plus qu'elles n'en aient point fait partie. Elles frisent la domesticité sans y tomber et deviennent indispensables sans s'engager. Elles ne sont ni dames de compagnie ni servantes maitresses, mais jouissent des avantages des deux. Intendantes libres et bénévoles elles attendent avec patience que leur règne arrive et on les voit, un jour, légalement ou non et toujours respectables, régenter les faibles caractères qui les ont accueillies et du coup assurer leur sort. Telle a été, en mieux si l'on veut, et en plus grand, l'aventure de madame de Maintenon.

On sait l'histoire : Introduite auprès du roi par madame de Montespan, elle la supplante. Au prix de quels combats, nous l'imaginons par le témoignage de ses contemporains à l'affût et il nous en vient un écho direct dans sa lassitude désespérée. On veut à tout prix que son désir de quitter la cour ait été pure

dissimulation et manège de coquette. Outre qu'on ne se fût guère permis de pareilles manœuvres auprès de l'autoritaire Louis XIV, les confidences de la pénitente au confesseur prennent un accent qui ne trompe pas (*). « Je pense quelquefois », disait elle plus tard, « à la haine que Dieu m'a donné de tout temps pour la cour quoique cependant il m'y destinât et je vois avec reconnaissance que c'est qu'il m'y voulait sauver. Madame de Montespan, au contraire, aimait fort la cour et la vie qu'on y mène. Que fait Dieu ? Il y attache celle qui la hait et il en éloigne celle qui l'aime, apparemment pour les sauver toutes deux (†)... »

Oui, sans doute, madame de Maintenon, au seuil de sa nouvelle vie, eût-elle mieux aimé autre chose, son avenir matériel assuré, quelque retraite à l'écart dont elle se plaisait par avance à se tracer le plan (‡). Mais elle ne s'appartenait plus. Elle était entrée dans cette conspiration bien pensante qui avait entrepris de détacher Louis XIV de madame de Montespan pour la plus grande édification du

(*) Cf. les lettres à l'abbé Gobelin et not. GERROY, I, pp. 50 et 53.

(†) *Recueil*, p. 205.

(‡) LAYALLE, *Correspondance générale*, t. I, p. 259.

royaume et de la cour. Son directeur est formel là-dessus, la pousse et la tient. Elle-même bientôt reconnaît sa vocation. Qu'elle se soit servie, dans la lutte, des armes de la femme, qui peut s'en étonner ? Elle triompha, mais ni son dessein, cruel peut-être et à certains égards odieux, ni sa conduite ne furent hypocrites.

Aima-t-elle ce roi qu'elle avait conquis ? Il n'en faut point douter. Elle l'aima avec ce mélange de crainte, de mépris et d'admiration dont une femme aime son mari. Elle vénéra la grandeur d'âme où il monta dans l'épreuve et elle sut toujours qu'elle l'emportait sur lui par l'esprit. Du reste ils ne se lièrent que sur l'autre pente des jours et ils vieillirent plutôt qu'ils ne vécurent ensemble.

Aima-t-elle jamais d'amour ? Problème insoluble mais qui va nous permettre quelque salutaire méditation. Elle eut un cœur, peut-être beaucoup de cœur, et elle laisse passer plus d'un éclair dans la réserve contenue de sa jeunesse. Il lui souvient d'une maîtresse qu'elle a chérie d'une affection ardente, la soulageant en cachette, lui écrivant deux fois par semaine, se contraignant à un petit voyage pour l'aller voir. Elle eut un cœur, mais elle n'en profita point. Puniton non plus cette

fois de Dieu, mais de la vie. Malheur à la prudence. Il arrive, à force de plier le sentiment à la raison, qu'on en fausse le ressort intime, qu'on en détruit la spontanéité, qu'on se condamne à la régularité en même temps qu'à l'ennui et à la sécheresse. Et ce fut le mal de madame de Maintenon qui ne sut pas ne pas être sage.

Parvenue, elle continua d'avoir le souci qui l'avait fait parvenir : le salut ou la réforme religieuse, comme on disait alors, la conversion du roi, et elle se maintint par les mêmes moyens qui l'avaient élevée. Son influence fut surtout morale et son crédit n'eut pas sur la politique l'empire qu'on a cru.

C'est ici que se placent contre elle les pires partis pris. Du principal, les moins indulgents de ses critiques ont fait justice. Ils ont su voir enfin dans la révocation de l'édit de Nantes la conséquence, non pas seulement du « système » du roi, mais encore d'une irrésistible poussée de l'opinion... « Ce n'est pas madame de Maintenon », écrit Pierre Clément, « c'est le Tellier et Louvois, c'est l'hostilité patente des protestants contre le principe d'autorité exagérée dont Louis XIV s'était constitué le représentant qui provoquèrent cette mesure à jamais

funeste. Sur ce point, en admettant que sa réflexion s'y arrêtait, madame de Montespan devait exactement penser comme madame de Sévigné, Bossuet, Fénelon, le grand Arnault et tous les contemporains, Colbert et Vauban exceptés. Tel était aussi, on en a assez de preuves, le sentiment des bourgeois et du peuple de Paris, chez lesquels les passions de la Saint-Barthelémy n'étaient pas éteintes (a).

On a fait grand état, pour flétrir son intolérance et son exaltation religieuse, de l'enlèvement de ses nièces et du prétendu cynisme qui lui dicta cette réponse au père qui les réclamait : « Je ne vous réponds point sur ce vous me demandez votre fille, jugez vous-même si je dois vous la rendre et si, ayant fait une violence pour l'avoir je ferai la sottise de la rendre (b). » C'est là boutade de parent riche qui veut rendre service de force et qui sait que les protestations ne seront que de pure forme. De fait on apprend que la famille de la victime sut assez marchander la conversion de ses membres pour en tirer tout le parti qu'il se pouvait.

(a) *O. c.*, p. 213, cf. sur ce point la thèse de Rosser, *Essai historique*, etc., et LAVALLÉE, t. II, p. 131 (n) et p. 426.

(b) *Recueil*, etc., p. 101.

Encore une fois, il faut se replacer dans la société d'alors pour voir se mettre au point des choses qui sont devenues fort laides, et on ne doit pas incriminer madame de Maintenon pour des fautes qui sont celles de son temps. Il lui parut naturel d'apporter sa fortune au service de sa religion et de travailler à la gloire de Dieu du crédit dont elle disposait sur la terre. Bien mieux, elle se justifie par là. Elle se crut appelée, nous le verrons, à participer à la régénération catholique du siècle. Elle y travailla de son mieux, limitant son zèle, en conséquence de sa vocation, aux affaires d'ordre religieux et, plus précisément, au choix des personnes. Et là même elle ne fit pas ce qu'elle voulut, ni même peut être ce qu'il eût fallu (*).

Elle a déclaré s'être abstenue de toute ingérence politique, et, quand nous pensons à la manière difficile dont se laissait gouverner Louis XIV sur ses vieux jours, nous ne nous en étonnons pas. « Je ne puis que donner des maximes générales dans les occasions », dit-elle, « et je ne puis rien sur les faits particuliers dont je n'entends presque pas parler (°). » Elle assistait, muette, aux conseils

(*) GILLET, I, p. 127.

(°) LAVALLEE, IV, p. 256.

qui se tenaient dans sa chambre, elle n'était pas appelée aux autres, et il fallait insister pour qu'elle donnât son avis. Elle s'est montrée d'une discrétion rare dans la mesure dont elle a fait profiter sa famille de sa faveur, et si son frère d'Aubigné mérita moins encore qu'il ne reçut, il n'a pas laissé de l'importuner à ce point qu'elle eût été excusable de lui accorder davantage. Son dessein principal, tout moral et religieux, l'empêcha de s'attacher aux affaires pour lesquelles d'ailleurs elle manifesta peu de goût. « Madame de Montespan, » dit-elle, « s'attelait six souris à un petit chariot de filigrane et s'en faisait mordre ses belles mains... Le roi les montrait aux ministres en se récriant sur le badinage des Mortemart, mais elle savait tous les secrets de l'État et donnait de très bons conseils et de très mauvais selon ses passions (a)... » C'est vrai d'une vérité générale. Le roi, plus jeune, plus passionné, fut plus maniable au gré d'une favorite acquise aux intérêts mondains, Madame de Maintenon dut autrement l'assiéger pour en obtenir de bien moindres satisfactions.

Elle fut l'ennemie de Louvois, ce mauvais

(a) GEFFROY, II (*in fine*).

génie de Louis XIV, et ceci déjà la justifierait. Un des plus graves défauts de son caractère explique mieux encore l'effacement de son rôle. Elle déserta les causes qu'elle avait d'abord soutenues dès qu'elle les vit devenir mauvaises, et nul ne put compter sur son appui.

Elle suivit plus qu'elle ne prescrivit, elle lâcha madame des Ursins comme Fénelon et elle se montra doucement et impitoyablement cruelle envers sa rivale. Sa faveur ne lui parut jamais si stable qu'elle ne crût devoir la soutenir et elle immola les autres comme elle s'immola elle-même au devoir qu'elle s'imposa, nous dirons pour quelle fin, de garder son ascendant sur Louis XIV.

C'est à Saint-Cyr seulement que nous la voyons agir en souveraine. Elle s'y révèle ce qu'elle fut, institutrice et croyante jusqu'à l'apostolat, et dans son ardeur catholique nous sentons brûler le vieux sang huguenot. Elle s'y épanouit et s'y limite. Elle y devient un peu trop un modèle de directrice de pensionnat religieux.

Il faut se méfier des gens qui veulent la perfection non pas seulement pour eux-mêmes, mais pour autrui. Madame de Maintenon a conduit son troupeau avec une inflexible dou-

œur dans une voie qui lui a semblé naturelle. Elle a exigé de ses collaboratrices les vœux solennels des moniales, et des sujettes une discipline exclusivement chrétienne. Or, le christianisme n'est pas toujours la joie. Elle a su vite se raviser dès qu'elle a vu son institution prendre une allure quelque peu mondaine et les jours d'*Esther* n'ont pas duré. Nous sommes dans un couvent et le détachement est la règle de la maison. Que les maîtresses ne s'attachent point à leurs élèves. « N'ayez plus de commerce avec elles », leur dit on. « quand vous n'en serez plus chargées, quelque confiance qu'elles puissent avoir en vous il faut qu'elle finisse et que tout cède à l'union et à la charité qui doit être entre les dames qui les gouvernent et qu'il ne faut jamais blesser sous quelque prétexte que ce soit (a). » Et dans le même esprit, pas de familiarités, pas de caresse, « les caresses ne peuvent être bonnes à rien et peuvent très aisément être mauvaises (b)... » Ne vous souvient-il point de l'enfant que sa mère n'a embrassé que deux fois.

Il a pu sortir de là des femmes raisonnables.

(a) *Manuel d'éducation pour les filles*, édité par J. TRAVERS (Caen, 1872), § 39.

(b) *Id.*, p. 79.

résignées, muettes, sachant s'ennuyer (*), parfaitement soumises aux gentilshommes de campagne ou aux bourgeois de province qui les ont prises et ayant par tant de sagesse évité la misère. Et des natures médiocres ont pu s'accommoder d'un tel régime. Mais si des âmes généreuses n'ont pas pris assez le goût de la vie conventuelle pour faire plus tard profession à Maubuisson ou ailleurs et si elles sont restées du monde et de la vie faute de se perdre dans quelque mysticisme, quelle morne contrainte n'ont-elles pas dû subir, et de quel poids le voile endeuillé de la jeunesse n'a-t-il pesé sur leur existence, et que nous comprenons l'envol, un peu forcé, de mademoiselle de la Maisonfort !

Nous retrouvons dans la madame de Maintenon de Saint-Cyr, repassant par-dessus les années de gloire, l'orpheline besogneuse des premiers jours, tout occupée à se rendre, à force d'adresse, la vie supportable. Hors d'affaire et chargée d'orienter ses jeunes filles dans le même chemin qu'elle a péniblement parcouru, elle leur veut donner les qualités par où elle a mené à bien son voyage jusqu'à un port merveilleux. Elle sait son troupeau voué

(*) LAVALLÉE, t. II, p. 67.

à une perpétuelle dépendance et elle le dresse à la soumission, se disant peut être que chacune des enfants qui l'entourent devra manœuvrer dans son ménage comme elle-même manœuvre dans l'ombre, au faite des grands.

Elle vieillit bien. Parmi les malheurs du pays, la vue du couple royal, de vie bourgeoise et digne, plein de courage et noblement résigné, est admirable. Pierre Clément a écrit ces lignes qui m'étonnent : « Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à l'époque des grands désastres du règne, quand la France semblait près de plier sous les efforts de la coalition triomphante, madame de Montespan, au lieu d'ajouter au découragement général, eût donné à Louis XIV de tout autres conseils que madame de Maintenon dont les défaillances furent alors si peu honorables (a)... » Qu'est-ce à dire et quelles sont ces défaillances ? Le roi se suffit alors à lui-même et tout ce que put faire madame de Maintenon fut de l'admirer, de gémir, avec des accents qui ne décèlent pas la femme d'État mais la Française : « Pour moi misérable », dit-elle en 1708, « vous croyez bien que j'en suis

(a) *O. c.*, p. 213.

accablée *des nouvelles*, mon triste cœur s'était un peu épanoui sur l'affaire de Gand, mais le voilà plus serré que jamais par la crainte du reste de la campagne (1)... » Et par contre, après la prise de Gironne : « Pour moi je demeurai longtemps éveillée assez agréablement et j'eus ensuite une fort bonne nuit (2)... »

On n'a pas manqué de lui reprocher d'avoir presque fui de Versailles à la veille de la mort du roi, et de ne lui avoir point fermé les yeux. Mais qu'on prenne garde à sa situation. Qu'était elle officiellement ? Le fact, au fond, lui dicta ses gestes, alors comme toujours, et l'on peut dire qu'elle finit comme elle avait commencé, en toute raison.

III

Que si nous examinons maintenant de quelles pièces principales se forma ce caractère, nous trouvons en premier lieu cette même raison. Madame de Maintenon conçoit, avec le but qu'elle se fixe, les moyens d'y parvenir et elle ne dévie plus d'une ligne dans l'exé-

(1) Grunoy, II, p. 171.

(2) *Ibid.*, p. 167.

ention. Et tout son succès tient à cette discipline.

Non qu'elle se fixe par avance des tâches impossibles. Je me persuade que l'idée ne lui fût point venue d'entreprendre contre madame de Montespan tant que la passion du roi pour cette favorite garda sa première ferveur. Mais elle sentit, avec d'autres, l'instant de la lassitude, elle entra dans la pieuse conjuration qui attaquait le scandale et c'est tout naturellement qu'elle y prit la première place. Dès lors elle plia tout à son objet, se considérant liée à sa faveur par le devoir qu'elle y découvrait, et gardant cette excuse d'y sacrifier les autres, qu'elle s'y sacrifiait la première.

Car elle fut impitoyable. « Otez, prescrivait-elle à Saint-Cyr, ôtez ces filles qui ne respirent que le monde.... ôtez ces beaux esprits qui dédaignent tout ce qui est simple, qui s'ennuient de cette vie uniforme, de ces plaisirs doux et innocents et qui désirent *de faire leur volonté* (a). » Et elle ôta madame de Brinon et mademoiselle de la Maisonfort qu'elle aimait parce qu'elles avaient cessé d'être conformes à l'esprit de la maison, et elle sacrifia Fénelon

(a) *Manuel*, p. 33.

qui la séduisit toujours, et elle bannit madame des Ursins qu'elle cajolait, et elle eût immolé père et mère. Mais aussi elle ne compta pour rien ni son bonheur ni ses commodités. Elle mène la plus épuisante des vies dans sa chambre ouverte à chacun à toute heure et où, pour ne pas contrarier le goût du roi, il faut « périr en symétrie (a) ». Elle s'astreint aux voyages les plus inutiles et les plus compliqués : « Je voudrais m'occuper de bonnes œuvres et il me semble qu'une assemblée de charité me serait mieux que d'aller au camp avec une princesse de douze ans (b)... » Elle subordonne tous ses devoirs, enfin, à ce devoir supérieur de plaire, plaire lui donnant le seul moyen de remplir sa vocation.

Cette vocation, nous verrons ce qu'elle fut. Mais nous devons faire observer qu'il est diverses façons d'être raisonnable — les fous eux-mêmes le sont à leur manière — et que la raison, simple règle, se met au service des appétits ou des tendances de l'individu. Quel fond de tempérament développa-t-elle ou modéra-t-elle chez madame de Maintenon ?

L'austère femme, certes, dompta ses pas-

(a) GARRIQUY, II, p. 334.

(b) *Id.*, I, p. 313.

sions ou les sut étouffer au berceau : ne doutons pas cependant qu'elle fut capable d'en ressentir. Nous l'avons vue toute pleine d'une de ces toquades parfois malades qui attachent les écolières à leurs maîtresses. Relisons cette si curieuse lettre sur le mariage du roi qui a fait conclure si hâtivement et admirons la vivacité singulière avec laquelle elle peint et apprécie : « Rouville était en housse d'emprunt, pour moi j'aurais pris le parti de ne pas y être car le roi sait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses (*)... » Et sachons lire derrière le calme apparent et la résignation chrétienne : « On sait fort bien qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu, mais c'est souvent un langage, et on sent bien dans l'occasion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement^(b). » Honorable sensibilité puisqu'il s'agit là des malheurs publics. Madame des Ursins connaît bien sa correspondante et ne se laisse pas séduire par une nonchalance suspecte : « Le portrait que vous me faites de vous, madame », lui écrit-elle, « n'est pas trop rempli de vanité, mais il ne le faut pas prendre à la lettre, vous entendez ce qui vous plaît, vous voyez ce qui ne vous déplaît pas, vous

(*) *Id.*, I, p. 10.

(^b) *Id.*, II, p. 95.

vous expliquez ou vous vous taisez selon que vous le jugez à propos et je l'ai si souvent éprouvé que ce serait ma faute si je n'en étais convaincue (a). »

Ne nous y trompons pas non plus. Madame de Maintenon dut compter, pour une besogne qui exigeait l'effacement et la dissimulation, avec une sensibilité assez vive et avec un esprit critique trop souvent mis à l'épreuve par les laideurs ou les sottises courantes. Et ne croyons pas davantage à la paix constante de cette âme si bien dans sa voie. « J'ai, » dit-elle à son confesseur, « j'ai un moral et de bonnes inclinations qui font que je ne fais guère de mal, j'ai un désir de plaire et d'être aimée qui me met sur mes gardes contre mes passions, ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très humains, une grande vanité, beaucoup de légèreté et de dissipation, une grande liberté dans mes pensées et dans mes jugements et une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine (b). » Il ne fallait que s'adresser à elle pour avoir l'essence même de sa « psychologie ». Est-ce que ne la voilà pas toute en effet : une prudence tournée

(a) *Id., ib.*, p. 352 (117).

(b) LAVALLÉE, I, II, p. 96.

à des desseins religieux et qui se fait scrupule de rester trop mondaine encore.

Et elle eut aussi les qualités de ses défauts. Cette ardeur, cette soif de bonne réputation, ne contribua sans doute pas peu à la garder honnête et digne. Cette haute raison qui voila son naturel et contraignit un peu trop un esprit original la préserva des excès si communs à son état, cette minutie qui la fait descendre aux derniers détails à Saint-Cyr et lui dicte de si curieuses lettres à son frère dont elle régente le ménage jusqu'à supputer la dépense en chandelle^(*), lui permit d'ordonner judicieusement ses aumônes. Et elle se limita de telle sorte enfin, que, malgré ce qu'on a cru, elle évita de grands maux et de grands biens et n'usa de son crédit qu'en des détails assez médiocres. Encore une fois, et nous y arrivons, son dessein était ailleurs.

Notons toutefois, avant d'aborder ce point décisif, les conséquences, pour la personne, d'un caractère si artificieusement composé. Madame de Maintenon put se glorifier de n'avoir rien omis de ce qu'elle croyait son devoir et s'endormir paisiblement à l'heure d'affronter le juge sans appel. Elle connut peu

(*) *Id., ib.*, p. 67 et ci-dessous p. 83.

la joie. Elle s'ennuya. Avant même de prendre la charge, le faix lui pesa, et je ne mets guère en doute sa sincérité quand elle parle de se retirer de la cour. Intelligente et par nature sensible, elle vit le monde l'entourer, tenter de la décevoir et la haïr. « Je me suis accoutumée, dit-elle, à vivre de poison ^(a)... » Terrible aveu ! « Je m'ennuie de vivre ^(b)... » Saint-Cyr même, quand elle s'y retira, ne la contenta plus. Elle y souhaite un peu de société. « Quelque esprit qu'une religieuse puisse avoir », soupira-t-elle, « elle n'a aucune connaissance de ce qui nous a occupés toute notre vie ^(c). » Oh non ! elle ne s'amusa pas sur cette terre qui fut bien pour elle, à la lettre, le lieu d'épreuve et où, en réalité, elle expia d'avoir réduit la vie au calcul.

IV

L'apologiste, et, par chance, le biographe le plus exact de madame de Maintenon, le duc de Noailles, a dit d'elle : « Le sentiment qui a dominé toute sa vie a été le sentiment religieux. » C'est se condamner en effet à ne la

^a GERBOY, II, p. 236.

^(b) *Ibid.*, II, p. 63.

^(c) GERBOY, II, p. 387.

pas comprendre, et son âge avec elle, que de ne pas avoir toujours présente à l'esprit cette vérité.

Les contemporains se convertissaient, c'est-à-dire revenaient à une pratique plus exacte de leur religion, vers la fin de leur vie ; elle y pourvut, elle, dès le début et fut dévote jeune, ce qui était déjà se distinguer. Nous voulons à tout prix qu'elle n'ait pas été sincère, nous obtenant à ne pas entrer dans un état d'esprit qui n'est plus le nôtre. N'oublions pas qu'adolescente il ne lui fallut rien de moins que la controverse par devant elle d'un ecclésiastique et d'un pasteur pour passer du protestantisme au catholicisme^(*), et qu'on ne peut incriminer, enfin, des lettres à son directeur. Or, elle s'y montre scrupuleuse et pleine du désir de la vie et de la perfection chrétiennes. « J'ai cru qu'il y aurait une sorte d'hypocrisie », dit-elle, « à communier ici (*à la cour*) plus souvent que je ne faisais à Paris^(b). » Elle s'épouvante plus tard, d'une « horrible mort » sans confession^(c). Elle s'afflige de voir le roi agir, insinue-t-elle, moins par religion que par politique, elle regrette

(*) LAVALÉE, t. I. *Étude littéraire*.

(b) *Id. ib.*, p. 207.

(c) *Id.*, III, p. 309.

elle-même de n'avoir fait pour Dieu ce qu'elle a fait pour le monde, elle se soumet aux humiliations de la pénitence et l'abbé Gobelin lui interdisant d'être trop agréable dans la conversation, elle s'efforce d'y être ennuyeuse, ce qui dut lui coûter. Et elle s'impatiente de ce que sa grandeur la suive jusque dans le confessionnal.

« Nous ne trouvons nulle ressource en nous », écrit elle (*), « quelque esprit que nous ayons. » Le christianisme est l'ennui de la terre dans l'espérance du ciel, le recours à Dieu pour suppléer à l'insuffisance de l'homme. Madame de Maintenon, de fond et d'essence, resta chrétienne. Elle se crut ici-bas pour y faire son salut dans les conditions prescrites et pour y vivre cette vie qui est une longue mort et la recherche d'une union toujours précaire avec le maître de la vie et de la mort.

Toutefois, dans cette existence intime et supérieure, elle laisse aussi prédominer la raison. La forme achevée d'une carrière de fidèle est l'exaltation mystique. Encore ici la trop raisonnable femme n'ose. Elle eut du goût pour le quiétisme, pour Fénelon, peut-être pour

* Goussier, II, p. 7.

Port-Royal, mais elle y résista. Et elle y résista et par politique et par devoir. A force de se méfier des entraînements, elle méconnut les meilleurs et elle transporta la prudence mondaine sur ce terrain où, d'après son maître, la folie est la seule et véritable sagesse.

Elle se soumit docilement à l'autorité, elle crut que l'esprit procède par la voie hiérarchique et aux joies de l'illumination elle préféra la paix un peu terne de l'obéissance et de l'acquiescement. Elle resta femme, pourtant, et elle relève d'un trait de lumière cette grisaille austère. Elle ne voulut pas qu'on pût aimer avec terreur : « Mais j'allai parler, » écrit-elle (elle parlait au Père de la Chaise) « j'allai parler d'amour de Dieu, et là dessus on me voulut persuader qu'il y en avait un très parfait dans la crainte : ainsi nous nous séparâmes après avoir un peu disputé (a). »

Dans ce monde où elle s'éleva seule, elle ne trouva rien de solide pour se fixer et il ne faut point s'étonner si sa foi devint le centre de sa vie. C'est là qu'elle s'établit en effet, et pour garder ce qu'elle avait su acquérir, et pour gagner la gloire future : « Ce qui me console, Madame, » lui écrit Godet des Marais, « c'est

(a) LAVALLÉE, IV, 92.

que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y consentez pas, vous roulez toujours sur le même pivot, ou, pour parler selon le langage de l'Écriture, Dieu vous fait la grâce d'être toujours enracinée en lui. C'est là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'âme la stabilité (*)... » Admirables paroles d'un prêtre simple, un peu étroit et farouche, mais qui a su porter sur sa pénitente, le jugement décisif. Madame de Maintenon hésita, flotta comme toute créature. Il n'y parut point dans son train parce qu'elle partit d'un principe immuable et qu'elle put s'asservir à la raison.

Elle considéra comme sa vocation de faire le salut du roi. Ce fut là, pour elle, son rôle propre, la tâche particulière que Dieu fixe à chacun des êtres, le terme sensible des forces intimes, l'action de la pensée. Et ceci achève de l'expliquer tout entière. Ne bornons pas aux misérables calculs d'une politique égoïste la suite et, par endroit, la grandeur d'un dessein obstinément poursuivi. Madame de Maintenon fut habile, mais sincère. Que par une hypocrisie naturelle et inévitable elle ait quel-

* *Lettres de messire P. Godel des Marais à Madame de Maintenon*, éd. Berthier, Paris, 1908, Dumoulin, éd., p. 154.

quefois rendu identiques ses intérêts et ceux du ciel, possible : elle ne semble pas l'avoir sciemment voulu, et pour son « devoir » prête au sacrifice, elle s'est sacrifiée.

Il y a dans sa lutte contre madame de Montespan des traces non équivoques de violence et d'acrimonie. Elle a bataillé là en femme, avec des armes de femme, elle s'est laissé entraîner. Déjà, ce qui la guide, c'est moins son ambition que sa mission. Nul doute là-dessus. Les lettres à son confesseur décèlent un véritable drame (a). Elle veut réellement se dérober. Elle accepte un peu sa tâche comme une croix. Je ne dis pas que, sur la voie du succès, elle ne se soit abandonnée à quelque joie du triomphe : elle n'oublia pas qu'elle avait travaillé pour autre chose que pour ces mêmes satisfactions.

Nous la suivons plus tard dans le plein de son œuvre. Elle y trouve plus d'amertume que de joie. Devenu régulier dans ses mœurs et exact à ses devoirs, le roi pratique plus par politique et bienséance que par conviction, et sa compagne voit bien que, s'il fait tous les gestes nécessaires au salut, il le manque par défaut de charité, d'amour. Le Christ ne réclame pas

(a) LAVALLEE, I. p. 207 et suiv. et GODET, *pas.*, éd. citée.

de ses élus les seuls signes extérieurs de l'élection. Il veut les « habiter », il entend les prendre en se donnant, il exige que le cœur soit à lui. Madame de Maintenon le sait qui déjà se reproche son peu de flamme. Elle voit son époux rester sec et sans âme, loin de la conversion (a). En vain l'assiège-t-elle. Elle n'obtient que des promesses nonchalantes et qui ne portent pas. Elle se lamente : « On ne veut pas être damné », écrit elle, « mais il n'y a pas moyen d'aimer Dieu et de changer de vie (b). » Le roi va jusqu'à se fâcher parce que l'évêque d'Arras interdit la comédie dans son diocèse, et il ne se rassure qu'apprenant que ce n'est pas pour l'Avent. Il chicane sur des jours gras supprimés (c). Quel bon chrétien, en effet ! Qu'on en juge :

« C'est mal nommer ce qui s'est passé entre le roi et moi la veille qu'il fit ses dévotions car je ne pus jamais le faire parler. Je lui contai quelque chose de Saint Augustin qu'il écouta avec plaisir, sur cela je pris occasion de lui dire que je ne comprenais pas pourquoi il ne voulait jamais que nous fissions quelque lecture qui l'instruirait et même le diver-

(a) LAVALETTE, IV, p. 52 et suiv.

(b) *Id.*, *ib.*, 314.

(c) *Id.*, *ib.*, p. 308 et suiv.

tirait, et que je croyais que le Père de la Chaise s'y opposait. Il me dit qu'il ne lui en parlait point et qu'au contraire il le lui avait proposé. Je répliquai que j'avais peine à le croire quand je pensais que je l'avais vu me presser de lui lire des écrits de M. de Fénelon, en lire de Saint François de Sales, prier avec moi et être si touché qu'il voulait faire et fit en effet une confession générale, que tout cela était tombé en vingt-quatre heures et que depuis il ne me disait pas un mot sur la dévotion. Il me répondit pour toute chose qu'il n'était pas un homme de suite, voulant dire qu'il ne suivait rien. Je ne le crois pas menteur. Ce n'est donc pas le Père de la Chaise qui l'éloigne de moi par rapport à la piété (a)... »

De quel œil, recluse à Saint-Cyr, dans l'ennui et quelque désœuvrement, madame de Maintenon ne dut-elle point suivre dans le passé le cours de sa vie. « Qu'est-ce que la grandeur », dit-elle alors, « quand M. Alberoni gouverne un royaume (b). » Elle en avait connu une autre qu'elle eût voulue plus efficace. Car, s'attachant au détail, elle vit ceux qu'elle avait élevés pour la plus grande gloire de Dieu, se retourner contre elle : je pense aux

(a) GEFROY, I, 261.

(b) *Id.*, II, 381.

tourments que lui donna le Cardinal de Noailles archevêque de Paris, et, quant au principal, elle ne put se flatter que Louis XIV apportât devant le souverain juge les sentiments de piété où elle s'était efforcée de le conduire. Et sans doute se fût elle demandé pourquoi tant de peine et si peu de fruit si elle n'avait été sûre que c'est ailleurs qu'en ce monde que le chrétien s'amasse des trésors que nul ne lui sait ravir.

V

On n'entreprend impunément ni contre la vie, ni, en particulier, contre sa propre nature et ceux qui ne se déterminent que par la règle et la mesure risquent fort de végéter au long des jours dans la sécheresse, l'ennui et la stérilité. D'elle-même la raison ne fructifie pas. Elle est règle, elle se met au service de la foi, des appétits, des tendances, et elle vaut ce que valent ces forces intimes. Si elle les contredit au lieu de les développer en les disciplinant, elle ne sait qu'aboutir à une sorte de construction tout externe et illusoire. On ne fonde pas son existence sur un système qui omet de s'enraciner dans le fond obscur et palpitant de

l'individu. On ne vit point par la seule adresse et la seule intelligence.

Madame de Maintenon contraignit une sensibilité frémissante et mesura sa religion jusqu'à la tarir dans sa source première : le cœur. Partout elle voulut substituer la règle à l'émotion, l'ordre à la spontanéité, la ligne au mouvement. Elle se défendit, si l'on veut, d'être en rien « bergsonienne », et elle dut expier de n'avoir pas fait confiance à la vie.

De sang-froid, elle dessina dans ses moindres traits sa carrière, se fixa des fins et en déduisit, par une implacable logique, les moyens d'y parvenir. Elle voulut convertir Louis XIV, régénérer l'épiscopat et planter à Saint-Cyr une pépinière de femmes raisonnables. Et elle n'entra que dans l'extérieur de sa tâche. Au lieu de se donner, ce qui est au fond la seule manière de prendre, elle ne saisit les gens et les choses que du dehors et par leurs petits côtés. Elle utilisa les manies de son époux, intrigua, et fit régner sur des enfants une autorité despotique. Elle échoua naturellement partout. La conversion du roi ne fut que de surface, ses créatures ne la suivirent pas, ses filles la vénèrent plus qu'elles ne la chérissent. Et elle ne réussit qu'à se faire traiter d'hypocrite.

L'éditeur J. Travers a écrit sur elle ces lignes remarquables : « Il est des femmes dont la vie est une suite d'ivresses. Il en est d'autres chez qui les passions, malgré leur force, sont comprimées par une volonté impérieuse et tenues en bride par la constance et l'énergie ; chez ces femmes une nouvelle nature se constitue qui étouffe les émotions nées de leurs penchants, fait entrer tous les calculs dans ce qui leur semble la vertu et montre ce que peuvent à la longue les manèges politiques, je dirais même, si l'expression n'allait pas au delà de ma pensée, ce que peut une sorte d'hypocrisie de la raison (a)... »

Il y a deux sortes d'hypocrisies, l'une qui consiste à *se montrer*, l'autre à *se rendre* tout autre qu'on n'est : l'une qui, pour des fins égoïstes, dissimule les qualités, bonnes ou mauvaises, de la personne, l'autre qui, dans un but supérieur, la sanctification par exemple, cherche à détruire ou transformer ces mêmes qualités estimées peu propres à servir l'idéal souhaitable. C'est de cette dernière façon que madame de Maintenon a été hypocrite. Elle a cru se soumettre et tout soumettre au joug de la raison et elle n'a fait que se jeter

(a) *cf.* Introduction.

dans le superficiel, dans le fade, et quelque peu dans l'impossible.

Il faut suivre la vie. Elle a voulu au contraire lui imposer un chemin, des étapes et des résultats. La nature se rit des vaines précautions par lesquelles nous prétendons la contraindre. Tant de sacrifices, tant d'efforts, une constante discipline, aboutissent ici, comme à leur terme normal, à la sécheresse, à l'ennui et à l'insuccès.

C'est une autre folie que l'excès de sagesse. Madame de Maintenon, toute chrétienne, oublia que la raison n'apporte à l'humanité qu'une aide débile et que c'est le contraire précisément du christianisme que de suivre, même pour des vues supérieures, les conseils de la prudence mondaine.

Elle apparaît donc grande d'une grandeur lointaine, froide et à peu près stérile. Mais elle n'a pas pu s'envelopper, dans son rôle ingrat, de tels voiles qu'elle ne laisse rien passer d'elle et dans une perspective convenable nous la pouvons saisir par la réalité de quelques traits indubitables et résoudre enfin l'« énigme » qu'elle a cru poser pour toujours (a).

(a) Ce mot qu'on lui attribue ne viendrait-il point de des Marais qui lui écrivait : « Il est vrai, Madame, que votre état est une énigme. » (D'ACQUAÏLE. *Mémoires*, p. 88.)

Et d'abord, si on la chicane sur les moyens, il lui faut rendre justice quant à la fin. Elle a voulu sincèrement le bien qu'elle n'a compromis que de quelque arbitraire, et elle a donné à la seconde moitié du règne une dignité qu'il n'aurait pas gardée sans sa présence. Elle a contribué à tenir en suspens les germes de dissolution qui devaient se développer avec une si foudroyante rapidité sous la Régence. Elle a, quoi qu'on en dise, partagé avec son auguste compagnon le poids des heures lourdes, et si elle n'a point agi comme on se le figure, ni en bien, ni en mal, dans le domaine de la charité chrétienne et particulière, elle a fait ce qu'elle a pu et s'est tenue à la hauteur de son état.

Et on ne saurait lui refuser sans injustice les qualités de ses défauts. Ce don de la mesure et ce sens des réalités dont elle a outré la pratique, du moins l'ont servie dans les détails. Elle a régi Saint-Cyr en bonne administratrice et a montré pour l'enseignement une aptitude qu'un soin trop exact de prévenir les dangers de la sensibilité a compromis à peine. Ces mêmes vertus l'ont préservée des excès où tant d'autres, dans sa position, se fussent laissé entraîner.

Des qualités pourtant moins négatives et

plus hautes la définissent mieux. Ne doutons point de son charme. Louis XIV la put goûter après madame de Montespan, qui laissait une succession difficile. Elle resta belle longtemps et l'extrême vieillesse n'éteignit point l'éclat de ses yeux (*). Elle fut instruite sans pédantisme, spirituelle sans artifice, solide — le roi l'appelait Sa Solidité — sans lourdeur. Elle vécut à la cour et n'y détonna pas plus qu'elle n'en prit les bassesses et les vices.

Une nature enfin ardente et riche perça à travers l'inflexible discipline qui la contient. Elle se montre, en effet, prompte à s'engouer comme à se dégoûter, et c'est le propre de ceux qui cherchent, sans la trouver jamais, la pâture du cœur. Elle dut éteindre toute flamme, mais elle eut de la flamme qui s'échappe encore des lignes contenues de sa correspondance et de ses instructions. Songez à sa vie et à son mérite si elle s'y conserva, malgré tout, aimable. Elle se chargea, dosant chaque mot, chaque geste, d'entretenir l'esprit paresseux du roi. Besogne ingrate, car voici ce qu'elle avoue de son « seigneur » : « Il est fort difficile à entretenir, disant peu de chose, il faut nécessairement que je fournisse à la conversa-

(*) GEFROY, II, 284.

tion et paye, comme l'on dit, de ma personne (a)... » Oh non, madame de Maintenon ne s'amusa pas toujours !

Sa foi, qu'elle disciplina de même un peu trop — elle connut les chagrins du mysticisme, hésitation, sécheresse, scrupule, sans ses agréments — sa foi s'affirme sincère, profonde, étouffe encore sa personnalité déjà si pleine et si grave. C'est penser en chrétienne que de prononcer en un moment d'épreuve ces paroles qui jugent : « Vous avez raison, madame, de dire qu'il faut regarder tout ce qui nous arrive comme venant de Dieu. Notre roi était trop glorieux, il veut l'humilier pour le sauver. La France s'était trop étendue, *et peut-être injustement*, il veut la resserrer dans des bornes plus étroites et qui en seront peut être plus solides. Notre nation était insolente et déréglée. Dieu veut la punir et l'abaisser (b)... » Quelle vue sur tout ce qu'elle ne disait pas ! Et par ailleurs n'a-t-elle pas écrit de la cour : « Il faut renoncer à ce pays-ci ou il faut agir et parler contre sa conscience (c) ». Son tort fut de se croire obligée, pour des tâches illusoire, d'y persister par un secret orgueil.

a. *Instructions*, etc., p. 204.

b. GEFROY, II, 185 écrit en 1708.

(c) GEFROY, I, 53.

Telle apparaît madame de Maintenon aux yeux qui savent la découvrir, sensible et concentrée, inexorable et d'un esprit solide et fin, forte de sa foi, de la clarté de ses devoirs, faible de ses certitudes et de sa confiance dans la raison, moins charmante qu'une madame de Sévigné, mais combien plus pathétique ! Au moment de la quitter après un long commerce on se laisse aller vers elle d'un double mouvement, du désir de la venger de toutes les sottises qu'on a dites à son sujet, d'une admiration d'abord un peu hésitante et qui cède enfin au respect de cette reine sans couronne si digne de sa royauté, de l'auguste épouse qui, songeant à son époux, s'exprime toute en élevant vers Dieu cette admirable prière : « *Accordez-nous de marcher ensemble dans toutes vos justifications sans aucun reproche jusqu'au jour de votre jugement* (a)... »

(a) *Id.*, I, 208.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- M^{me} DE MAINTENON. *Correspondance générale* (t. I à IV), éd. Lavallée, 1865.
- A. GEFFROY. *Madame de Maintenon, d'après sa correspondance authentique*. (Choix de ses lettres et entretiens.) 2 vol. Paris, Hachette, 1887.
- Recueil des Instructions que M^{me} de Maintenon a données aux demoiselles de Saint-Cyr*, d'après un manuscrit original et inédit appartenant à la comtesse de Gran-sart d'Artes (Paris, 1908, Ch. Dumoulin).
- JACQUINET. *Madame de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr* (Choix).
- O. GRÉARD. *Lettre-avis et entretiens sur l'éducation* (Hachette).
- Manuel d'éducation pour les filles...* éd. par JULES TRAVERS (Caen, 1872).
- Mémoires sur M^{me} de Maintenon*, par M^{lle} d'Aumale (éd. par HAUSSONVILLE-HANOTAUX).
- ROSSET. *Essai historique*. — *M^{me} de Maintenon et la révocation de l'Édit de Nantes*. (Thèse présentée à l'Académie de Neuchâtel. — Audincourt, Jacot édit., 1897).
- Lettres de Messire P. Godet des Marais à M^{me} de Maintenon* (éd. BERTHIER. Paris, 1908, Dumoulin).
- DYSON (C. C.). *Madame de Maintenon her life and times* (London, J. Lane, 1910).
- M^{me} SAINT-RENÉ TAILLANDIER : *Madame de Maintenon ; l'Énigme de sa vie auprès du grand Roi*. (Hachette, 1920).

On trouvera dans Lavallée et dans Geffroy l'histoire du texte et des éditions partielles de M^{me} de Maintenon.

NOTE SUR LE TEXTE

Geffroy prétend — à notre avis sans raisons suffisantes — qu'il ne serait guère possible ni profitable de publier une édition complète des Lettres et des écrits de M^{me} de Maintenon. Aussi se contente-t-il d'un « Choix de Lettres et d'Entretiens » dans ses deux excellents volumes et n'entend-il pas poursuivre l'œuvre de Lavallée arrêtée au tome IV et vers 1701. Des pédagogues, d'autre part, ont donné des fragments pédagogiques de la fondatrice de Saint-Cyr. Mais il n'est pas à espérer qu'elle doive attendre de quelque éditeur un monument pareil à celui des grands écrivains de son siècle.

Nous ne pouvons donner dans le présent volume que ses lettres à son frère d'Aubigné, et à M^{me} des Ursins. Un autre comprendra sa correspondance avec l'abbé Gobelin. Ainsi on l'apercevra dans la suite de sa vie et les manifestations les plus représentatives de sa conscience. On le verra s'occuper de sa conduite, de sa famille, des grandes affaires auxquelles elle se trouve secrètement mêlée. Nous avons voulu éviter par cette disposition le tableau brillant mais incohérent que présentent des extraits, même bien choisis. Nous avons suivi l'excellent texte de Geffroy dont nous avons utilisé plus d'une fois les notes et les éclaircissements.



LETTRES A D'AUBIGNÉ ⁽¹⁾

I

(De 1660 à 1663).

JE reçois avec toute la douleur imaginable les nouvelles du mauvais état où vous êtes ; mais je ne suis guère en état de vous consoler, puisque je suis plus malheureuse que vous.

Il est fort fâcheux que vous ayez l'aversion que vous me témoignez pour la mer, puisque je ne sais point d'autre parti pour vous, et que rien n'est plus difficile que d'en trouver dans le temps de la paix pour un gentilhomme qui n'a pour tout bien que son épée. J'ai reçu tous les déplaisirs du monde de la prière que j'avais faite à M. de Villette de vous recevoir et de vous garder chez lui. Vous n'en avez pas bien usé, à ce que j'ai appris de trente personnes différentes, et vous vous êtes brouillé avec lui après en avoir reçu tous les services qu'on peut recevoir d'un frère à qui l'on est cher. Je vous avoue que j'en

ai de très grands ressentiments contre vous, et que ce procédé-là a détruit toute la bonne opinion que j'avais de vous. Vous avez reçu de lui non seulement les choses nécessaires, mais vous lui avez pris ce qu'il ne vous donnait point, et vous avez reçu de l'argent pour le jouer. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir le cœur d'un gentilhomme et en user ainsi, et, comme je vous l'ai mandé mille fois, il vaudrait mieux avoir un habit usé et ne point jouer que de le faire par des voies aussi basses que sont celles de recevoir. J'ai déjà fait tenir deux quartiers de votre pension à mon cousin pour commencer à le remplacer de toutes les dépenses que vous avez faites à ses frais. Vous êtes sur le point de toucher encore un quartier, et, si vous me donnez une occasion de vous le faire tenir, je n'y manquerai pas. Vous vous êtes brouillé avec M. le commandeur de Neucheze, et j'en ai reçu des reproches des gens par lesquels je vous avais fait recommander. Enfin, pour vous parler bien franchement, il ne me revient de vous que des choses désagréables. J'en suis dans une douleur proportionnée à la tendresse que j'ai pour vous, et ce qui me désespère est que ce que j'apprends passe par les mains de gens dont vous auriez besoin, et à qui j'avais donné de l'estime pour vous. Adieu ; je voudrais avoir donné un bras et que vous fussiez

le plus honnête homme de France. Je vous servirais certainement assez utilement et plus que je ne le puis faire pour moi-même.

II

A Paris, ce 27 septembre (1672).

Je sens plus que je n'avais fait encore la joie de votre établissement depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ravie de vous voir content, et bien loin de me reposer là-dessus, je vais être plus vive que jamais sur votre fortune. Rien n'encourage tant à faire plaisir que lorsque l'on a affaire à des gens qui le sentent ; ne pensez donc qu'à vous bien acquitter de votre devoir à Amersfort, et laissez-moi le soin de vos affaires d'ici. J'ai parlé à M. Louvois sur votre compagnie : il m'a dit qu'il la fallait garder encore quelque temps, et qu'ensuite on verra ce qu'on en fera. J'ai remercié tous les gens dont vous vous louez, et j'ai une grande impatience de voir M. de Saint-Pouanges, pour savoir de vos nouvelles particulières. Je suis ravie de vous voir tenant table, et le prie-Dieu me ravit ; vous avez raison de croire que j'aurais plaisir de vous y voir et d'être témoin de votre gravité. Réjouissez-vous, mon cher frère, mais songez à votre salut ;

il y faut venir, et les honnêtes gens doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les catholiques, et je vous prie de n'être pas inhumain aux huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur, Jésus-Christ nous en a montré l'exemple.

Adieu ; je parlerai à Dandelot ; mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte fort bien ; que je sache de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et de longues lettres. Je reçois tous les jours des compliments pour vous, de mes amis et de nos parents ; je me contente d'y répondre.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur.

III

A Saint-Germain, ce 10 novembre 1674.

Je ne sais si Des Rolines, qui est très bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achète une terre ; mais il ne sait peut-être pas encore que c'est Maintenon, et que le marché en est fait à deux cent cinquante mille francs. Elle est à quatorze lieues de Paris, à dix de Versailles et à quatre de Chartres ; elle est belle, noble, et vaut de dix à onze mille livres de rentes.

Vos affaires ne vont pas si bien que les miennes, votre future épouse est très opiniâtre, et ne se rend ni à la persuasion de nos amis, ni à l'autorité de ses parents ; je ne me suis point encore rebutée, et peut-être en viendrons-nous à bout.

M. de Louvois est toujours malade ; mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre compagnie de cavalerie ; je crois qu'il en ordonnera ce qui lui plaira, et que l'on ne vous refusera pas ce que l'on pourra vous accorder.

Adieu ; j'ai bien envie de savoir votre guerre finie pour tenter de demander un congé pour vous. J'espère que l'hiver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien ; mes princes sont toujours malades ; le petit duc parle souvent de vous.

IV

A Bazas, ce 28 mai (1675).

Je crois que le fidèle Des Rolines vous aura déjà mandé de mes nouvelles, et que, pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui peuvent lui en apprendre ; mais, après avoir écrit aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même et vous demander des vôtres ; je ne crois pas que nous en puissions recevoir de bien

fraîches, et c'est en cette occasion qu'il faudra dire : « Il vaut mieux tard que jamais ». Venons à notre voyage. Il se passe très heureusement, excepté trois accès de fièvre tierce que notre prince a eus. Je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose bien plus qu'en aucun lieu du monde ; nous avons un très beau temps, toutes nos commodités, et, s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage ici ne paraîtra pas si fatigant que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit partout comme le Roi ; mais il faut avouer que la Guienne se distingue, et que l'on ne peut rien ajouter aux démonstrations de joie qu'ils nous donnent. M^{me} la maréchale d'Albret me paraît fort aise de nous voir. On nous avait pensé étouffer à Poitiers, à force de caresses. M. le duc de Saint-Simon nous traita magnifiquement à Blaye, et les jurats de Bordeaux nous y vinrent amener un bâtiment magnifique ; il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes, et l'aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureusement avec quarante rameurs, et, à la vue de la ville, il se détacha des vaisseaux pour nous venir saluer, les uns pleins de violons, et les autres de trompettes ; mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau : tout le canon du Château-

Trompette, celui des vaisseaux qui étaient au port, mêlés avec les trompettes et les violons qui nous suivaient, et les cris de Vive le Roi ! d'une infinité de peuple qui était sur le bord de l'eau. M. le maréchal d'Albret, qui était venu au-devant de nous jusqu'à Pons, conduisait notre prince, qui fut reçu par M. de Montégu et tous les jurats, qui le haranguèrent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivaient ; nous fûmes plus d'une heure à aller du port à la maison...

V

A Barèges, ce 8 juillet 1675.

Je vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bordeaux ici, et je ne doute point que vous ne l'ayez reçue, car je l'ai adressée à M. Viette, que je tiens infailible comme le pape. Nous sommes ici depuis le 20 juin, et nous ne faisons pas grand'chose. Le petit duc a la fièvre quarte, peu considérable à la vérité, mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voyons encore aucun fruit. Il faut prendre patience, vous sur votre roche et moi dans les Pyrénées ; nous nous rejoindrons encore s'il plaît à Dieu ; songez à lui, afin d'être toujours prêt

à mourir, et du reste tenons-nous gaillards.

Je n'écris point à M. de Louvois sans le faire souvenir de vous, et il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hiver, et le pis-aller est Maintenon, où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire ; pour comble de malheurs, nous y gelons. La compagnie y est mauvaise, et avec tout cela je me porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine et de chagrin qu'ailleurs.

Vous ne sauriez faire trop de liaison avec Vauban ; un bon office de cet homme-là est plus utile que de tous les courtisans. Toutes nos femmes sont toujours malades ; ce sont des badaudes de Paris qui ont trouvé le monde grand dès qu'elles ont été à Étampes.

Adieu, mon cher frère, vous savez si je vous aime.

VI

A Brion, entre la Villeneuve-d'Aulnay et Saint-Léger de Meslé.

Ce 16 octobre (1675).

Je crois que la date de ma lettre vous sera connue : on y parle fort poitevin, et ce seul mérite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie. La joie où je suis depuis

quelque temps y peut contribuer : M. le duc du Maine marche, et, quoique ce ne soit pas bien vigoureusement, il y a lieu d'espérer qu'il marchera comme nous. Vous ne savez pas toute la tendresse que j'ai pour lui ; mais vous en connaissez assez pour ne pas douter que cet heureux succès de mon voyage ne me fasse un grand plaisir. Les nouvelles qui me viennent de la cour me font espérer que j'y passerai mon temps agréablement, et qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue, et de me servir de tout le crédit que j'y aurai pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de Maintenon, qui est, je crois, à moi présentement sans que l'on ne puisse plus me l'ôter ; le décret doit être fait ce mois-ci.

Adieu, mon cher frère, il ne me reste plus qu'à vous marier ; et il faut y travailler cet hiver. Je vous aime avec une extrême tendresse. Réjouissez-vous, pensez à votre salut ; c'est tout ce qu'il y a d'utile et d'agréable.

VII

A Versailles, ce 7 septembre 1676.

Je ne devrais point vous écrire en l'humeur où je suis ; vous avez assez de chagrins, et vous

prenez assez de part aux miens pour que je ne dusse pas vous les montrer ; cependant à qui me plaindrais-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le maréchal d'Albret est mort, et m'a écrit une heure avant d'expirer, d'un style qui marque l'estime et l'amitié qu'il avait pour moi ; c'est une perte irréparable, et qui me donne une tristesse mortelle. Il est mort comme un saint ; mais que savons-nous s'il a eu assez de temps pour réparer tout le mal qu'il avait fait ? Songeons à nous, mon cher frère : nous avançons en âge et devenons mal sains. Aplanissons par une bonne vie les horreurs de la mort, qui sont terribles à ceux qui ont mal vécu. L'état de votre santé me fait trembler, et la paresse où je me trouve pour le service de Dieu me fait craindre que vous ne me ressembliez en cela comme en autre chose.

Je presse M. de Louvois et on me promet toujours ; tout viendra avec le temps, et nous serons assez bien ici-bas ; il faut penser à l'éternité. J'ai été trois semaines à Maintenon, vous ne le reconnaîtrez pas ; j'y avais M. de Barrillon, M^{lle} de Montgeron, M^{me} de Montchevreuil et M^{lle} de la Harteloire. M. de Guise m'y vint voir et le Roi m'y envoya M. Lenôtre, et M^{me} de Montespan m'y faisait tous les jours quelque présent. Je m'y suis baignée, dont je me trouve

très bien. Écrivez-moi quelquefois et prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde, et moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme chacun a des peines dans son état ; il faut les offrir à Dieu et le prier de nous conduire, il sait mieux que nous ce qui nous est bon.

Adieu, mon cher frère, j'espère que vous passerez l'hiver avec nous, et qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remèdes que l'on vous ordonne.

VIII

A Maintenon, ce 8 mai (1677).

Je suis bien surprise de ce que vous ne m'écrivez point votre arrivée à Cognac, et comment vous vous trouvez de ce nouvel établissement ; je vous en avais prié, et j'y prends assez d'intérêt pour mériter d'en être instruite. Mandez-moi aussi, je vous prie, ce que c'est que l'aventure de M^{me} de (a). Je l'apprends par tant d'endroits que je ne puis presque plus en douter, et j'en attends la confirmation par vous ; si cela est vrai, je suis bien trompée à cette femme-là.

(a) Le nom est illisible sur le manuscrit (G.).

Sa vertu m'avait donné beaucoup d'amitié pour elle, et vous en pouvez juger par les soins que j'en prenais ; apaisez tout le plus que vous pourrez ; c'est toujours le parti le plus honnête et le plus sage ; mais je ne veux point la voir. Je ne l'affecterais pas si je passais par Niort de peur de la scandaliser ; il ne faut pas aussi affecter de la faire trouver à Cognac, et il vaut mieux que vous preniez cette peine pour celles qui le méritent mieux. Si vous voyez M^{me} de Miossens, faites-lui, je vous prie, mes compliments, et à M^{lle} Martel aussi. Voilà une lettre pour votre maire.

J'ai toujours ici M^{me} de Montespan et M. du Maine ; je m'en vais au premier jour quérir M^{lle} de Tours, et toute cette bonne compagnie y sera jusqu'à ce que nous partions pour Barèges, qui sera au commencement de juin.

IX

Ce 27 mai [1677].

Le Roi arrive lundi à Versailles, et nous y allons dimanche. Quoique l'on crût être défait de nous, vous croirez bien, vous qui nous connaissez, que l'on ne s'en défait pas si aisément. Faites tenir mes lettres. Rien n'est si pitoyable

que l'aventure de M. de Courpeteau. Quand nous aurons vu le Roi, je vous manderai le jour que M. le duc du Maine partira et celui à peu près que je vous verrai.

X

28 février (1678).

L'amitié que j'ai pour vous me fait souhaiter que vous ne soyez pas marié simplement pour être marié, et que vous tâchiez de faire de votre femme une personne raisonnable ; sa jeunesse me donne courage d'y travailler, et si vous voulez bien ne pas détruire ce que je ferai de près et de loin, j'espère que nous en ferons quelque chose.

Il me paraît que c'est une fille qu'on a gâtée comme fille unique et comme bourgeoise, qui sont les gens qui élèvent le plus mal leurs enfants. Pour commencer par le plus essentiel, elle a de la piété, et vous devez la confirmer dans les bonnes impressions qu'elle a là-dessus. Votre intérêt est conforme en cela à celui de Dieu, et, quoiqu'elle soit laide, elle trouvera à mal faire si vous lui ôtez ce qui peut la retenir.

Ne l'empêchez donc par aucune raison d'être réglée : qu'elle ne se lève point tard, qu'elle

entende la messe tous les jours, qu'elle ne sorte jamais seule ; mais qu'elle ne fasse point la grande dame. Mettez-la dans un milieu qui ne l'abaisse point, et qui aussi évite le ridicule où vous tomberez tous deux si vous le prenez sur un ton trop haut.

Elle est d'une incivilité insupportable : c'est une suite infaillible de la basse naissance, et le séjour de Cognac l'achèvera, si vous ne tenez la main à la rendre honnête, et à ne pas recevoir à boire d'un laquais, quand ce n'est pas le sien, sans le remercier. A l'égard des femmes de qualité, vous savez bien qu'elle leur doit tout par toutes sortes de raisons.

Je l'ai fort priée de ne pas attirer la familiarité des hommes, car elle est très-dangereuse, surtout en province, où ils patinent et se mettent sur le lit d'une femme par grossièreté ; il faudrait éviter ces manières-là, et, si vous m'en croyez, vous la laisserez souvent auprès de Mme de Miossens, qui, pour l'amour de vous et de moi, en prendra soin.

Elle est déréglée en tout : elle déjeune à onze heures, elle ne peut dîner ; il lui faut des confitures à collation, du beurre à déjeuner. Enfin c'est l'image de la bourgeoisie, et ce qui s'appelle une caillette de Paris.

Elle parle comme à la halle, mais c'est le

moindre inconvénient, car elle apprendra bien à parler français. Elle me paraît attachée à sa personne et ses sots parents sont tous propres à la croire belle ; elle en est fort loin et je lui ai déjà dit ; il faut lui persuader, afin qu'elle ne se donne aucun ridicule là-dessus. Du reste, elle fait fort bien de s'ajuster ; elle est d'un âge à se couvrir de vert et d'incarnat, et serait très-mal, négligée ; mais il ne faut pas qu'elle passe tous les matins deux ou trois heures au miroir.

Elle a été nourrie ^(a) fort mesquinement ; cependant soit enfance, soit ignorance du prix de chaque chose, soit qu'on lui ait donné une grande idée de nous, il me paraît qu'elle ne compte pour rien la dépense, et elle envoie tous les matins me demander quelque chose, comme s'il était égal de lui donner un habit ou une douzaine. Je crois que vous feriez bien, en attendant qu'elle se rende capable, de lui donner une somme pour s'entretenir. Elle apprendrait à la ménager, et verrait que, quand elle aurait acheté une jupe trop chère, qu'elle manquerait de souliers et de rubans. Il nous en arriverait encore un autre bien : c'est que, quand l'envie vous prendrait et à moi de lui donner quelque chose, elle nous en saurait gré, ce qu'elle ne fera pas tant qu'elle

(a) Élevée.

ne connaîtra pas la dépense et l'état de nos affaires ; au contraire, elle trouvera toujours que nous ne lui donnons pas assez. Si elle n'était habillée de neuf et en fonds de toutes choses, je vous conseillerais de lui donner mille francs par an ; mais, étant habillée pour six mois, je crois que ce serait assez de huit cents francs, et vous et moi lui ferons toujours quelque petit présent. Vous ne sauriez croire combien de pareilles précautions évitent de querelles ; elle a des habits qui ne seront pas de saison à Cognac ; il ne lui en faudra que de légers ; je lui enverrai ce qu'elle me demandera, et je l'accoutumerai à me payer régulièrement ce que je ne voudrai pas lui donner, car je ne veux pas qu'elle me croie sa dupe.

Je suis fâchée qu'elle ait deux demoiselles : quand elles serviraient comme des servantes, ce qui n'arrive jamais, c'est un ridicule à cette petite femme d'avoir deux demoiselles. Il est trop tard pour rien changer là-dessus.

J'ai oublié de vous parler d'un homme qui a servi dix ans M. de Montchevreuil ; il est très-fidèle, et propre à être votre maître d'hôtel ; il est excellent officier et se mêlerait de tout, pourvu qu'il eût quelque petit garçon sous lui ; il a appris son métier chez feu M^{me} de Montausier et a servi M. de la Bazinière.

Si vous croyez pouvoir être heureux avec votre femme, songez à vous ménager et à ne vous en pas lasser ; songez à ne pas la dégoûter par des grossièretés qui font leur effet ; et empêchez-la aussi d'en avoir devant vous. Je vous conseillerais de ne pas coucher toujours ensemble ; vous avez deux chambres bien commodes pour cela à Cognac. Laissez dire tout le monde : rien n'est habile que de se rendre heureux, de quelque manière qu'on s'y prenne.

M^{me} d'Aubigné me paraît modeste : confirmez-la dans de si bonnes coutumes. Elle me parut embarrassée de voir prendre la chemise à M. du Maine ; j'en fus ravie, et je vous prie de ne point souffrir qu'elle s'habille ou se déshabille devant des hommes et de ne vous point montrer à elle devant vos valets.

Si elle est assez sage, et votre maison assez réglée pour que l'on pût faire la prière tous les soirs en public, comptez que l'on doit cet exemple à ses domestiques, que tout le monde le fait ici, et que Dieu vous bénira si vous le servez.

M^{me} de Lalaigne n'a pas grand esprit ; mais c'est une très-bonne femme, et ses filles sont de même âge que ma belle-sœur ; vous devriez l'y laisser quelquefois avec une fille pour la servir. Ces petites absences vous fourniraient plus de plaisir à son retour, et elle verrait la manière de

vivre des autres ; elle n'apprendra rien quand elle ne verra que sa maison.

M^{me} de Villette est une lendore qui ne lui apprendra pas à être habile ; je voudrais que celle-là lui montrât à danser ; elle est très-agréable et très-raisonnable, et je ne comprends point que vous ne vous accommodiez pas de nos parents.

Ne souffrez pas, je vous prie, qu'elle voie souvent M^{me} de Fontmort ; elle lui ferait tourner la tête, ne lui parlerait que de la cour, et la trouverait malheureuse de n'être pas dame du palais.

M. et M^{me} de Saint-Eugène me paraissent des gens à qui vous pouvez la donner quelquefois ; mais quand vous la laisserez avec des femmes raisonnables, recommandez-leur de la traiter comme leur fille, car si vous ajoutez ce qu'elle a déjà, que l'on la respecte par la considération que l'on a pour vous et pour moi, vous en ferez une très-impertinente femme, et qui ne sera pas supportable parmi les honnêtes gens.

Surtout ne la voyez point trop, de peur de vous en lasser ; accoutumez-la à se passer de plaisir et à savoir demeurer dans sa chambre à lire de bons livres et à travailler.

Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée vous donne tant d'avis et tant d'enseignements sur le mariage ; mais j'ose

vous dire que la confiance que l'on a toujours eue en moi et mon expérience par tout ce que j'ai vu m'ont fait voir que l'on se rend souvent malheureux par des bagatelles qui, revenant tous les jours, font à la fin des grandes aversions. J'ai une envie extrême que vous soyez heureux, et il n'y a rien que je ne fisse pour y contribuer.

A l'égard de la dépense, réglez-la et comptez, mon cher frère, que ce n'est que notre vanité qui nous rend nécessaires. Si vous ne vouliez qu'un bon lit, qu'autant à manger qu'il nous en faut, qu'être habillé selon votre condition, qu'un équipage pour ne pas aller à pied, vous et tous tant que nous sommes aurions assez de bien. L'état où vous avez été doit vous faire goûter celui où vous êtes, et doit aussi vous mettre à couvert de la vanité dont je vous parle, car vous attirez déjà assez l'envie de tout ce qui vous a vu misérable sans ajouter des dépenses et des airs de grandeur qui vous ont attiré mille ridicules ; vous n'avez jamais été plus moqué que par les gens à qui vous donniez des repas magnifiques.

Je vous aiderai en tout quand vous ne mangerez que votre revenu, et votre famille me sera comme la mienne ; mais elle me deviendra étrangère dès que je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera et qui vous ridiculisera. J'aime encore

mieux dépenser mon argent que de vous le voir dépenser mal à propos. Chacun a ses fantaisies, et je ne suis pas plus avare que vous ; mais j'aurais cinquante mille livres de rente que je ne le prendrais pas sur le ton de grande dame, et que je n'aurais pas de valet de chambre comme M^{me} de Coulanges, ni de lit galonné d'or ; le plaisir qu'elle en a ne vaut pas les railleries qu'elle en essaie. M. le chancelier (*) son oncle n'en voudrait pas avoir un pareil, et il est admiré pour sa modération.

Si vous revenez à Paris cet hiver, je prendrai une maison avec vous et je vous donnerai toutes les aides possibles.

Voyez bien clair dans votre dépense et sachez qui paye les hardes qu'elle a prises de tous les côtés. M^{me} de Lancosme en a bien fait aussi, et en use sur tout bien obligeamment.

Souvenez-vous encore de ne jamais parler ni en bien ni en mal de votre femme ; car on joue toujours un mauvais personnage là-dessus.

Ne lui parlez jamais ni de vos bonnes fortunes, ni de votre bravoure ; on n'est point sur ses gardes avec une oison comme elle, on aime à lui en faire accroire, et cependant ou elle le redit, ou il lui en échappe quelque chose qui est

(*) Michel Le Tellier.

d'un grand ridicule ; elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec nous, et elle nous rapporta que vous iriez combattre les Anglais d'une façon risible.

Vous ne craignez que moi en ces occasions-là ; cependant les autres s'en moquent davantage, et quand vous ne songez qu'à m'éviter et à vous cacher de moi, vous tombez en des mains assurément plus dangereuses.

Enfin tout ceci est fondé sur l'envie que j'ai que vous soyez heureux et estimé, que vous passiez votre vie doucement, et que vous répariez autant que vous le pourrez

XI

Ce mardi 11 juillet (1679).

Je suis au désespoir de vous fâcher toujours ; mais qu'est-ce qui vous parlera franchement que moi ? M. Pellet m'a conté un procédé que vous avez eu avec lui qui n'est ni juste ni honnête : quand des parties sont arrêtées, il n'est plus question de rabattre et il n'y a qu'à payer ; les marchands de Paris ne craignent point les violences, et se font payer des plus grands seigneurs. On n'a pas toujours une aussi grosse somme que celle que vous lui devez, mais on entre en payement par ce qu'on peut, et quand ils trouvent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles à

prêter. Les vilains procédés se content par les maisons et font un grand tort à la réputation. Finissez celui-là, je vous en conjure, et sans emportement, car il vous ferait plus de tort qu'à M. Pellet.

On a quitté le deuil, et si M^{me} d'Aubigné veut venir faire une visite à la cour, il ne tiendra qu'à elle ; mais je lui conseille d'attendre que M^{me} la duchesse de Richelieu y soit, qui ne reviendra que vendredi. J'ai bien envie d'aller souper dans l'entresol ; je ne crois pourtant pas que ce soit sitôt ; au reste, je suis tout à fait rebutée de Maintenon par le monde qui s'adonne à y venir. Ne perdez pas une occasion de dire que quand il y a une personne de plus que je n'ai compté, je suis au désespoir, et que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre. Je ne me soucie pas de passer pour bizarre, pourvu que l'on n'y vienne point.

Adieu. Mes compliments à M^{me} votre femme ; on dit qu'elle se porte fort bien ; je n'en suis pas de même depuis mon retour de Maintenon ; je ne suis pas sans maux de tête.

XII

A sept heures du soir, août (1679).

Je ferai ce que je pourrai pour ce que vous désirez de moi, et si j'y réussis, j'en aurai plus

de joie que vous, sans même compter l'intérêt que j'y trouverai ; mais pourquoi mettez-vous un écriteau sur votre maison avant d'en avoir trouvé une ? Il me semble que nous devrions nous tenir où nous sommes, jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque chose d'admirable ; et pour cela il faudrait le chercher à loisir. Une maison vers l'hôtel de Longueville nous serait commode ; je vis l'autre soir un écriteau à la porte qui est tout devant. Ce n'était que portion de maison, mais en voyant de plus près, et la louant un peu cher, on l'aurait peut-être entière. Si cette occasion-là manque, il s'en trouvera quelque autre, pourvu que l'on ne se presse pas. Après tout, faites comme vous l'entendrez ; outre la complaisance que j'aurais pour vous, j'y suis si peu que vous devez ne guère penser à moi. Je n'ai pu aller à Paris ; mais je vous l'avais dit. J'ai eu mille embarras qui seraient trop longs à vous dire. M. du Maine se porte bien ; M^{lle} de Nantes a la fièvre ; vous voyez les deux autres qui ne sont pas en bon état. Sachez, je vous prie, qui a fait faire les plumes de mon lit, afin que je sache à qui je les dois. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener M^{me} d'Aubigné au camp ; je n'ai pas eu un moment pour y aller voir M. de Noailles, qui m'en avait conviée. M^{me} de Breuillac m'a dit qu'elle avait voulu y amener ma belle-

seur ; elle aurait bien fait d'y venir, et tout ce qu'elle fera avec M^{me} de Breuillac sera bien : c'est une très honnête femme et qui a de l'esprit ; il n'importe pas tant aux jeunes personnes d'aller avec des gens d'un bon air pour le monde que d'être vues avec des prudes ; c'est là le principal. Je fus ravie de la trouver au cours avec M^{me} de la Porte. Nous partons de demain en huit jours pour Fontainebleau ; si M^{me} d'Aubigné veut venir la semaine qui vient, elle le peut.

Adieu, mon ami.

XIII

A Versailles, ce samedi au soir (25 septembre 1679).

J'avais résolu d'aller voir aujourd'hui M^{me} d'Aubigné, mais ce ne sera pas la dernière fois que je serai trompée dans mes mesures. M^{me} de Montespan a voulu aller à Noisy par le beau temps qu'il a fait ; je pars demain au matin pour aller au Val ; c'est une petite maison qui est dans le parc de Saint-Germain, où l'on met M^{lle} de Tours à cause de sa maladie. Je la mènerai et y coucherai pour l'établir, et je serai lundi de bonne heure pour recevoir la cour à Saint-Germain. Je vais mander à Maintenon de m'envoyer Noëlle au plus tôt ; c'est une fille que M^{me} de

Maintenon a élevée (a), qui me sert fort bien, est de grand travail, et que je ne fais que vous prêter, afin que vous tâtiez d'une servante qui fait fort bien la cuisine, qui frotte à merveille et qui nettoie mieux la vaisselle que qui que ce soit. Vous n'en dépenserez que la nourriture ; et si une femme vous accommode, vous aurez le temps d'en chercher une de connaissance. Je serais d'avis que la Vallée ou Aimée allassent au marché ; car Noëlle est dépensière. Il faut se servir des gens selon leurs talents, et compter qu'il n'y en a point de parfaits. Je vous ferai venir un laquais ; vous avez bien raison d'en demander un grand ; les petits ne sont bons à rien. Si celui qui viendra ne vous accommode pas, il faut le renvoyer, et ne se pas lasser jusqu'à ce que vous en ayez un bon ; et pour cela il faut serrer leurs haillons, afin de leur remettre sur le corps, et qu'il ne vous en coûte rien.

Vous avez très-bien fait, et vous ne pouviez trop tôt vous défaire de vos chevaux ; ce qu'ils vous auraient coûté à nourrir vous en redonnera à Pâques pour les promenades et nos voyages de Maintenon ; ma belle-sœur ne sortira guère cet hiver, et quatre chevaux vous suffiront. Mais pour en revenir aux laquais, j'en ai deux très-

(a) La propriétaire qui l'avait précédée.

inutiles que je vous prêterai toutes les fois que vous en aurez besoin, tantôt pour huit jours, tantôt pour un mois ; ils ont vos livrées que j'ai prises exprès pour ces accommodements-là ; ils ne vous coûteront qu'à nourrir, et il est de l'habileté de se servir ainsi les uns des autres et profiter des temps. Votre femme est malade et hors d'état de se montrer ; il lui faut bon feu dans sa chambre, de la bougie, de la gelée et peu de train ; l'été elle n'aura rien de tout cela, et il lui faudra des chevaux et des laquais. Je vous dis tout ce qui me vient à la tête non pas pour que vous vous en contraigniez, mais pour que vous en preniez ce qui vous en paraîtra bon ; dans ce même esprit, je vous envoie un projet de dépense, tel que je le ferais si j'étais hors de la cour, et sur lequel on peut encore ménager. Il faut nous servir de tout et faire envisager à vos gens que, s'ils vous servent bien, je le compterais comme s'ils étaient à moi. Je trouve que c'est trop de passer cinq cents écus pour une maison ; songez que c'est pour vous tout seul, et que je n'y coucherai pas dix fois dans une année ; qu'il ne faut que très-peu de logement et seulement deux remises de carrosse, s'il se peut, sans qu'il y en ait sous la porte. Tout le quartier de Richelieu, tout celui du Palais-Royal et du Louvre, tout celui de Saint-Honoré sont

bien longs, et pour du temps ne vous pressez point : vous serez où vous êtes tant qu'il vous plaira. Je ne répons point à vos compliments, et je serai récompensée de tout si vous vivez un peu réglé et guéri. Je suis ravie que vous ayez été dîner avec M. de Vaujour. M. d'Heudicourt compte aussi beaucoup sur vous ; ne vous piquez point d'honneur de leur en rendre, et mettez toutes les vilénies sur moi.

Dépense par jour pour douze personnes (monsieur et madame, 3 femmes, 4 laquais, 2 cochers, 1 valet de chambre) :

Quinze livres de viande à cinq sous

par livre.....	3 l. 15 s.
Deux pièces de rôti.....	2 10
Pour du pain.....	1 10
Pour du vin.....	2 10
Pour du bois.....	2 »
Pour du fruit.....	1 10
Pour de la chandelle.....	» 8
Pour de la bougie.....	» 10

14 l. 13 s.

Voilà à peu près votre dépense, qui ne doit pas passer quinze livres par jour, l'un portant l'autre, la semaine 100 livres et le mois 500 livres. Vous voyez que j'augmente, car 100 livres par semaine, ce ne serait que 400 livres par mois ;

mais, y joignant le blanchissage, les flambeaux de poix, le sel, le vinaigre, le verjus, les épices et de petits achats de bagatelles, cela ira bien là. Je compte 4 sous en vin pour vos 4 laquais et vos 2 cochers ; M^{me} de Montespan donne cela aux siens ; et si vous aviez du vin en cave, il ne vous en coûterait pas trois. J'en mets 6 sols pour votre valet de chambre et 20 pour vous qui n'en buvez que pour trois ; mais j'ai mis tout au pis. Je mets une livre de chandelle par jour : c'en sont huit ; une dans l'antichambre, une pour les femmes, une pour la cuisine, une pour l'écurie ; je ne vois guère que ces quatre endroits où il en faille ; cependant, comme les jours sont courts, j'en mets huit, et si Aimée est ménagère et sache serrer les bouts, cette épargne ira à une livre par semaine. Je mets pour 40 livres de bois que vous ne brûlerez que deux ou trois mois de l'année ; il ne faut que deux feux, et que le vôtre soit grand. Je mets dix sous en bougie ; il y en a six à la livre qui durera trois jours. Je mets pour le fruit 30 sous ; le sucre ne coûte qu'onze sous la livre, et il n'en faut pas un quarteron pour une compote ; du reste, on fonde un plat de pommes et de poires qui passe la semaine en renouvelant quelques vieilles feuilles qui sont dessous, et cela n'ira pas à 20 sous par jour. Je mets deux pièces de rôti, dont on en

épargne une le matin, quand monsieur dîne à la ville, et une le soir quand madame ne soupe pas ; mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie sur le potage. Tout cela est bien considéré, vous verrez que nous entendons le ménage. Vous aurez le matin un bon potage avec une volaille : il faut se faire apporter dans un grand plat tout le bouilli, qui est admirable dans ce désordre-là. On peut fort bien, sans passer les 15 livres, avoir une entrée de saucisses un jour ; d'une fraise de veau, un autre ; de langues de mouton, et le soir le gigot ou l'épaule avec deux bons poulets. J'ai oublié le rôti du matin qui est un bon chapon, ou telle autre pièce que l'on veut, la pyramide éternelle et la compote.

— Tout ce que je vous dis là posé, et que j'apprends à la cour, votre dépense de bouche ne doit pas passer 6000 livres par an. J'en mets 1000 pour habiller M^{me} d'Aubigné, et avec ce que je lui donne, elle en aura assurément de reste ; elle a une année d'avance, et elle n'a rien acheté depuis qu'elle est mariée, au moins si je n'en suis point la dupe. Je mets ensuite 1000 livres pour les gages ou les habits des gens ; 1000 livres pour le louage de la maison, ce qui n'ira pas là ; 3000 livres pour vos habits et pour l'opéra et d'autres dépenses. Tout cela n'est-il pas honnête ? et le reste de votre revenu ne peut-il pas suffire

à certains extraordinaires que l'on ne peut prévoir, comme l'achat de quelque cheval, l'entretien de deux carrosses, un meuble, le payement de quelque petite dette ? Vous voyez que nous entrons en tout. Si de ce que je vous dis un mot peut vous être utile, je n'aurai pas de regret à ma peine, et du moins je vous aurai fait voir que je sais quelque chose sur le ménage.

Le mémoire de M. Legois sera donné, et j'ai autant d'envie de lui faire plaisir que vous. J'attends M. Fagon, qui me dira des nouvelles de M^{me} votre femme. Accoutumez-la à la solitude et à s'amuser dans sa chambre ; il ne vous conviendrait point qu'elle fût dans le monde, et le repos de votre vie dépend de bien enfourner ce commencement ici. La petite vérole n'était pas à désirer ; mais il faut s'en servir pour qu'elle ne voie que très-peu de gens.

Je suis ravie que vous soyez content de M. de Mortemart ; offrez-lui votre carrosse, s'il n'en a point, quand il sera en état de marcher ; c'est le seul service que vous lui puissiez rendre et il peut vous être bon. N'envoyez pas querir celui que j'ai donné à M^{me} d'Aubigné sans m'en avertir, car vous croyez bien que je trouverai moyen de rendre cette voiture-là utile. Ne vous éparpillez point dans cette grande maison ayant si peu de gens ; si j'étais à votre place, je ferais

faire la cuisine dans ce petit trou qui est auprès de cet endroit où il y a un lit jaune que, par parenthèse, je trouvais fort abandonné, mais je n'en dis rien, parce que vous arriviez et que le désordre est excusable. Comme j'espère que nous avons quelque temps à vivre ensemble, apprenez à M^{me} d'Aubigné et à ses femmes à me connaître ; c'est-à-dire qu'en même temps que je prête tout avec plaisir, je ne compte pas que rien soit gâté ni rompu, et que j'ai donné ordre à Nanon de faire un mémoire depuis le lit de velours jusqu'à la crémaillère.

Legois m'a dit que vous avez acheté du linge de table ; il faut le marquer et prendre garde qu'on ne le change au blanchissage. Il faut parler de toutes ces choses-là devant M^{me} d'Aubigné : elle a un air d'emplâtre que je voudrais bien lui ôter.

Bonsoir, en voilà assez pour un jour. Je serais ravie si vous m'écriviez avec un pareil détail.

XIV

A Fontainebleau, ce 6 juillet (1680).

Vous me faites un extrême plaisir de me prêter votre petit carrosse ; mais vous ne me mandez point quand vous partez pour Cognac ; nous

serons peut-être revenus pour vous le rendre. Je crois comme vous que par là vous sauvez la vie de mes chevaux. S'il n'y a point de coffre à cette calèche, il faut y en faire faire sans façon, et qui puisse seulement fermer, et porter ma toilette.

M. Colbert est parti ; je le verrai à Saint-Germain.

Je mande à Viette de vous payer neuf cent quarante-neuf livres ; vous n'êtes pas en état d'attendre. Vous seriez trop riche et trop heureux si vous pouviez quitter le jeu et vivre en tout régulièrement ; quand les malheurs vous donneraient cette pensée, vous ne feriez que ce que tout le monde fait ; nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité ; mais il n'importe comment nous allions à Dieu.

Je vous défie de recevoir le meuble qui est chez vous d'aussi bon cœur que je vous le donne, mais je suis ravie que vous le receviez avec plaisir.

Je vous remercie de Champagne, et de la complaisance que vous avez de me donner vos laquais, quand ils sont en état de vous servir, ayant la peine de les faire ; je ne sais comment faire pour son habit, désirant qu'il ne soit habillé de neuf qu'en même temps que les autres. Faites comme pour vous.

Il faut donner la lettre de M^{lle} Martel à Beuvron ou l'envoyer à Vibrais ; je suis si paresseuse que je serais fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire.

Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal, et du reste ne vous fâchez point ; on est enragé contre moi, et, comme vous dites, on se prend à tout pour me nuire ; si on n'y réussit pas, nous nous en moquerons, et si on y parvient, nous le souffrirons avec courage.

Je serai bien aise de voir M^{me} d'Aubigné pour une nuit ou deux ; il faudrait qu'elle pût s'accommoder du lit de M^{lle} de la Harteloire, que l'on ferait le plus propre que l'on pourrait. Il faut qu'elle vienne mercredi au soir ou jeudi ; car dans les premiers jours je ne pourrai quitter M^{me} la Dauphine, parce que je serai seule ; les autres dames vont à Paris.

Adieu, mon cher frère, songeons à l'état où nous étions pour nous trouver heureux de celui où nous sommes.

XV

(Décembre 1680).

Vous vous passeriez bien de donner le fait aux dévotes en faisant le portrait de M^{me} d'Au-

bigné ; on ne peut avoir trop de soin de soi quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soyez jamais en peine de ma santé, quoi que vous entendiez dire. Si j'étais malade un peu considérablement, vous le sauriez par moi ou de ma part. Il y a longtemps que le petit de Mursay est catholique ; M. de Saint-Hermine est arrivé aujourd'hui, qui, je crois, me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours M^{lles} de Saint-Hermine, de Caumont et de Mursay. J'espère que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette, que j'ai vue à Cognac, et si vous pouvez me l'envoyer, vous me ferez un extrême plaisir. Il n'y a plus d'autre moyen que la violence, car on sera bien affligé dans la famille de la conversion de Mursay. Il faudrait donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être catholique. Vous m'enverrez cette lettre-là ; je vous enverrai une lettre de cachet avec laquelle vous prendriez Minette chez vous jusqu'à ce que vous trouvasiez une occasion de la faire partir, ce qui se trouve assez aisément, outre que vous, M. de Xaintes, M. de Marillac, M. de Tours, et enfin je trouverais des amis sur toute la route, et si l'on me l'envoyait à Richelieu, je ne serais pas en peine du reste. Travaillez à cette affaire : j'ai inclination pour cette petite fille, et vous m'obligerez en faisant une bonne œuvre. Quant

aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire ; mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frère, mille amitiés à cette pauvre dévote, je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de M^{me} de Miossens.

XVI

A Saint-Germain, ce 2 mars 1681.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, tantôt par maladie, tantôt par trop d'occupation, et souvent par paresse ; vous savez qu'il y a des gens que l'on aime qui sont négligés, parce que l'on ne veut pas se contraindre pour eux. J'ai été assez languissante quelque temps avant le carnaval. M. Fagon a trouvé à propos de me faire prendre des eaux de Sainte-Reine, et je m'aperçois qu'elles me font du bien. Je ne fais point de carême, et je crois que vous ne doutez pas que je n'ai quelque soin de moi. Je jouis d'un grand repos, et M^{me} d'Aubigné ne travaille pas plus en tapisserie que je fais. M^{me} de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles, et la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Je me suis si mal trouvée de toutes les exceptions que j'ai faites, et il était si difficile de les soutenir,

que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal ; j'en essuierai quelques murmures, et on dira que la tête m'a tourné ; mais cela est moins mauvais que les affaires que l'on me faisait. On avait parlé de quelques voyages pour ce carême ; mais ils sont rompus. On doit aller passer huit jours à Saint-Cloud, et partir le lendemain de Pâques ; après cela, on reviendra ici pour se préparer à aller à Bourbon ; on partira le 28 d'avril ; la cour y séjournera tout le mois de mai, elle reviendra à Versailles au commencement de juin ; on y demeurera jusqu'à la fin de juillet ; on ira passer le mois d'août à Chambord, et on reviendra passer septembre à Fontainebleau. Voilà le projet de notre été, qui pourrait être renversé si on y était assez heureux pour voir M^{me} la Dauphine grosse ; Monseigneur se porte à merveille. Il y a quinze jours que M^{me} la duchesse de Richelieu est à Paris pour une fièvre tierce de M. son mari. M^{me} la maréchale de Rochefort est encore plus souvent malade que moi. M^{me} de Montchevreuil soutient la fatigue à merveille et a augmenté son troupeau de la plus laide fille que l'on puisse voir, qui est votre M^{lle} de Jarnac. Laval a triomphé dans les bals ; mais elle est malade présentement. Voilà les nouvelles de notre maison ; je n'en sais guère d'autres. Apprenez-moi celles que l'on vous mande de

moi. Faites mille amitiés de ma part à M^{me} d'Aubigné, et croyez que je ferai toujours pour vous tout ce qui me sera possible. Adieu.

XVII

A Fontainebleau, ce 27 septembre (1681).

Vous ne sauriez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire ni les difficultés que j'y ai trouvées : M. Legois ne sera point chef de mon conseil. Du reste, je suis trop bien récompensée de vous avoir fait plaisir et de songer que vous toucherez cent huit mille livres. Vous ne pourriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac ; elles vont s'y donner par la désertion des huguenots. Pour votre voyage de Paris, c'est une affaire de rien et que vous ne devez pas manquer. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que nous avons vu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Je voudrais pour l'affaire que je viens de faire pour vous que vous me permissiez d'employer les cent pistoles que je vous dois en habits pour M^{me} d'Aubigné.

J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux ; je vous prie de lui en faire mes compliments. Poignette est bonne catholique ; M. de

Marmande l'est aussi ; M. de Souché fit abjuration il y a deux jours ; on ne voit que moi dans les églises conduisant quelque huguenot. Ne soyez point en peine de ma santé, elle est souvent délicate, mais je n'ai jamais de vraie maladie.

Nous partons mardi ; on dit aujourd'hui que c'est pour Metz ; vous savez avec quelle tranquillité je me dispose aux voyages ; j'ai mon équipage tout prêt et j'espère qu'il ira gaiement ; je serais bien aise que vous vinssiez chez Turbier pendant notre absence.

Adieu, personne ne songe à vous brouiller avec moi ni ne pourrait en venir à bout. M^{me} d'Aubigné ne m'écrit guère ; je l'embrasse de tout mon cœur.

XVIII

Au Pont-de-Mousson, le jour de la Toussaint (1681.)

Je ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année, mais je le suis que vous croyiez que les fermiers généraux vous doivent payer par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas, et vous ne devriez point le désirer. Cette affaire ici est grande et ne vous mettra pas plus à votre aise que vous n'étiez. Je suis au

désespoir de vous dire des choses désagréables ; mais comment puis-je être sincère et m'en empêcher ? Il me semble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire de longtemps que vous soyez brouillé avec moi ; on ne le croit pas à la cour, où ce qui s'est passé à Fontainebleau a fait grand bruit : il a fallu une bonté bien grande au Roi pour passer par-dessus toutes les difficultés qui naissaient à tout moment dans votre affaire. Il n'ordonnerait assurément pas à ces messieurs de vous payer par avance, et il serait bien étonné de vous voir demander un bienfait avec l'empressement et le chagrin dont on peut exiger une dette. Je ne puis donc en cette occasion que prier M. Brunet, comme mon ami particulier, de vous faire plaisir s'il le peut ; mais vous allez si loin sur la dépense que je crains que la somme entière ne soit dépensée, et je ne crois pas que personne vous l'avance.

Adieu, nous serons le 17 à Saint-Germain. Je vous dirai que je vous y verrais avec plaisir si je pouvais vous y voir content ; mais j'avoue que mes proches sont si peu sensibles à ce que je fais, et le sont tant sur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que du chagrin. Il ne m'empêche pas de vous aimer, et je vous en donnerai toutes les marques qui me seront possibles.

XIX

A Versailles, ce 28 mai (1682).

J'ai fait connaissance avec M. le marquis et M. l'abbé d'Aubigné de Tigny depuis peu ; ils m'ont instruite de notre maison : c'est apprendre bien tard qui on est ; mais cela n'est jamais indifférent, et je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de quatre cents ans très-bien suivie par des contrats de mariage et l'endroit où nous sommes séparés. Ces messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigné est à vendre, celle de Sainte-Jesme, qui était l'aînée de la maison, et celle de la Jouselinière, dont ils sont sortis. Il me semble que si vous aviez à faire quelque emploi de votre argent, ce serait une chose raisonnable et agréable de rentrer dans quelque-une de ces terres, qui seront à bon marché. Ils prétendent que vous auriez les deux premières pour quarante mille écus. Mandez-moi si vous avez d'autres vues ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, et le bien de M^{me} d'Aubigné, qui ne saurait être mieux remplacé, vous ferait entrer aisément en possession, car l'argent comptant n'est pas commun.

Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles ni de celles de M^{me} votre femme. Je me porte à mon ordinaire, souvent la migraine et jamais d'autres maux. Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est que M. le duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil dont on prend le deuil dimanche pour quelques jours. On dit que nous passerons l'hiver à Versailles, Saint-Germain n'étant pas prêt.

XX

A Fontainebleau, ce 7 août (1683).

L'affliction où tout le monde est ici et la mienne particulière ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer, et que je ne manquerai jamais à ce que je croirai nécessaire.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagnères ; mais je connais assez bien ces eaux-là pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire et que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barèges amollit et Bagnères fortifie ; il me semble que cela n'a rien de commun avec vos vapeurs.

Ce sont les mêmes vapeurs qui vous font voir

les choses aussi tristement. Le malheur de n'avoir point d'enfant est très-médiocre pour le monde, et je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. Quant à l'estime et à l'amitié que vous avez pour moi, j'en suis très-persuadée et très-aise. La raison qui vous empêche de me voir est si utile et si glorieuse que vous n'en devez avoir que de la joie : il ne me convient point d'avoir aucun commerce, et je vous ai conseillé, par l'intérêt que je prends à vous, de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, et où ce que vous avez est plus considérable que si vous en aviez une fois autant à Paris, où vous êtes libre sans affaires, au milieu de vos proches, et en un mot dans un état que je choisirais de préférence à beaucoup d'autres. Si vous en jugez autrement, je ne prétends point vous contraindre en vous empêchant de venir à Paris ; mais il me semble qu'il vous sera plus désagréable d'être près sans me voir que d'être éloigné avec un commerce avec moi. Faites sur tout cela ce qui vous conviendra sans me compter, et n'allez pas réveiller vos anciens chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice et que vos ennemis vous aient fait du mal, c'est un malheur bien ordinaire ; vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfants ; vous êtes mal sain, que vous faut-il que du repos,

de la liberté et de la piété ? Tous ces biens-là sont entre vos mains, et j'y contribuerai avec plaisir dans tout ce qui me sera possible.

Si vous voulez acheter une terre, il me paraît que Sainte-Jesme est une bonne affaire ; si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac, ne vous en contraignez pas ; enfin vous avez plus de trente mille livres de rente pour six ans. Après cela, si je suis encore au monde, nous en aurons d'autres, et si je n'y suis plus, vous aurez Maintenon.

XXI

A Fontainebleau, ce 7 septembre (1683).

Vous avez sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, et que nous lui avons cru le bras cassé ; il n'a été que démis et, grâce à Dieu, il est si bien remis qu'il n'y a nulle suite à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans ses autres actions, et il y a eu peu de différence de son sang-froid à celui qui disait : « Je vous avois bien dit que vous me rompiez la jambe ». Comme je tiens de vous ce trait d'histoire, je vous le rends, et vous jugerez par ma bonne humeur que la santé du Roi n'est pas mauvaise.

M. Colbert est mort et M. le président Le Peletier va remplir sa place. Vous l'avez vu prévôt des marchands. Le Roi ôte la charge des bâtiments à M. d'Ormois, à qui il donne cinq cent mille francs, et M. de Louvois aura la charge. On ne sait plus si on ira à Chambord ; cela dépend de l'état où le Roi trouvera son bras ; mais M^{me} la Dauphine n'ira pas, étant trop avancée de sa grossesse.

Je me suis informée de tout sur la mairie de Bordeaux. Cela ne se vend jamais, et ainsi il n'y a rien à dire de plus ; mais je vous conjure encore de tourner votre vie commodément, de manger tous les ans les dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite ; quand ce temps-là sera venu, nous en ferons quelque autre.

Allez à Bordeaux, si l'air en est meilleur pour vous que Cognac ; il n'y a que pour son salut qu'il faille se contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerais vos enfants, et de plus ils auront mon bien. Plus je vis, et plus je me désabuse des soins et des projets à venir ; Dieu les renverse presque toujours, et comme ils ne se font presque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée et bien douce ; ne vous contraignez donc point par rapport à moi, mangez votre revenu, qui va à près de trente mille francs ; faites-en part à votre femme ;

vivez heureux et en paix. Dieu pourvoira à tout pourvu que vous le serviez. Préparez-vous à la mort sans en être plus triste, et mandez-moi souvent de vos nouvelles. Vous savez que la France a quitté la livrée ; il devrait vous mander toutes les semaines ce qu'il sait de nouvelles ; cela vous divertirait.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse et votre femme aussi ; il y a trop longtemps qu'elle ne m'a écrit.

XXII

A Fontainebleau, ce 28 septembre (1683).

J'ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur sa blessure ou, pour mieux dire, son accident ; il l'a reçu comme vous pouvez le désirer ; il quitte l'écharpe aujourd'hui et est, grâce à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Le Peletier qui vous renvoie votre lettre à cause du *Monseigneur* qu'il ne veut recevoir de personne ; il montre une sagesse et une modération admirables, et tout le monde est ravi de le voir où il est ; Dieu veuille qu'il en use bien !

M. Brunet me demanda hier s'il était possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien ; je lui dis que je vous l'avais mandé et que

je vous aimais mieux que vos enfans ; il doit vous envoyer dix-huit mille francs dans le mois d'octobre. Réjouissez-vous, mon cher frère, mais innocemment ; songez à l'autre vie et préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres ; mais songez qu'il faut remplir ses devoirs, et que le vôtre est d'aimer et de supporter en tout la femme que Dieu vous a donnée. Lisez saint Paul, il vous dira que les forts doivent supporter les faibles, et que vous n'êtes qu'un, votre femme et vous ; enfin vous lui devez de l'amitié, de la complaisance et beaucoup de patience. J'ai bien envie que vous soyez heureux en ce monde et en l'autre, et vous pouvez compter que je ferai tout mon possible pour y contribuer, vous aimant plus que je ne vous le montre.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la cour ; celle du Roi est admirable, et les dames qui en paraissaient les plus éloignées ne partent plus des églises. M^{me} de Montchevreuil, M^{me} de Chevreuse et de Beauvilliers, la princesse d'Harcourt, et en un mot toutes nos dévotes n'y sont pas plus souvent que M^{me} de Montespan, de Thianges, la comtesse de Gramont, la duchesse du Lude et M^{me} de Soubise ; les simples dimanches sont comme autrefois les jours de Pâques.

Mandez-moi si vous avez des livres et si vous n'en voudriez point quelques-uns.

M. de Louvois expédie un peu plus que ne faisait M. d'Ormois : Versailles, qui n'aurait pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. M^{me} la Dauphine part d'ici le 6 octobre et va en trois jours, et je demeure, pour m'en aller le 9 avec le Roi, Madame, Monseigneur et la princesse de Conti.

La maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur ; écrivez souvent ; j'y répondrai quand je pourrai.

XXIII

A Versailles, ce 25 juin (1684).

Vous avez très-bien fait d'aller voir M. le maréchal d'Estrées, et vous faites très-bien de faire tout ce qui peut vous divertir ; vous n'avez nulle occupation, et ce n'est pas un grand malheur ; réjouissez-vous et faites votre salut, et vous serez plus habile que ceux qui se donnent beaucoup de peine. Ne vous servez jamais du terme d'ordonner ; il faudrait que je fusse sotté pour en user ainsi avec vous. Je vous ai conseillé de demeurer à Cognac, et je vous en ai dit les

raisons ; mais encore une fois venez à Paris quand vous voudrez, et croyez que je serais très-fâchée de vous contraindre. Je ne sais ce que vous voulez dire sur la beauté de la cause. Si vous voulez, je vous manderai encore tout ce que je vous ai dit et écrit là-dessus, et vous prendrez votre parti. Je voudrais bien vous persuader, et pour rien au monde je ne voudrais vous forcer.

Je serais bien fâchée que vous vissiez M. Arnaud (*) ; il serait difficile qu'un procédé tel que le sien ne vous échauffât, et ce temps ici n'est pas propre aux violences ; outre que les affaires qui roulent sur l'argent ont toujours quelque chose de sale. Je lui ferai parler avant de vous conseiller de vous adresser au contrôleur-général ; car s'il n'entre pas dans vos intérêts, qui ne sont pas dans les formes ordinaires, votre affaire sera perdue sans ressource.

J'avais espéré qu'un enfant vous réunirait, votre femme et vous ; j'apprends avec douleur que son humeur vous choque : c'est au plus fort à supporter le plus faible ; votre esprit et votre âge doivent vous rendre patient. Dieu vous l'a donnée, vivez bien avec elle ; considérez sa jeunesse, donnez-lui des plaisirs honnêtes et ne la

(*) Quelque homme d'affaires.

laissez pas dans la solitude où on dit qu'elle est ; elle pourrait avoir toujours quelqu'une de nos parentes ou amies avec elle qui l'amuserait, et vous devez avoir ces complaisances-là. Les hommes, avec votre permission, sont un peu tyranniques ; ils aiment toute sorte de libertés et n'en laissent aucune ; ils enferment pendant qu'ils courent, et croient une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir. Cela est hasardeux avec la plupart et imprudent avec toutes ; vous les trouvez de très mauvaise humeur quand elles se sont ennuyées tout le jour, et pour moi je ne songerais pas à divertir celui qui n'aurait nulle attention à mon divertissement. Votre femme est d'une vertu et d'une soumission, de l'aveu de tout le monde, qui devrait vous obliger à toute sorte de complaisances. Essayez de mes conseils, mon cher frère ; comme j'ai été plus dans le monde que vous, j'ai plus d'expérience, et j'ai tant connu le fonds de plusieurs familles que je sais très-bien comment il faudrait vivre les uns avec les autres pour avoir la paix. Je vous la souhaite parce qu'il n'y a rien de meilleur pour ce monde ici et pour l'autre.

Je me porte bien depuis que je suis à Versailles, et la sûreté où nous croyons être de la paix avec les Hollandais me donne une grande joie ; celle

d'Espagne finira bientôt, et on n'aura plus les inquiétudes de la guerre et de ses malheureuses suites. La cour est fort gaie et fort belle ; M^{me} la Dauphine n'est plus enfermée ; elle se donne au public autant qu'on le veut ; elle a pour le Roi toutes les complaisances qu'elle doit : il en est content et il y a une grande union dans la famille royale.

M^{me} d'Arpajon fait très-bien dans sa charge. La chambre des filles de M^{me} la Dauphine va être complète ; les étrangères auront l'avantage sur les Françaises, car la nièce de M. de Strasbourg, que l'on vient de prendre, et la nièce de la comtesse de Gramont, que l'on va nommer, sont plus jolies que les autres.

M^{lle} de Mursay devient assez bien faite et dansera des mieux ; ses frères sont fort honnêtes gens ; mais en faisant tout ce que je fais pour eux, je sens qu'une petite fille de deux mois me touche de plus près, et que je pense très-souvent au plaisir que j'aurai de la marier, si ma vie et ma faveur durent encore douze ans. Ne pouvant lui rendre d'autres services, j'ai fait remercier M. de Lagny de ce qu'il a fait pour le mari de la nourrice, et vous pouvez l'assurer que je la regarde comme nourrissant ma fille ; qu'elle se réjouisse bien pour que son lait soit bon. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous

aime plus tendrement que vous ne pouvez croire.

XXIV

A Versailles, ce 11 juillet (1684).

Je ne sais où vous prenez que je vous ai écrit une lettre mélancolique ; je n'ai aucun sujet de l'être, et personne aussi ne l'est moins. Je vous ai parlé sur la mort parce que j'y pense souvent, et que je ne crois rien de bon à faire que de s'y préparer ; mais je le fais avec gaieté, et comme la tendresse que j'ai pour vous va plus loin que votre vie, je voudrais que vous songeassiez à votre salut, et que vous fussiez aussi chrétien que philosophe.

Je vous ai mandé que le Roi ira à Chambord le 15 de septembre, et de là à Fontainebleau jusqu'au 15 de novembre. Vous pouvez prendre ce temps-là, si vous le voulez, pour venir à Paris faire quelque séjour ; mais je compte bien avec beaucoup de plaisir vous voir en allant ou en vous en retournant. J'aimerais mieux que ce fût à Fontainebleau qu'à Chambord, où vous seriez très-incommodé et où j'aurais moins de temps à vous donner. Réjouissez-vous, mon cher frère, et ne vous laissez aller ni à votre mélancolie naturelle, ni aux sots discours de nos envieux ; je fais de mon mieux en tout et je ne me reproche

rien sur vous. Songez à votre état passé pour vous trouver heureux d'avoir trente mille livres de rente, et que mon état présent n'empoisonne point le vôtre, puisque c'est une aventure personnelle qui, comme vous dites fort bien, ne se communique point. Vous avez du bien et du repos, c'est ce qu'il y a de meilleur pour ce monde, et nous envions souvent des places dont nous ne nous accommoderions pas. Vos enfants auront mon bien si je meurs bientôt : c'est leur pis-aller ; et si je vis assez pour marier ma nièce, j'espère qu'elle le sera bien. Écrivez-moi toujours de ses nouvelles et de toute votre famille. Je suis fort contente de Manceau, et je vous embrasse tous deux de tout mon cœur. Si vous ou M^{me} d'Aubigné aviez besoin ou envie de quelque chose, mandez-le-moi librement, et avertissez-moi de la première dent pour que je fasse un présent à la nourrice. Vous ne me parlez point du baptême de votre fille ; elle est nommée ? qui l'a tenue ? comment s'appelle-t-elle ? Je voudrais qu'elle eût un joli nom.

XXV

A Chambord, ce 27 septembre (1684).

Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez satisfait de votre voyage, et surtout que vous

n'avez aucun procédé avec M. Arnaud, car, encore une fois, ils sont toujours désagréables de part et d'autre quand il s'agit d'argent. Je ne doute point de tous les sots discours que l'on vous fait : on voudrait vous exciter contre moi, et peut-être aussi vous faire faire quelque extravagance. Je ne pourrais vous faire connétable quand je le voudrais ; et quand je le pourrais je ne le voudrais pas, étant incapable de vouloir rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout, et que je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-même une chose au-dessus de moi. Ce sont des sentiments dont vous pâissez peut-être ; mais peut-être aussi que si je n'avais pas l'honneur qui les inspire, je ne serais pas où je suis.

Quoi qu'il en soit, vous êtes heureux si vous êtes sage, et nous devons songer que tout ne se termine pas à cette vie-ci, et qu'il faut songer à une autre. Je suis très-aise de tout ce que l'on me dit de votre fille, et je sens déjà une amitié pour elle qui est une marque de celle que j'ai pour vous. Je serais très-aise de vous voir à Fontainebleau, et encore une fois comptez que vous êtes libre de faire tout ce qui vous plaira, et que je ne vous interdis Paris que par conseil, croyant que le séjour ne vous en serait avantageux d'aucune manière. L'homme de Cognac m'a mandé que son voyage ici ne serait pas inutile.

Adieu, mon cher frère, écrivez-moi souvent ; je me porte fort bien, grâce à Dieu, à quelques migraines près que je ne compte pas. J'ai bien envie de savoir comment vous aurez été content de Charlot.

XXVI

Ce 15 mars 1693.

J'ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade, et je vous avoue que vos moindres maux me font trembler quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous seront inutiles dès qu'elles ne sont pas employées pour lui ? Vous êtes bon, humain, libéral, juste, doux, aumônier, etc., et tout cela sans rapport aux maximes de votre religion. Voyez M. Tiberge ou M. Brisacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien ; je vous nomme ceux-là par l'estime que j'ai pour eux, et parce que, s'ils étaient contents, j'aurais l'esprit en repos. Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurez dans le chemin de vous perdre ? Au nom de Dieu, mon cher frère, faites quelques réflexions solides sur un sujet si important et

pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille est en bonne santé, et la petite vérole augmente tous les jours à Saint-Cyr ; mandez-moi de vos nouvelles, je vous en prie.

XXVII. A M^{lle} D'AUBIGNÉ

Chantilly, 11 mai 1693.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire tout ce que je crois qui vous pourra être utile, et je manquerais bien à mes obligations si, étant tout occupée des demoiselles de Saint-Cyr, je vous négligeais, vous que je regarde comme ma propre fille. Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous ; quoi qu'il en soit, comptez que vous serez insupportable à Dieu et aux hommes si vous ne devenez plus humble et plus modeste que vous ne l'êtes. Vous prenez un ton d'autorité qui ne vous conviendra jamais, quoi qu'il puisse vous arriver. Vous vous croyez une personne importante, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ; et le lendemain de ma mort, ni le Roi ni tout ce que vous voyez qui vous caresse ne vous regardera pas. Si cela arrive avant que vous soyez mariée,

vous épouserez un gentilhomme de campagne fort misérable, car vous ne serez pas riche, et si, pendant ma vie, vous épousez un plus grand seigneur, il ne vous considérera, quand je n'y serai plus, qu'autant que votre humeur lui sera agréable ; vous ne pouvez l'être que par votre douceur, et vous n'en avez point. Votre mignonne (*) vous aime trop et ne vous voit point comme les autres gens vous voient. Je ne suis point prévenue contre vous, car je vous aime fort ; mais je ne vous vois pas sans peine. Par l'orgueil qui paraît dans tout ce que vous faites, vous êtes assurément très désagréable à Dieu. Voyez son exemple : vous savez l'Évangile par cœur ; à quoi vous serviroient tant d'instructions, si vous vous perdez comme Lucifer ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père et la vôtre. Vous souffrez qu'on vous rende des respects qui ne vous sont point dus ; vous ne pouvez souffrir qu'on vous dise qu'ils sont par rapport à moi ; vous voudriez vous élever même au-dessus de moi, tant vous êtes élevée et altière. Comment accommoderez-vous cette enflure de cœur avec cette dévotion dans laquelle on vous élève ? Commencez par demander à Dieu l'humilité,

(*) Sa gouvernante Nanon.

le mépris de vous-même, qui en effet êtes peu de chose, et l'estime de votre prochain. Je souffrais bien, l'autre jour, de tout ce que vous fîtes à M^{me} de Caylus : vous devez du respect à vos cousines. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous avez l'esprit fort avancé ; mais je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins et moins de présomption. S'il y a quelque chose dans ma lettre que vous n'entendiez pas, votre mignonne vous l'expliquera. Je prie Notre-Seigneur de vous changer et que je vous retrouve, à mon retour, modeste, humble, timide et mettant en pratique tout ce que vous savez de bon ; je vous en aimerai beaucoup davantage. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de travailler sur vous et de prier tous les jours pour obtenir les grâces dont vous avez besoin (a).

(a) Languet de Gergy, après avoir inséré cette lettre dans ses Mémoires, ajoute : « M^{lle} d'Aubigné n'avait que neuf à dix ans quand sa tante lui donnoit des leçons si parfaites et si saintes ; elle en a bien profité. Après les premières années de son mariage, qu'elle fut obligée de passer dans le plus grand monde à cause du rang qu'y tenait la maison de Noailles, elle s'en détacha entièrement. Elle ne venait plus à la cour ; elle passa chaque année des temps considérables dans la retraite ; enfin, elle est morte saintement en 1740, qui est l'année où j'ai commencé ces Mémoires. » (T. I, p. 417.)



LETTRES

A MADAME DES URSINS (1)

I

Saint-Cyr, le 5 juin 1706.

JE ne croyais pas, madame, qu'on pût exagérer sur le mauvais état de vos affaires, et cependant on l'a fait en vous disant que l'armée du roi d'Espagne avoit été défaite. M. le marquis de Brancas m'a appris que M. le duc de*** avoit été vous rendre compte de tout ; ainsi j'espère que vous n'aurez point pris d'extrêmes résolutions sur cette première nouvelle ; mais, madame, que n'a-t-on pas à craindre de l'effet que produira celle de Flandres (a) ! Il faut adorer la volonté de Dieu en tout ; nos deux rois soutiennent la religion et la justice, et ils sont malheureux ; nos ennemis attaquent l'une et l'autre, et ils triomphent : Dieu est le maître. Nous som-

(a) La perte de la bataille de Ramillies par le maréchal de Villeroy, 23 mai (G.).

mes ici fort affligés et inquiets par rapport à vous ; la marche du roi d'Espagne ne peut être que longue, et il y a bien des sujets de craindre.

Oui, madame, la reine méritait certainement une meilleure destinée ; M^{me} de Brancas nous en a encore conté des merveilles ; mais, madame, tout n'est pas perdu, et elle est assez jeune pour voir plus d'une révolution. M. Chamillart a été en Flandres, son voyage sera utile ; il a fait au juste le détail de la malheureuse journée de Flandres du 25. Il a garni les places, et nos troupes se rassembleront. Croyez-vous qu'il y ait un plus malheureux homme sur la terre que le maréchal de Villeroy ? Tout est déchainé contre lui, et ses meilleurs amis conviennent au moins qu'il n'est pas heureux, et que c'est un grand défaut dans un général. Il me paraît, madame, que chacun souffre à proportion de son personnage. Je n'ai pas la force d'écrire à la reine ; sa dernière lettre m'a bien coûté des larmes, et qu'est-ce que des paroles pour lui exprimer la part que je prends à ses peines ? On ne peut comprendre par où tout ceci finira. La duchesse de Bourgogne étouffe de vapeurs ; le Roi est courageux et chrétien ; et pour moi, madame, je suis femme et des plus faibles.

II

Saint-Cyr, 18 juillet 1706.

Enfin, madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Espagne, et toujours mauvaises comme nous devons nous y attendre. Quel spectacle de voir cette reine éprouver à dix-huit ans le renversement d'un royaume, et se voir errante, chercher quelque lieu où on veuille la recevoir ! Mais il est encore plus étonnant, madame, qu'elle soutienne l'état où elle est avec la soumission et le courage que vous me mandez : serait-il possible que Dieu l'abandonnât ! Cependant, madame, il me paraît bien difficile de se flatter de quelque espérance. Si vous perdez une bataille, tout est perdu, et dans ce moment si vous ne la donnez pas, vous perdrez peut-être tout, un peu plus lentement. Dieu veuille inspirer le Roi et M. Berwick ! Je soutiens toujours qu'il faut les laisser faire, et qu'on ne peut conduire de si loin : nous ne l'avons que trop expérimenté. Je ne puis m'empêcher de vous dire, sans que personne m'en ait chargée, que M. et M^{me} d'Albe montrent ici un grand zèle pour les deux rois ; ils sont aimés et estimés dans ce pays-ci, et disent de bon cœur : Vive Philippe V et la reine ! dont elle

conte des merveilles. Mesdames Royales ^(a) sont à Oneille et non à Gènes. Jusqu'ici M. le duc d'Orléans mande de Turin que ce siège sera très long encore ; de sorte, madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens et par les armes et par les maladies, qui viendront bientôt. Quelle cruauté que la guerre, et de voir tous ces princes se persécuter les uns les autres, et faire périr tant de gens ! Je suis dans une grande tristesse et ne voyant rien que d'affreux. J'espérerais de votre côté si nos troupes étaient en bon état quand elles joindront le roi ; mais cela n'est guère vraisemblable. M. le chevalier d'Espennes est un monstre : on ne peut l'appeler autrement. Je ferai connaître votre honnêteté pour M. le cardinal de Janson, que je dois entretenir à Marly. Le plus malheureux de tous les hommes, madame, est le maréchal de Villeroy ; il refuse la seule consolation qu'il pourrait avoir par les bontés du Roi, qui ne sont pas changées pour lui : il ne pouvait se dispenser de faire ce qu'il a fait, et vous l'auriez conseillé si vous eussiez été ici. Je suis si accablée de chagrins que je sens un peu moins cette aventure que je n'aurais fait en un autre temps ; cependant je suis fâchée du parti d'aigreur et de sécheresse que

[a] La femme et la belle-mère du duc de Savoie.

le maréchal prend avec ses véritables amis. Plût à Dieu, madame, que vous fussiez bien paisible dans les royaumes d'Italie ! Il n'y a que Dieu qui connaisse le dénouement de toutes ces malheureuses affaires. Je crois, madame, que vous souffrez beaucoup ; mais je ne saurais croire que vous voulussiez que cette reine qui vous aime si tendrement fût seule à Burgos. Je vis l'autre jour M^{me} de Caylus, qui me demanda comment notre cour était contente de vous, et qu'on faisait courir des bruits à Paris que vous étiez plus mal que jamais ; que ces bruits donnaient de l'inquiétude à M. le duc de Noirmoutiers, à qui vous écriviez fort peu. Je lui dis, madame, ce que j'en savais, et combien je le sais sûrement, et je la chargeai d'en rendre compte à M. votre frère. J'admire la rage et l'inutilité de ces diseurs de nouvelles ; mais, madame, nous avons présentement d'autres croix à porter.

Le Roi est en parfaite santé ; notre princesse est moins incommodée qu'à sa première grossesse : que je suis fâchée que votre reine ne soit pas dans le même état ! les Castillans en seraient encore plus affectionnés. Je vous estime, madame, au delà de toutes les expressions, je vous aime tendrement et je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour ni aussi respectueusement que je le devrais.

III

Saint-Cyr, le 26 septembre 1706.

Je conviens sans peine, madame, du mérite de nos deux princesses ; il me semble qu'on ne jouit guère de tous les bonheurs à la fois ; leur conduite est assurément surprenante. Dieu veuille les bénir ! elles ont besoin de courage. Vous êtes bien affligée, madame, et vous connaissez encore plus que moi les suites de tant de disgrâces. J'ai l'honneur de mander à la reine le détail de cette triste journée (a) ; les lettres que vous recevrez vous l'expliqueront bien mieux que moi. M. le duc d'Orléans est désespéré ; on nous mande que sa blessure au poignet est très dangereuse, mais que l'agitation de son esprit est son plus grand mal ; rien n'est égal à son état. Si ses avis avaient été suivis, nous aurions, selon toutes les apparences, battu le prince Eugène, qui était plus faible que nous. Si après la perte de Turin nous eussions marché vers Milan et rejoint M. de Médavid, l'Italie n'était pas perdue, et par les partis qu'on a fait prendre à ce prince tout est perdu, à moins qu'il ne se fasse des miracles ! Vous aurez su que M. de Médavid

(a) La défaite de Turin (G.).

a défait le prince de Hesse ; il pourra se mettre dans les places du Milanais. Le Roi a reçu cette nouvelle avec sa fermeté ordinaire. M. Chamillart est outré ^(a), je ne comprends pas qu'il puisse longtemps résister, il souffre par tant d'endroits ! Pour moi, madame, je ne soutiens de pareils ennuis que pour exercer ma patience qui se trouve souvent à bout.

Il est très-prudent, madame, de ne pas s'exposer à sortir une seconde fois de Madrid ; je ne vois jamais les extrémités où se trouve la reine sans penser à son état si vous n'étiez pas avec elle ; mais je comprends qu'avec un tel secours tout lui doit être supportable. Je trouve aussi que le repos que vous goûteriez à Rome n'est pas comparable au bien de former le cœur et l'esprit d'une princesse qui fera toujours une grande figure dans le monde.

Quand je vous parle de M. et M^{me} la duchesse d'Albe ^(b), je n'ai point d'autre vue que de vous instruire de ce qui se passe ici et de rendre témoignage à la vérité. Ils ne m'ont jamais priée de leur rendre de bons offices, je n'ai rien à proposer pour eux, je ne dirai même rien au Roi de ce

(a) La Feuillade, gendre de Chamillart, commandait au siège de Turin (G.).

(b) Le duc d'Albe était ambassadeur d'Espagne à la cour de France (G.).

que vous me faites l'honneur de m'écrire là-dessus, car je craindrais d'attirer quelque embarras. Si vous leur voulez faire plaisir, madame, vous savez mieux que personne du monde ce qui est convenable. Voici ce que M. Orry (1) m'a conté dans les visites qu'il me rendit ici croyant partir pour l'Espagne. Ayant appris que le duc d'Albe avait envoyé vendre pour dix mille écus de vaisselle d'argent, il alla le trouver, et lui dit qu'il ne lui offrait point d'argent sur celui qu'il portait au roi d'Espagne, étant trop nécessaire à ce prince, mais qu'il le priait de recevoir sur-le-champ mille louis, et ensuite jusqu'à la concurrence de quarante mille écus, qu'il saurait bien se faire rendre par S. M. C. M. Le duc d'Albe lui répondit qu'il serait bien fâché de demander de l'argent au roi son maître dans un temps comme celui-ci, et qu'il lui en donnerait bien volontiers s'il en avait ; que du reste il s'offensait qu'il lui en offrit du sien ; que M^{me} sa femme avait encore des pierreries, et que, quand elles seraient finies, ils vivraient de chocolat, dont ils avaient une provision pour deux ans. Nous fûmes bien surpris de voir Orry contremandé, et j'eus grand'peur que ce parti ne fût pas assez concerté avec vous ; mais, madame, votre droiture, votre raison, votre douceur s'accordent à tout, et vous faites à chaque occasion ce qu'il y a de plus parfait

Il y a une guerre déclarée entre M. le maréchal de Villeroy et M. Chamillart, qui m'afflige tout à fait ; elle me paraît peu convenable à deux hommes si attachés au Roi ; je ne vois jusqu'ici aucune apparence de les adoucir.

Il est certain, madame, qu'il y avait un grand désordre dans la lettre que je reçus de vous à Meudon : M^{lle} d'Aumale, qui est mon secrétaire, et moi la lûmes et relûmes plusieurs fois ; il y manquait quelques feuilles. Quoique je ne sois pas défiante naturellement, je regarde toujours vos paquets, ils sont toujours très bien cachetés ; vous les mettez souvent dans celui de la reine, et je ne sais qui serait assez hardi pour ouvrir une lettre de la reine d'Espagne à M^{me} la duchesse de Bourgogne.

Quelque appréhension que j'aie pour les batailles, j'en souhaiterais une en Espagne pour les raisons que vous m'avez marquées ; mais je suis bien loin de voir mes désirs accomplis.

Nous commençons à ne plus craindre pour nous la flotte, mais nous la craignons pour vous. Vous me parlez de M. le duc d'Orléans d'une manière qui m'oblige de vous dire de ses nouvelles un peu en détail. Les héros dans les romans ne poussent pas la bravoure plus loin que ce qu'il a fait. Il a caché sa première blessure ; il fallut céder à la seconde parce que son bras

tomba. Il supporta sa douleur avec le même courage, il se fit porter dans le dessein de marcher en avant. J'ai eu l'honneur de mander à la reine que son avis ne fut pas suivi : il est inconsolable, et toute l'armée mande que sa vie est en danger par son affliction. Le Roi lui a écrit les choses du monde les plus obligeantes ; en vérité, il les mérite bien.

C'est parce que le maréchal de Villeroy est de quartier qu'il ne me voit point, car il ne quitte le Roi que lorsqu'il est dans ma chambre. Je comprends parfaitement, madame, que vous êtes tranquille à Burgos. Je compte peu les lieux, et j'aimerais mieux être dans une cave avec vous que dans une très belle chambre avec des dames que je vois d'ici ; mais, pour les affaires, madame, il faut que la reine et vous y entriez toute votre vie. Le duc de Gramont m'a toujours paru, comme à vous, fort vif sur les affaires d'Espagne.

M. le cardinal de Noailles m'a dit que M. le cardinal de la Trémoille désire fort qu'on envoie un ambassadeur à Rome, et qu'il y trouve toutes les affaires fort difficiles. Jugez, madame, si l'événement de Turin les rendra plus favorables ; tous vos soins, madame, pour y fortifier notre parti répondent à votre zèle pour les deux rois.

M. le cardinal de Janson est bien heureux

de n'avoir plus qu'à jouir de ses travaux ; je suis ravie qu'il regarde son parent comme un monstre ^(a), car j'ai tant d'exemples de la force du sang que je craignais qu'il ne devînt votre ennemi.

Je ferai tenir vos lettres, madame, ravie d'avoir de vos commissions. Je trouve le marquis de Flamarens bien heureux d'être quitte de la vie, et la reine bien louable des soins qu'elle en a pris, même après sa mort. Vous voyez bien, madame, que ma main s'est lassée ; j'ai avec cela une assez grande migraine et en vérité tant de chagrins que je ne sais comment y résister. Je sens pourtant, en ce moment, qu'ils seraient adoucis si j'étais auprès de vous.

IV

Saint-Cyr, le 17 octobre 1706.

M. le duc d'Orléans se porte fort bien, et nous attendons ses derniers avis pour rentrer en Italie ou non ; il faudra qu'il y ait de grandes difficultés s'il ne les surmonte pas. M. le prince de Vaudemont n'oublie rien pour en faciliter les moyens. M. le duc de Savoie a été très-mal ; les dernières

(a) M^{me} de Maintenon désigne ici le chevalier d'Espennes, qui avait trahi la cause du roi d'Espagne (G.).

nouvelles disent qu'il prend du quinquina, ce qui le fait croire hors de danger.

Je ne puis, madame, vous désirer le repos de Burgos : Dieu ne vous a pas donné tous les talents que vous avez pour ne rien faire ; je crois que vous ne serez pas moins bien reçue à Madrid que le roi l'a été ; Dieu veuille que vous n'en sortiez plus ! Tout ce que vous pensez sur M. Orry est d'une droiture peu commune dans les cours. Il est vrai, madame, que c'est un grand désagrément pour moi que la haine qui paraît entre M. de Villeroy et M. de Chamillart ; mais il n'est pas aisé de faire entendre raison à des gens passionnés. Je ne saurais croire que le maréchal de Berwick n'ait pas eu de fortes raisons pour ne pas donner une bataille. A cela près, vos affaires ne me paraissent pas en mauvais état, pourvu que vos ennemis ne reçoivent pas de nouveaux secours. Je me souviens bien, madame, que vous m'adressâtes une lettre pour M. le maréchal de Tessé dans le temps que nous étions à Meudon ; M^{me} la duchesse de Bourgogne se chargea de la lui faire tenir.

M^{me} d'Aumale a été élevée à Saint-Cyr : elle est de la même maison que la maréchale de Schomberg, qui aurait, je crois, trouvé bien mauvais de voir une fille de son nom auprès de moi. Je le trouve aussi mauvais qu'elle ; mais,

ne pouvant lui faire une fortune convenable à sa naissance, je lui fais passer une vie assez heureuse, et je crois être en droit de traiter les demoiselles de Saint-Cyr comme mes enfants ; si celle-ci avait eu l'honneur de vous voir, elle serait bien sensible à tout ce que vous me mandez pour elle.

Vous avez grande raison, madame, de désirer un bon choix pour l'ambassadeur de Rome ; il sera difficile de le trouver dans nos grands seigneurs. On proposa il y a quelque temps le duc de Saint-Simon et le marquis d'Antin ; les Jansénistes, à ce qu'on prétend, s'opposèrent au premier, et la cabale contraire, au dernier. Je ne les soupçonnais pas du tout d'avoir aucune doctrine particulière ; mais on dit que je suis dupe en beaucoup de choses, et cela peut fort bien être, car je ne suis pas défiante. Nous avons ici M. l'Électeur de Cologne, dont toute la famille royale est charmée ; je ne les ai jamais vus pour un étranger comme pour celui-là. Ils prétendent que c'est le prince du monde le moins embarrassé et le moins embarrassant, c'est à qui l'aura ; le Roi le mène à la chasse demain ; il a marqué aussi beaucoup de goût dans tout ce qu'il a vu ici, et il donne le prix à la maison de Trianon et au jardin de Marly. Il ne peut se taire sur le Roi ; il lui a dit à lui-même qu'il voudrait bien que tous ses ennemis le connussent tel qu'il est ;

tout ce qui nous revient sur cet article nous fait voir en effet qu'on a d'étranges idées du Roi. L'Électeur se dispose à partir demain pour retourner en Flandre, fort aise de ne point aller à Rome.

Mon dessein, madame, était d'avoir l'honneur d'écrire à la reine ; mais je suis encore trop faible, et le moindre essai que je fais là-dessus me met toute en sueur. J'ai eu la fièvre et des douleurs vives depuis trois semaines, et cela, joint à l'état présent des affaires, n'accommode pas un naturel fort sensible et fort faible. La reine a raison de plaindre en particulier M. le duc d'Orléans ; son déplaisir a fort augmenté son mal ; la gangrène a été deux fois à sa plaie, et on voulait lui couper le bras. Il reçut une lettre du Roi qui fut un merveilleux baume, et depuis cela il a toujours été de mieux en mieux : il mérite assurément d'être consolé, et je ne doute pas que votre reine n'y contribue en tout ce qui lui sera possible.

Je suis ravié, madame, de la confiance que la reine a eue en Dieu. J'espère en effet qu'il n'abandonnera pas des princes si pieux, et dont la cause est aussi juste que leur vie est innocente ; il me semble qu'une grossesse attacherait encore plus les peuples à Leurs Majestés. Pour me donner une idée agréable, du moins un moment, je me

figure l'entrée de la reine à Madrid. On ne peut rien ajouter à ce que notre princesse prend de soin pour porter son enfant à bon port. Elle se porte assez bien, mais sa tristesse est extrême : elle a de l'amitié pour M. son père, et un grand ressentiment contre lui ; elle aime tendrement M^{me} sa mère ; elle prend un intérêt aussi vif aux affaires de l'Espagne qu'à celles de la France ; elle aime le Roi, et ne peut le voir un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire sans avoir les larmes aux yeux, et par une bonté excessive elle s'intéresse à tous mes maux et à toutes mes peines. Je voudrais pouvoir la consoler, et je l'afflige souvent. Cet état est bien terrible pour une personne de son âge, et qui, sans le dire, a, je crois, quelques inquiétudes sur son accouchement et sur la peur d'avoir une fille.

On dit, madame, que le pape envoie un jubilé à toute la chrétienté ; il faut espérer que tant de prières seront favorables aux rois légitimes et protecteurs de la religion. Je n'allongerai point ma lettre pour vous rien dire de mes sentiments pour vous ; il me semble que vous voyez tout ce que je pense, et c'est tout ce que l'admiration et l'inclination naturelle peuvent inspirer.

V

Saint-Cyr, le 30 janvier 1707.

Avez-vous perdu, madame, l'adresse que j'eus l'honneur de vous donner à Marly ? Si cela est il me sera facile de vous la renvoyer. J'ai de la peine à croire qu'on ouvre nos lettres ; et si j'ose, madame, me mettre avec vous, il me semble qu'on nous doit assez connaître pour croire que nous n'écrivons que pour les louanges ou les intérêts de nos deux rois, à moins que vous ne soyez la confidente du commerce que j'ai avec la princesse Anne, ou que je ne sois la vôtre dans celui que vous avez depuis si longtemps avec l'empereur ; car je me souviens bien, madame, qu'on vous en accusait autrefois.

M. de Brancas ne m'apportera-t-il point quelque lettre de vous écrite en toute liberté ? Il me semble que cette voie serait sûre, et je vous avoue que je suis en peine des raisons que vous avez de vous défier. J'ai mandé au maréchal de Villeroy que j'étais dans l'autre extrémité et que je ne me défie presque jamais ; je lui ai mandé aussi qu'il y avait très longtemps que je n'ai rien ouï dire de vous, madame. Je croyais vos ennemis las des bruits qu'ils ont fait courir : les derniers venus jusqu'à moi sont ceux de

vos retour en France, le roi et la reine d'Espagne ne pouvant plus vous souffrir, et notre Roi ne pouvant plus aussi se servir de vous. On a trop tôt vu le contraire, car ils avaient pris le terme trop court. Je n'ai rien su depuis ce temps-là ; j'ai chargé M^{me} de Caylus de m'avertir de tout ce qui vous regarde. A propos de M^{me} de Caylus, elle a passé huit jours chez M^{me} d'Heudicourt, pour la consoler sur M^{me} de Montgon. Le Roi me demanda pourquoi elle était à la cour incognito, puisqu'elle n'en avait jamais été chassée et qu'elle en était sortie d'elle-même ; nous avons trouvé à propos de lui conseiller de voir M^{me} la duchesse de Bourgogne quand elle verra le monde, et de venir à la cour de temps en temps, comme les femmes de qualité qui demeurent à Paris. La bonté dont vous l'honorez, madame, me donne la confiance de vous faire ce détail. J'espère que vous aurez écrit à M^{me} d'Heudicourt sur sa douleur ; je suis ravie quand on est content de vous et qu'on vous aime ; c'est à vous, madame, à démêler d'où vient ce sentiment.

M^{me} la maréchale de Noailles a bien de la joie d'avoir marié sa sixième fille à M. de Gondrin ; mais cette joie est fort troublée par l'état où se trouve M. son mari, qui inquiète fort ses amis. On croit le duc de Guiche hors de danger, la petite vérole sort bien, et sans fièvre.

M^{me} la duchesse du Maine réjouit toute la cour par ses représentations de toutes sortes de pièces. Sa troupe est au-dessus de toutes les autres ; M. de Gondrin en est un des meilleurs acteurs. Il n'y a que M^{me} la duchesse d'Orléans et M^{me} la duchesse qui en soient exclues, parce que M^{me} la duchesse du Maine prétend qu'elles se moqueraient d'elle ; pour moi, je vous avoue que je ne m'en moquerais point, et que ces plaisirs-là me paraissent plus innocents et plus spirituels que de se ruiner au lansquenet ou de perdre sa santé à force de boire, de manger ou de fumer. Je voudrais seulement, par rapport au temps où nous sommes, retrancher un peu de la dépense de Clagny.

Je crois, madame, qu'on apprendra la grossesse de la reine à Madrid par les lettres de France, car nous n'en avons fait aucun mystère, et cette dernière confirmation ne nous laisse plus de doute.

Notre duc de Bretagne se porte parfaitement bien.

Les raisons de la reine pour s'opposer au dessein que le roi d'Espagne a d'aller à l'armée sont bien fortes ; mais je doute qu'on s'y rende dans les conjonctures présentes. Je serais bien embarrassée si j'avais cette question à décider, de meilleures têtes que la mienne s'en mêleront.

J'ai donné votre lettre, madame, à M. le maréchal de Villeroy ; il doit me charger de la réponse. Comme je le crois plus habile que moi, je n'ose vous dire que sa conduite avec le Roi ne me paraît pas bonne.

Vous êtes donc ravie, madame, de l'heureux accouchement de notre princesse, qui est bien aussi la vôtre, et nous ne sommes pas moins aises d'avoir à en souhaiter un pareil à la vôtre, que nous regardons bien aussi comme la nôtre : il ne faut jamais les séparer.

Vous voulez que la naissance de notre prince soit d'un bon augure : Dieu le veuille ! Vous exhortez le maréchal de Villeroy à me consoler ; mais il voit les objets encore plus noirs que moi : cependant, madame, je suis bien aise de ce que vous vous réjouissez, cela est toujours bon.

Le Roi et M^{me} la duchesse de Bourgogne reçoivent très agréablement vos compliments sur la naissance de M. le duc de Bretagne, et sont bien persuadés de leur sincérité ; je vous assure, madame, que vous êtes très-bien avec eux.

Mais, madame, pourquoi écrivez-vous de votre main ? Je conjure la reine de ne pas le souffrir, elle ne peut trop vous conserver.

Vous faites très bien, madame, de donner part à M^{me} la duchesse Royale de la grossesse de la reine ; notre Roi ne connaît point ces petites

vengeances, et a pour ses ennemis toutes les honnêtetés convenables ; si on le connaissait, madame, comme vous l'avez connu à votre dernier voyage, tout le monde l'aimerait.

Je vous ai écrit très imprudemment à Saint-Cyr, et ma main est très lasse : je m'en vais pourtant avoir l'honneur de dire des nouvelles de M^{me} la duchesse de Bourgogne à la reine, et je mettrai cette lettre dans son paquet, afin qu'elle soit plus respectée ; il faudrait par un autre respect vous adresser la sienne afin que vous la présentassiez.

VI

Marly, 5 mars 1707.

M. de Langlée (1) vous rend compte, madame, de ce qu'il a déjà fait pour commencer à exécuter vos ordres ; il est effrayé de la dépense par la grandeur de la chambre de la reine, il doit vous proposer de vous servir de vos tableaux pour épargner la tapisserie. Comptez que ce que vous lui demandez avec la layette que vous fera M^{me} de Beauvillier vous coûteront plus de cinquante mille écus. Ce n'est rien pour la reine et le prince des Asturies ; mais c'est beaucoup pour l'état présent des affaires.

Rien n'est plus beau, madame, que la description que vous faites de la cérémonie qui s'est passée à Madrid : je crois l'avoir vue, et je comprends que rien n'était plus agréable dans ce spectacle que cette jeune et brillante reine qui en faisait le plus beau personnage comme le plus grand ornement. La *camarera mayor* n'y gâtait rien, et je crois qu'au moins dans ce moment-là elle était assez satisfaite, la fatigue n'étant pas assez grande pour gâter les autres agréments.

Les afflictions et les maladies ont éloigné d'ici M. de Chevreuse, et M^{me} de Beauvillier n'y vient que très rarement, c'est ce qui fait que le tric-trac ne peut nous rejoindre.

J'ai laissé partir M. de Brancas sans avoir l'honneur de vous écrire par lui, madame ; j'avais justement la fièvre dans ce temps-là : je n'y ai pas un grand regret, ne pouvant me résoudre à écrire ce que je ne voudrais pas qu'on vît. C'est une maxime que j'ai toujours prise pour moi, et que j'ai tâché de donner aux personnes à qui je m'intéresse le plus : Dieu veuille qu'elles en profitent !

Je suis ravie, madame, de ce que M. l'ambassadeur est content. Il doit l'être des dispositions du Roi pour lui, et cet endroit doit le consoler de ce qu'il pourrait craindre des autres, dont je n'ai nulle connaissance. Je suis persuadée,

madame, que ce petit article, passant par vous, lui sera plus agréable que la réponse que je devrais faire à la lettre qu'il a bien voulu m'écrire.

VII

Saint-Cyr, le 27 mars 1707.

M. le maréchal de Noailles est un peu mieux ; son fils partit hier à notre grand regret, car il est bon à tout, et son absence fait un vide. Je me consolerais s'il rend quelque service à nos rois ; sa bonne volonté n'a point de bornes ; c'est un homme vertueux qui aime le bien pour le bien, qui met son cœur dans ce qu'il fait, et qui n'est pas intéressé. On dit que j'en veux faire un général : ni moi ni lui n'y pensons ; et je me flatte, madame, que vous répondriez que j'aimerais mieux qu'il servit utilement étant capitaine que d'être un général inutile ; je suis assurée qu'il ne m'en dédirait pas.

Vous apprendrez de tous côtés par cet ordinaire qu'un parti de Courtray, composé de plus de vingt officiers commandés par un colonel, ont formé le dessein de prendre un de nos princes qui sont toujours dehors et qui n'aiment pas la grande suite. Ils sont venus en attendre l'occasion autour de Versailles, et la veille de la Notre-

Dame, sur les sept heures, ils arrêterent M. le Premier, et l'emmenèrent sans rien prendre ni faire du mal à ses gens : ils crurent apparemment, par la livrée, qu'ils avaient un de nos princes. On dépêcha des courriers de tous côtés, et on les arrêta à Ham. M. le Premier mande à M^{me} sa femme que ces messieurs l'ont si bien traité qu'il les ramène avec lui. Ce partisan-là, qui est certainement hardi, sera en sûreté pour longtemps. Vous croyez bien, madame, que l'idée de voir un de nos princes enlevé a mis les Français dans quelque émotion. La fièvre me prit une demi-heure après cette nouvelle ; M^{me} la duchesse de Bourgogne eut un frisson qui lui dura vingt-quatre heures, car elle est sensible, tendre et peureuse. Elle nous dit pourtant hier avec une simplicité qui charme qu'elle aimerait assez à être prise, pour savoir ensuite tout ce qu'on aurait fait et dit.

Nous savons très-bon gré au duc d'Albuquerque, madame, d'avoir envoyé trois millions à son roi, et je crois aussi qu'on ne se trompera guère quand on déférera à votre discernement.

Je vis hier M^{me} la duchesse de Beauvillier qui commence à respirer sur le danger où a été M. son mari ; elle m'a paru très convaincue qu'il ne fallait pas faire de dépense inutile ; elle me dit que vous la chargiez du meuble du prince

des Asturies, et qu'elle se trouvait un peu embarrassée parce qu'elle sait que Langlée en a commandé un ; nous en conclûmes qu'elle l'enverrait chercher, afin que ce meuble soit avec un simple bordé d'or.

Versailles.

J'ai commencé cette lettre à Saint-Cyr, madame ; elle a été interrompue par M^{me} la princesse, et la fièvre m'a prise sur la fin de sa visite, ce qui me met hors d'état d'écrire moi-même. Je suis pourtant ravie de savoir M. l'ambassadeur en bonne santé et en bonne humeur. J'ai une grande estime pour lui, et il me semble qu'il est difficile de récompenser des services comme les siens ; je les trouve fort différents de ceux que l'on rend dans son pays, au milieu de sa famille et de ses amis. S'il ne vous avait point, madame, je le trouverais fort malheureux.

Je ne suis point surprise de ce que le Roi a fini l'affaire du chevalier d'Espennes à votre satisfaction, et j'ai été bien aise que toute cette affaire ne vous ait point éloignée de M. le cardinal de Janson.

En arrivant ici, on m'a donné votre lettre du 14. Je l'ai parcourue autant qu'il m'a été possible, car elle est un peu parfumée ; je ne vois rien où il faille répondre présentement.

M. Fagon est fort d'avis qu'on saigne la reine, et voudrait qu'elle l'eût été plus tôt. Adieu, madame, ma tête s'en va.

VIII

Saint-Cyr, le 10 avril 1707.

La description que vous me faites des dames espagnoles n'est pas agréable, madame, quoique faite agréablement ; elle me fait encore récrier sur le bonheur de la reine de vous voir auprès d'elle. Je vous avoue que je ne la puis plaindre sur la douceur de la société, quand je pense à ce qu'elle trouve en vous ; le reste est aisé à souffrir quand on peut s'en dédommager en particulier avec une personne comme vous ; j'en connais de plus misérables.

Nous avons pensé perdre la duchesse du Lude ; elle est hors de danger par les soins de M. Fagon, qui était de son côté bien malade hier au soir. La comtesse de Gramont est tombée, depuis sa petite attaque d'apoplexie, dans une tristesse, dans une peur de la mort, et dans des larmes continuelles ; on ne reconnaît ni cet esprit supérieur ni ce courage anglais : tout est faible en elle, la mort de son mari l'afflige, elle se trouve abandonnée, et rien n'est plus différent

de ce que nous avons vu en elle que ce qui nous en revient depuis son accident.

Les affaires d'Italie vous affligent, madame ; je crains bien qu'à la fin vous ne me pardonniez toutes mes tristesses. Je les prévois peut-être de trop loin, mais elles ne se trouvent que trop bien fondées. Je crains fort le retour de l'été ; M. le duc de Savoie nous fera tout le mal qu'il pourra, et M. le maréchal de Tessé est parti si découragé, que je ne saurais avoir grande confiance en lui. M. le duc de Vendôme n'est pas de même ; il se prépare à faire des merveilles, et tout le monde convient qu'il a une armée très-nombreuse et très-bien disposée. Dieu veuille la conduire !

Le retranchement des officiers généraux a affligé bien des gens ; c'est un des malheurs des rois d'avoir à fâcher.

Les mouvements de quelques provinces vous ôteront un peu de troupes ; ne sont-ce pas là, madame, de justes sujets d'affliction, de ne voir point de fin à une si cruelle guerre et de n'entendre plus parler que de misère ? Y en a-t-il de plus touchante que celle de ces seigneurs espagnols dont vous me parlez, qui se trouvent ruinés par la fidélité qu'ils ont eue pour leur véritable roi ? Tout votre courage est bien nécessaire, madame, pour porter ce que vous voyez

et tout ce que vous avez à craindre. Pour moi, je sèche de douleur, et quand vous devriez me gronder encore, je vous dirai que toute ma consolation est d'être vieille.

Notre Roi est tranquille, ferme, d'humeur égale, douce, et tel que vous l'avez laissé. Sa santé est très bonne, ses occupations sont les mêmes, et il ne paraît pas qu'il se soit rien passé qui lui ait fait de la peine : c'est quelque chose de surprenant et qui m'étonne toujours.

Notre princesse fait tous ses efforts pour se divertir et ne parvient qu'à se fatiguer et à s'étourdir ; elle alla hier dîner à Meudon, suivie de vingt-quatre dames : on devait aller ensuite à la foire et à des danseurs de corde fort renommés, revenir souper à Meudon, et sans doute jouer jusqu'au point du jour. Elle sera arrivée ce matin, peut-être malade, ou du moins bien sérieuse, car les retours de ses plaisirs le sont toujours.

Notre prince devient fort joli, j'en souhaite un pareil à la reine. Elle s'en occupera donc plus que M^{me} sa sœur, et elle fera fort bien. Ils sont pourtant assez ennuyeux si petits ; il faut au moins qu'ils aient quelque connaissance. La grossesse de la reine est un bon remède à ses glandes ; j'espère bien que sa couche les emportera tout à fait.

A Versailles.

M^{me} la duchesse de Bourgogne a un grand mal de tête. M. Fagon a la fièvre, et vient d'être saigné. De quelque côté que je me tourne, je trouve des sujets de peine et d'inquiétude : comment, madame, est-il possible que vous veuilliez de mes lettres ?

IX

Saint-Cyr, le 8 mai 1707.

Il est bien juste, madame, de remercier le Dieu des batailles de celle qu'il vient de nous faire gagner ; vous avez bien jugé de la joie du Roi et de celle de toute la maison royale ; je ne puis m'empêcher de vous en faire le détail. Vous connaissez Marly et mon logement ; le Roi était seul dans ma petite chambre, et je me mettais à table dans mon cabinet, par lequel on passe. Un officier des gardes cria à la porte où était le Roi : « Voilà M. de Chamillart. » Le Roi répondit : « Quoi ! lui-même ! » parce que naturellement il ne devait point venir. Je jetai ma serviette, tout émue, et M. de Chamillart me dit : « Cela est bon ! », et entra de suite, suivi de M. de Silly, que je ne connaissais point ; et vous croyez bien, madame, que j'entraï aussi. J'entendis donc la

défaite de l'armée ennemie, et retournai souper de fort bonne humeur. M. le dauphin, qui jouait ou voyait jouer dans le salon, vint bien vite trouver le Roi, et M. le duc de Bourgogne entra un billard (a) à la main. Madame vint, à qui on s'était hâté d'aller dire que M. le duc d'Orléans avait gagné une bataille ; je lui dis qu'il n'y était pas, dont elle est très fâchée, et j'entendis qu'elle disait : « J'apprendrai bientôt que mon fils se sera pendu. » M^{me} de Dangeau quitta la table pour aller écrire à M. son mari, qui était à Paris, et M^{me} d'Heudicourt pour aller à la porte de mon cabinet souhaiter un peu de repos.

M^{me} la duchesse de Bourgogne doit être saignée dans quelques jours, les médecins le croyant nécessaire en quelque état qu'elle puisse être.

Je relis avec plaisir les endroits de votre lettre du 17 avril, où vous me dites les avantages qui suivraient le gain d'une bataille en Espagne. Dieu veuille, madame, que vous ayez été prophète !

Je crois que Clément et M^{me} de la Salle partiront vers le 15 ou 20 de ce mois ; vous ne pouvez avoir dans leur profession de plus honnêtes gens.

J'ai parlé au Roi, selon l'ordre de la reine, du

(a) Pour queue de billard.

frère de M. de Valouse ; le Roi n'a pas encore répondu précisément

Vous voyez, madame, par ce mélange d'écritures, combien je suis libre avec vous ; mon cœur me dit que vous l'approuverez, et que vous êtes aussi assurée de mon respect et de ma tendresse, car c'est très véritablement que je vais jusque-là pour vous.

X

A Saint-Cyr, ce 12 juin (1707).

Je ne crois pas, madame, que jamais personne ait poussé si loin la bonté, la politesse et le respect pour le sang de nos rois que vous venez de le faire par la réception que vous avez faite aux nourrices du prince des Asturies, car je veux espérer que ce sera un garçon. Il est vrai, madame, que je voudrais avoir assisté à ce festin, et que je ne connais guère de fête qui me pût être plus agréable ; vous êtes admirable en tout, et sûre de trouver en moi une admiratrice. Si vous avez passé huit jours sans recevoir de mes lettres, madame, c'est que M. de Torcy en charge quelquefois des courriers, car, de ma part, rien n'est plus réglé que le commerce que j'ai l'honneur d'avoir avec vous.

Il est vrai, madame, que les affaires d'Espagne

sont bien changées. Dieu veuille achever ce qu'il a commencé ! Je crains le siège de Lérída, et qu'on n'y fasse comme lors de M. de Catinat ; j'ai impatience que la saison soit venue d'entrer en Portugal, et que vous les forciez à vous demander la paix : accordez-la-leur, madame, et remettez-en la conquête à une autre fois.

M. de Vendôme et M. de Marlborough sont toujours à trois lieues l'un de l'autre ; notre général pétille de faire quelque chose, mais il faut que ce soit avec apparence de succès.

M. de Villars suit les ennemis et les met à de grandes contributions. Il leur a écrit une lettre qu'on trouve romanesque ; on dit ici qu'il est fou, mais je vous avoue, madame, que je désirerais que le Roi eût plusieurs de ces fous-là. Notre armée d'Allemagne ne nous coûtera plus rien : c'est un grand soulagement.

M. le maréchal de Tessé est plus prudent, il voit tout le péril, et me fait mourir de peur ; c'est un côté bien dangereux.

On mande que M. le duc de Savoie a une vapeur qui lui a duré dix heures, et que ce n'est pourtant point une apoplexie. M^{me} la duchesse royale écrit à M^{me} la duchesse de Bourgogne qu'il est toujours languissant et faible, et que la fièvre lui a repris, mais que les accès ne sont pas si violents.

Je crois vous avoir mandé, madame, que notre princesse n'est pas grosse, et qu'elle se porte bien ; elle est venue hier faire ses dévotions ici, et y passer la journée. M^{me} de Caylus a passé quelques jours à Versailles, et doit y revenir bientôt. J'ai aujourd'hui avec moi la duchesse de Noailles. Vous me tyrannisez sur les étrangers et sur mes parents ; je vous avoue, madame, que les femmes de ce temps-ci me sont insupportables : leur habillement insensé et immodeste, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût, et, ce me semble, à la raison, que je ne puis le souffrir : j'aime les femmes modestes, sobres, gaies, capables de sérieux et de badinage, polies, railleuses d'une raillerie qui enferme une louange, dont le cœur soit bon et la conversation éveillée, et assez simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues à ce portrait, que j'ai fait sans dessein, mais que je trouve très-juste.

XI

Saint-Cyr, le 19 juin 1707.

M. de Vendôme est toujours dans la même situation ; il prétend que les ennemis seront obligés de décamper plus tôt que lui. M. le

maréchal de Villars va tant que rien ne l'arrête, imposant de grosses contributions ; mais que sert de faire crier l'Empire si nos ennemis entrent en France ? M^{me} de Nemours a enfin fini sa vie, et tous les prétendants à Neufchâtel sont en campagne. Notre princesse a pris le deuil pour quelques jours, dont je la trouvai hier soir bien parée. Je n'ai vu M. de Vaudemont qu'une fois : je ne laisse pas de savoir qu'il est aimé du Roi. Il s'en va à Commercy ; mais je ne crois pas qu'il y demeure longtemps : il goûte trop la cour pour s'accommoder de la campagne ; il ne trouve rien de plus délicieux que la vie de Marly.

M^{me} la duchesse de Bourgogne me paraît bien plus aise des aventures tristes de M. Clément et de M^{me} de la Salle, qu'elle ne l'aurait été d'un voyage tout uni ; comme vous l'aviez projeté, elle passera d'agréables nuits avec sa garde à la première couche.

M. le duc de Bretagne sort tous les jours quand il fait beau ; il vint hier à Trianon en fort bonne santé. Le cardinal de Janson ne pouvait se taire l'autre jour sur le plaisir qu'il avait eu de voir d'un coup d'œil le Roi, Monseigneur, M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Bretagne. M^{me} la duchesse d'Albe soutint l'autre jour à M^{me} la maréchale de la Motte que le prince des Asturies

serait plus beau, et ne fit pas bien sa cour à notre gouvernante, qui paraît s'affaiblir beaucoup.

J'appris hier qu'on ôte encore des troupes au duc de Noailles du petit nombre qu'il avait. Il sera affligé ; mais on court au plus pressé.

On ne peut guère compter, madame, sur ce qui vous a obligée d'envoyer votre dernier courrier. Les ennemis, à ce qu'on dit, ne parlent que de paix dans l'armée de Flandres : il serait rare qu'elle se fit sans que nous le sussions.

M. d'Antin m'a conté la mort de M^{me} de Montespan. Il a été auprès d'elle les trois derniers jours de sa vie ; elle a été aussi tranquille qu'elle a été agitée sur la mort, dont on n'osait parler devant elle quand elle se portait bien. Elle n'a pas dit un mot de qui que ce soit, ni à son fils qui était présent. Elle dit seulement au gardien des capucins de Bourbon, qui vint l'assister : « Mon père, exhortez-moi en ignorante, le plus simplement que vous pourrez. » Les deux princesses sont encore affligées.

Nous sommes dans un lieu délicieux. Je ne sais, madame, si vous avez vu Trianon dans cette saison-ci ; mais, il faut l'avouer, je serais plus à mon aise dans une cave, la paix étant faite à des conditions raisonnables, que je ne le suis dans un palais enchanté et parfumé comme celui-

ci. M^{me} la duchesse de Bourgogne y fait tout ce qu'il faut pour détruire sa santé ; elle ne le croira que lorsqu'il n'y aura plus de remède.

XII

Saint-Cyr, le 21 août 1707.

Je meurs de peur, madame, d'avoir trop bien jugé les affaires de Provence. Tout le monde voulait ici que M. le duc de Savoie se retirât ; cependant nous voyons par nos dernières nouvelles qu'il poursuit son entreprise, et qu'il ne nous craint guère, puisqu'il vient de s'affaiblir par un détachement de cinq à six mille hommes, que M. le prince Eugène commande, pour aller on ne sait où ; mais un tel chef ne laisse pas lieu de douter que le dessein ne soit important.

Ce n'est pas vivre que d'être toujours dans ces alarmes-là. Les armées sont en présence en Allemagne, elles sont toujours à la veille d'une action en Flandres ; on veut en tenter une à Toulon pour chasser les ennemis d'une hauteur qu'ils nous ont prise : le moyen d'être heureux partout ! En vérité, madame, vous avez beau dire, je ne vous crois pas bien tranquille ; le rappel de M. le maréchal de Berwick et de nos troupes ne vous sera point indifférent.

On dit que les troupes de S. A. R. (a) font de terribles désordres, et même des cruautés effroyables en Provence. Il ne fallait pas un moindre mérite que celui de nos princesses pour faire excuser un tel père ; la nôtre est triste, je souhaite de tout mon cœur que la vôtre ne le soit pas.

M^{me} la duchesse de Bourgogne arrive ici et me remet votre lettre du 7 de ce mois ; je suis très-fâchée, madame, que vous changiez de style. Vous ne paraissez guère plus contente que moi, et en vérité les choses ne sont pas disposées à donner de la joie. Un heureux événement à Toulon changerait la face des affaires ; mais un mauvais nous pousserait bien loin ; c'est une incertitude qui me fait passer de si tristes nuits qu'il n'est pas possible que les jours soient bons. Je suis à vous, madame, toujours également, en quelque état que je sois.

XIII

Saint-Cyr, ce 28 août 1707.

Hé bien ! madame, que dirons-nous de nos jugements ? M. le maréchal de Tessé vient de rendre à la France le plus grand service qu'elle

(a) Le duc de Savoie (G.).

pût recevoir : le siège de Toulon est levé, la marine n'est point anéantie, la place n'est point prise, M. le duc de Savoie va sortir de Provence. Il nous en coûte deux médiocres vaisseaux et dix à douze maisons brûlées. Il a échoué dans son entreprise, et perdu dix mille hommes par la désertion, par les maladies et les actions qui se sont passées. On dit qu'il a embarqué des troupes pour aller en Catalogne, et nous vous allons rendre celles que nous avons prises avec leur général. Mais à propos de lui, est-il vrai, madame, qu'il est brouillé avec vous et avec M. le duc d'Orléans ? J'ai bien de la peine à croire que vous ne m'en eussiez rien mandé.

Nous attendons à tout moment la nouvelle de l'accouchement de la reine, et j'espère par la santé de S. M. que ce sera un fils.

Je trouvai hier, en m'en retournant à Versailles, M. le duc de Bretagne sur le grand chemin. Je montai dans son carrosse, ne pouvant le quitter. C'est le plus aimable enfant du monde ; il ressemble à M^{me} la duchesse de Bourgogne, et est aussi vif qu'elle ; il se porte à merveille.

Notre princesse a été transportée de joie de voir M. son père sortir de France. Nos princes sont contents par raison, mais affligés véritablement de ne pas marcher.

On m'apporte, madame, votre lettre du 10 de

ce mois. Nous avons senti comme vous la perte du royaume de Sicile ; il n'est pas possible de tout garder, et il y a du miracle à se soutenir aussi longtems. Je crains comme vous, madame, que LL. MM. CC. ne soient mises encore à de plus rudes épreuves ; mais Celui qui vient de sauver la Provence, et qui a aveuglé M. le duc de Savoie dans toute sa conduite, protégera, s'il lui plaît, des princes qui lui sont agréables. Quelque tristes que soient mes idées, je ne puis croire qu'il les abandonnera.

Je suis ravie, madame, de ce que vous me faites l'honneur de me mander sur M. le maréchal de Berwick. J'admire la malice de ces inventeurs de nouvelles, et je ne comprends pas bien quelle utilité ou agrément ils y trouvent. Je ne pouvais croire qu'il fût brouillé avec M. le duc d'Orléans et vous sans que M. l'ambassadeur en mandat rien au Roi, et je me flattais bien aussi que vous aviez assez de confiance en moi pour m'en dire quelque chose.

Vos lettres, madame, sont de bien vieille date ; nous sommes au 28, et elles sont du 10. Nous comptons que la reine accouchera vers le 25, et qu'ainsi nous n'en aurons des nouvelles que les premiers jours de septembre. Nous partons toujours pour Fontainebleau le 12 septembre ; j'ai un grand mal de tête aujourd'hui.

XIV

Fontainebleau, le 10 octobre 1707.

Je lirai votre lettre au Roi, madame, c'est tout ce que je puis faire. Elle est pleine de force ; je ne doute pas qu'elle le soit aussi de vérités. Il est vrai qu'on a peine à détruire ici certaines impressions ; et jusqu'à moi, je me suis mêlée de croire que toutes les manières françaises déplaisent aux Espagnols, et qu'il n'aurait pas fallu changer la moindre chose à l'étiquette. On a peine à compter les grands pour rien ; mais je n'en aurais nulle à me soumettre à vos vues, et je voudrais de tout mon cœur que tout ce qui est ici pensât de même ; je ne crois pas qu'il y en ait d'Autrichiens, mais il peut bien être qu'ils sont trop attachés à leurs vues, et que leur politique est fausse.

Je ne saurais me faire une plus agréable idée que de me représenter votre reine portant elle-même son fils pour le présenter à Dieu ^(a) ; je le prie de tout mon cœur qu'il bénisse une famille si pieuse ; je l'espère, et ne puis croire qu'il les abandonne.

Je sens plus la douleur de M. Amelot que je

(a) La reine d'Espagne était accouchée le 25 août d'un prince des Asturies.

ne lui ai mandé. Sa conduite, et tout ce que vous m'en ayez dit et écrit m'a donné une si grande estime pour lui que je le regarde comme un de mes meilleurs amis, l'estime faisant en moi ce que le commerce fait dans tous les autres.

Je suis charmée de la lettre que le roi d'Espagne me fait l'honneur de m'écrire ; elle est toute pleine de raison et de sentiment, et m'assure pour longtemps contre tout ce que l'on me pourrait dire de son insensibilité. Je ne puis avoir l'honneur de lui répondre à cet ordinaire-ci. Il en sera, je crois, de même de l'article de M^{lle} de Séry, car je ne sais si je pourrai voir le Roi avant que ma lettre parte. S'il accorde ce que vous demandez, madame, ce sera une grande complaisance pour le prince, car on ne peut être sur un plus mauvais pied que cette fille s'est mise ici par toute sa conduite. Elle soutient son personnage avec une insolence qui lui révolte tout le monde, et fait faire des folies à celui dont elle est aimée qui lui font un tort que je ne puis vous exprimer. Le Roi en a parlé plusieurs fois à M. son neveu ; le voyage qu'elle fit à Grenoble, et la faiblesse qu'il eut d'aller s'y renfermer avec elle, détruisit tout l'honneur qu'il s'était acquis à l'affaire de Turin, dont le malheur tombait sur tous les autres et point du tout sur lui. Cette créature a la hardiesse de se loger dans le Palais-

Royal, et d'avoir fait faire une maison vis-à-vis des fenêtres de M^{me} la duchesse d'Orléans. Elle a pris une grande partie des meubles de Saint-Cloud ; et Madame la querella il y a quelque temps, à qui elle répondit avec cette même insolence. Elle perd entièrement ce prince en l'éloignant de la cour et en lui faisant passer sa vie avec la plus mauvaise compagnie du monde. Ne croyez pas, madame, que je vous parle en vieille dévote effrayée du péché de cette fille ; mais vous savez parfaitement que, dans le mal même, il y a des manières plus honnêtes les unes que les autres. Je ne sais comment cette affaire serait prise en Espagne, mais je vous réponds qu'elle sera très mal reçue ici et pour notre Roi et pour le vôtre : sa piété et la vertu de la reine ne doivent pas honorer un tel scandale, et M. d'Orléans est bien malheureux de demander un tel prix de ses services.

J'ai bien cru, madame, que vous sentiriez la perte de M. le comte d'Egmont : on en dit beaucoup de bien présentement, selon la mode de notre cour, qui croit se justifier en disant du bien des morts de tout le mal qu'elle dit des vivants. On dit que M^{me} la comtesse d'Egmont est inconsolable. Je ne fermerai point ma lettre, madame, sans avoir tenté de parler au Roi ; mais il prend médecine aujourd'hui.

Au premier mot que j'ai voulu dire au Roi sur M^{lle} Séry, j'ai été interrompue, et je vous assure, madame, que j'ai eu de la peine à faire écouter cet article de votre lettre. Je suis assurée que si vous voyiez de près ce qui se passe ici par rapport à cette fille, vous penseriez autrement que vous ne pensez. Il serait bien plutôt à désirer, madame, que le crédit que vous avez sur ce prince fût employé à le retirer d'un attachement qui lui fait un très grand tort, et qui tôt ou tard le fera tomber dans de très-grands inconvénients. Les courtisans vous parleraient là-dessus comme moi, et tout le monde voit avec peine tant de grandes qualités gâtées par une conduite qui ne peut être goûtée. On prétend même que, dans le fond, M. le duc d'Orléans en est bien las, et que ce n'est qu'une générosité et une bonté mal entendues qui lui font soutenir la gageure.

Le Roi ne se rendra jamais là-dessus, madame ; et il faut que vous lui épargniez de nouvelles instances, qui ne feraient que rendre cette affaire encore plus mauvaise ; voilà la première où j'ai trouvé que vous n'avez pas raison. Il n'en est pas de même de celle des recommandations que vous prétendez qu'on fait à votre cour ; le Roi se souvient fort bien qu'il vous a dit qu'il y avait des personnes auxquelles il ne pouvait en refuser,

mais que vous étiez convenue de ne les point compter quand il ne les ferait pas lui-même. J'ai encore dans ma cassette le traité des articles que vous fîtes dans ma chambre à Marly, et je ne croyais pas qu'on y eût manqué. Le Roi entre dans ma chambre et fait finir ma lettre plus tôt que je ne l'aurais voulu.

XV

Saint-Cyr, le 22 janvier 1708.

Je crois que les inondations qui, comme vous pouvez penser, me font craindre le déluge, peuvent bien contribuer au retardement des courriers ; il me semble que je n'ai passé qu'un ordinaire sans avoir l'honneur de vous écrire.

Je me réjouis avec vous, madame, de toutes les parures que vous avez mises au prince des Asturies. Je suis bien malheureuse en politique ; car je ne me souviens point d'en avoir eu sur l'union des deux nations, que je crois très-difficile à faire.

Vous nous voyez bien des troupes, beaucoup d'argent, et un nombre suffisant d'excellents généraux ; vous voyez les ennemis embarrassés et las de la guerre : malheur à ceux qui voient tout le contraire !

Vous voyez l'archiduc se promenant au bord de la mer, au mois de janvier, dans le dessein d'accoutumer les Catalans à une promenade qui le mette en état de se sauver par quelque misérable barque, qui pourrait bien périr ; je le vois aller vers la mer, pour apercevoir des premiers une puissante flotte qui lui amène quarante mille hommes, commandés par le prince Eugène.

Vous voyez le comte d'Oropesa mort ; nous avons bien ouï dire qu'on a jeté quelques pierres dans son carrosse.

Vous voyez une paix glorieuse qui nous mettra tous en repos et en joie, et j'en crains une plus triste que la guerre. Voyez après tout cela, madame, si je profite de toutes les railleries dont la reine et vous m'accablez.

Il n'y a rien qui y paraisse que M^{me} la duchesse de Bourgogne soit grosse : elle danse jour et nuit, et mieux qu'elle n'a jamais fait ; elle est embellie à n'être pas reconnaissable, pourvu qu'elle soit parée. J'ai pensé comme vous, madame, sur la grossesse apparente de cette princesse ; j'aurais bien voulu qu'elle eût été véritable. Je n'aurais pas cru que la reine se lassât sitôt d'avoir des enfants ; elle n'a rien de mieux à faire dans ce palais solitaire, et S. M. n'a pas été assez incommodée pour craindre une seconde maladie : elles en auront l'une et l'autre quand

il plaira à Dieu ; c'est ce qui doit consoler les personnes qui leur désirent des successeurs.

Cette maladie des nourrices qu'on appelle le *poil* est assez ordinaire et ne passe guère vingt-quatre heures ; nous ne laisserons pas d'avoir de l'impatience de savoir si le prince ne s'en sera pas plus mal trouvé.

L'amusement dont vous parlez, madame, est bien innocent ; j'aurais bien voulu l'introduire dans notre cour, et je crois ces représentations plus honnêtes qu'un jeu continu, ou des repas très contraires à la tempérance. Je voudrais dans ce moment pouvoir vous envoyer M^{me} de Caylus avec cinq ou six demoiselles de Saint-Cyr : car la déclamation s'y est toujours conservée ; et à l'heure que je vous écris, on joue *Esther* dans mon antichambre. Il serait très injuste qu'on se moquât des gens de qualité qui ont cette complaisance pour le divertissement du roi et de la reine ; il faut qu'ils aient assez bon sens pour ne s'en pas mettre en peine. Serait-il contre l'étiquette que le roi et la reine jouassent eux-mêmes ? J'ai vu, sur le théâtre de mon cabinet à Versailles, une fort jolie troupe, composée de M^{me} la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Noailles, la maréchale d'Estrées et M^{lle} de Melun, M. le duc d'Orléans, M. le duc de Noailles, le jeune comte de Noailles et M. le duc

de Berry ; mais il me semble que ce dernier ne jouait qu'à la farce.

Vous aurez de la peine à divertir le roi d'Espagne ; mais toutes ces choses-là pourraient divertir la reine : on n'y admet que ce qu'on veut. Cela se faisait ainsi dans mon cabinet, parce qu'il y avait peu de place ; mais il est bien vrai que, dans la suite, on offense ceux qu'on n'y reçoit pas, et c'est ce qui me fit ôter ces spectacles de Saint-Cyr.

Pourquoi voulez-vous contraindre votre roi à m'écrire ? Je vous vois d'ici lui arracher une lettre, qu'il accorde à la complaisance ; je ne peux rien lui mander que ce que je mettrais dans les lettres de la reine ou dans les vôtres, dont vous lui ferez part comme il vous plairait, sans forcer sa bonté à m'écrire de temps en temps : vous ne me persuaderez point, madame, que ce commerce puisse lui faire plaisir.

Il n'est question ici présentement que de bals : il y en a de deux jours l'un ; le roi d'Angleterre et la princesse y viennent ; la reine a toujours la goutte. Le Roi devait l'aller voir aujourd'hui ; elle ne manque pas de visites quand la cour est à Marly.

Je n'ai point ouï parler de ce tremblement de terre à Turin. On dit que M. le duc de Savoie va marier M^{lle} de Suze avec le prince de Carignan.

Rien n'est plus sincère, madame, que ces assurances de mon respect et de mon attachement que vous voulez recevoir avec tant de bonté. Conservez-moi, madame, avec M. l'ambassadeur ; mon estime pour lui croît tous les jours.

XVI

Saint-Cyr, le 4 mars 1708.

J'espère que vous aurez eu de la gelée après la pluie, comme nous, et que le Manzanarès redeviendra poudre, au moins pour cet été. Vous mettez, madame, toute ma politique à bout, en me faisant voir que les Espagnols sont fort dociles sur les manières françaises ; j'en suis si peu charmée qu'il n'y en a guère que je voulusse établir et que je ne changeasse, si j'en étais la maîtresse.

Vous vous apercevrez, madame, du manque de généraux où nous sommes ; je n'ose en dire davantage. Ne comptez-vous pour rien six à sept mille hommes en Catalogne ? mais vous les voyez tous morts, et il est très fâcheux d'avoir à désirer que cela fût. Il ne faut pas se flatter, madame, sur le manque d'argent, et vous ne devez rien oublier pour vous soutenir ; le rabais de la monnaie, en même temps que le change-

ment de contrôleur général, a fait paraître huit ou dix millions en un jour. M. Desmaretz n'a point l'air désespéré, et tous les gens d'affaires sont ravis de l'avoir.

M. Chamillart a quitté en honnête homme, sans rien disputer, sans rien retenir, et avec une droiture qu'on ne saurait trop louer. Le maréchal de Villeroy triomphe ; il est ami intime de M. Desmaretz.

M^{me} la duchesse de Bourgogne ne se porte pas bien ; mais je crois que ce n'est qu'une suite du carnaval.

La nourrice du duc de Bretagne a été enrhumée deux fois, et le prince aussi : cela, joint à une sixième dent qui se fait trop attendre, a obligé de la changer ; il a repris la nouvelle avec peine et la mord souvent jusqu'au sang, mais j'espère qu'il s'y accoutumera.

Il est certain, madame, que notre princesse a trop de peur de devenir grosse : la vôtre est si raisonnable que j'espère qu'elle ne prendra point ces impressions-là, et je les crois très-mauvaises selon Dieu ; et elles doivent encore, par bien d'autres raisons, désirer des enfants.

Que je suis de votre avis, madame, sur les comédies que vous avez fait représenter ! Ce sont des amusements pleins d'esprit ; il s'en trouve peu dans les nôtres : je ne doute point que vous

ne fissiez une aimable cour, si vous étiez en repos.

A Versailles.

Je suis venue ici, madame, pour achever ma lettre, et demander permission au Roi de pouvoir vous parler de l'affaire d'Écosse : elle me met dans un étrange mouvement. Vous en apprendrez sans doute les particularités ; mais enfin, madame, le roi d'Angleterre part mercredi, 7 de ce mois, pour être vers le 9 à Dunkerque, et s'embarquer le 10. Le Roi lui donne six mille hommes. Les grands seigneurs écossais ont écrit plusieurs fois qu'ils le recevront. Vous jugez bien, madame, que si Dieu veut bénir cette entreprise, elle fera une grande diversion et peut-être la paix ; si vous avez des saints en Espagne, mettez-les en prières. La chose est publique maintenant ; mais on prétend que les ennemis n'auront pas assez de temps pour s'y opposer : ma longue vue les voit pourtant à Dunkerque, nous empêchant de partir, ou, si nous partons, je les vois nous prendre dans le temps que l'on mettra les troupes à terre. Le vent est au nord aujourd'hui ; et c'est celui qui nous est le plus contraire ; cependant je consens de tout mon cœur que la reine et vous voyiez le roi d'Angleterre se mettre à la voile avec un vent du midi, qui le rend en quatre

jours à Édimbourg ; qu'il y soit reçu et proclamé roi d'Écosse ; que la reine Anne soit contrainte de rappeler ses troupes, et que nous profitions de cet avantage. Je consens même que cette flotte prenne en passant Marlborough, qui s'en va en Hollande pour quinze jours.

J'allai hier à Saint-Germain. La reine ^(a) est dans un état pitoyable ; elle a la goutte, un peu de fièvre, une fluxion dans la tête et une agitation dans l'esprit que vous comprendrez aisément. Elle est ravie de cette lueur d'espérance, elle craint tous les périls auxquels le roi son fils va être exposé ; lui, est transporté de joie de partir. La princesse a eu la rougeole, et ne sait encore rien. Le Roi et Monseigneur y vont demain, et notre princesse y va mardi : voilà une grande affaire si elle réussit ; je ne cesse d'y penser jour et nuit.

C'est le chevalier de Forbin qui passera le roi d'Angleterre ; c'est M. de Gassé qui commandera les troupes françaises : le secret a été gardé longtemps, mais enfin il s'est découvert par tant de sortes de préparatifs qu'il a fallu faire.

J'ai reçu une lettre de M. le cardinal de la Trémoille ^(b), qui me fait voir qu'il est bien instruit de vos bontés pour moi : il n'avait pas

^(a) La reine d'Angleterre, veuve de Jacques II (G.).

^(b) Frere de M^{me} des Ursins (G.).

encore eu d'audience du pape ; ainsi il n'a pu que me donner des espérances, mais avec des manières si obligeantes que je ne puis jamais les oublier.

Oui certainement, madame, je vous tiendrai parole, et je me sens un fond d'estime et d'amitié qui pourrait durer plus longtemps que ma vie. Je serai dans une grande impatience de savoir de vos nouvelles sur l'entreprise d'Écosse, qui sera, je crois, de votre goût. Le Roi y avait été toujours opposé ; il ne s'accommode pas de l'incertitude des mesures de ce qui se passe sur la mer.

XVII

Saint-Cyr, le 22 avril 1708.

Je reçois en ce moment, madame, la lettre dont vous m'avez honorée le 9 de ce mois : nous avons eu ici les merveilleuses nouvelles que vous dites que M. le duc d'Orléans a reçues, mais on n'y ajouta aucune foi. La douleur que vous aurez sur celles d'Écosse augmente encore la mienne ; j'avais cru d'abord la porter fort patiemment, et j'admirais intérieurement mon courage ; mais la fièvre me prit le lendemain, et fut proportionnée à sa cause, de manière que M. Fagon la distingua

de toutes les autres, et la nomma la fièvre d'Écosse ; elle dura dix jours. Je suis à présent dans un bon intervalle, qui durera autant qu'il plaira à Dieu ; ce qui pourra fort bien finir ce soir, après la conversation que j'aurai eue avec la reine d'Angleterre, qui doit venir souper à Marly avec le roi son fils. Je n'ai point encore vu cette princesse depuis son affliction nouvelle, n'ayant pas été en état d'aller à Saint-Germain. Jamais entreprise n'a eu un si général applaudissement que celle-là ; il n'y a eu (entre vous et moi) que le Roi qui en ait toujours eu mauvaise opinion : mais il s'est rendu à la voix publique ; car, depuis M. le dauphin jusqu'au dernier galopin de la cour et aux harengères de la halle de Paris, tout voulait qu'on allât en Écosse ; mais, madame, Dieu ne le voulait pas : il envoie la rougeole au roi d'Angleterre, qui le retarde dix jours à Dunkerque ; le vent change une heure après qu'il a mis à la voile, et le retient vingt-quatre heures à Ostende ; on se méprend pour entrer dans la rivière d'Édimbourg, et tout concourt à y amener nos ennemis en même temps que nous ! L'habileté et le bonheur de M. le chevalier de Forbin a sauvé notre flotte : il sut prendre le vent sur les ennemis ; nous n'avons perdu qu'un seul vaisseau. On avait cru perdre trois petits batiments, mais on sut hier qu'ils sont arrivés à

Brest, et qu'ils nous ramènent le reste de nos troupes. Les troupes anglaises qui avaient passé ne repassent point, et, contre mon ordinaire, je me flatte que c'est qu'il y a du bruit en Écosse, et que la peur que nous avons faite aux Anglais fera quelque petite diversion.

Je suis ravie, madame, de ce que vous me dites de votre santé : le fond en est bon quand on se guérit en faisant un carême presque aussi austère qu'à la Trappe. Jamais cet exemple ne sera suivi à notre cour, et le Roi aura grande pitié de vous, quand je lui dirai comment vous avez vécu. Je crois, madame, que vous aurez mangé bien des épinards ; mais je voudrais que vous eussiez de bon beurre, et il n'y a pour cela qu'à faire battre de la crème du jour dans une bouteille : il est vrai qu'on en a peu à la fois, et ceux qui en vendent veulent qu'il y en ait beaucoup ; ils assureront qu'il vient d'être battu, et ils peuvent dire vrai ; mais la crème est de plusieurs jours, c'est ce qui le rend mauvais. Comme j'aime fort le beurre, j'ai approfondi cette matière, et il me semble, madame, qu'elle vaut bien ce que vous me dites du gros perroquet de M^{me} d'Heudicourt (1) : elle ne se serait pas consolée de sa perte s'il avait ajouté à son mérite de perroquet celui des prédictions ; à moins qu'elle n'en eût eu de la jalousie, car vous n'aurez pas oublié qu'elle

s'en mêle : elle triomphe présentement, ayant toujours soutenu que M^{me} la duchesse de Bourgogne n'était pas grosse.

Je n'ai jamais parlé à M. de Besons ; mais il a une réputation générale, qui ne peut être sans un véritable mérite.

On est toujours content de M. Desmaretz ; cependant il ne peut pas faire des miracles, et M. Chamillart ne nie pas qu'il ne lui ait laissé les affaires bien gâtées. Ce ministre est revenu de son voyage de Flandres ; il paraît un peu mieux, mais encore abattu. Que j'ai d'impatience, madame, de savoir la campagne commencée par M. le duc d'Orléans, et qu'il profite de la faiblesse où sont vos ennemis, qui pourront dans la suite se fortifier, si on en croit tout ce qu'on mande de tous côtés !

Je suis fâchée de ce que les glandes reviennent après avoir eu un enfant ; et un second, je crois, serait un bon remède : M^{me} la duchesse de Bourgogne ne connaît pas assez son véritable intérêt là-dessus. Pourquoi craignez-vous tant les dents à votre princesse, madame ? La chaleur de l'Espagne ne contribue-t-elle pas à les faire percer plus facilement qu'elles ne font ici ? Le nôtre en a huit, et il a mal aux gencives pour les grosses ; il en est un peu plus inquiet la nuit, et il n'y paraît pas le jour. Il y a très-longtemps que je ne

l'ai vu, à cause de ma fièvre et du grand rhume que je craignais de lui donner ; car vous ne doutez pas, madame, depuis que le chevalier de la Triste Figure vous a appris l'estime que le Roi a pour moi, qu'on ne me fasse baiser ce prince toutes les fois que je le vois, quoique j'aimasse bien autant qu'on ne le contraignît point, et à le voir dans son naturel.

Il me semble que, pour une vieille et une malade, voici une assez longue lettre de ma main. La vivacité que j'ai pour vous, madame, m'a soutenue jusqu'ici ; mais je suis tombée tout d'un coup, et j'appelle M^{lle} d'Aumale à mon secours pour vous dire que M. le duc d'Aumont marie son fils à la fille de M. de Guiscard, qui, par la mort de son oncle, M. de Langlée, se trouve un parti de deux millions, bien faite et bien élevée ; mais elle a pour oncle M. l'abbé de la Bourlie, qui est un endroit si triste que plusieurs seigneurs n'ont pas voulu passer par-dessus ; elle a cinq à six ans de plus que son mari ; je ne la connais point.

La maison de M. le Grand ne reprend point la forme qu'elle avait du temps de M^{me} d'Armagnac, et n'est pas d'un grand secours pour les courtisans.

M. le prince est toujours malade ; il y a bien longtemps que nous ne l'avons vu.

Tout le reste est dans ce pays-ci à peu près comme vous l'avez laissé. S'il y avait quelque endroit dont vous vouliez être instruite, je le ferais tout simplement et sans vous commettre. Je finis, madame, par où je devais commencer, qui est sur la joie que vous aurez de ce que le Roi fait pour M. l'ambassadeur : je vous assure que ses services ne sont point ignorés ; je souhaite de tout mon cœur qu'il les continue avec quelque tranquillité, jusqu'à cette bonne paix, et qu'il vienne ensuite en recueillir les fruits.

Je reprends la plume pour vous assurer, madame, de mon tendre respect.

XVIII

Saint-Cyr, le 3 juin 1708.

Mon dessein était d'avoir l'honneur d'écrire à la reine aujourd'hui, mais j'ai une douleur de tête qui m'ôte la force de le faire de ma main, et je ne me résoudrais pas facilement à me servir de celle d'une autre.

Nous avons eu à Marly une grande scène. M^{me} de Roquelaure me fit demander d'entrer dans ma chambre par une porte de derrière ; je la trouvai tout éplorée, qui me dit qu'elle venait demander justice au Roi de l'enlèvement de sa

filles par M. le prince de Léon. Voici le fait. On a voulu faire le mariage de ce prince avec M^{lle} de Roquelaure, et après l'avoir traité, il a été rompu sur ce que M. le duc de Rohan ne voulait pas assez donner à son fils. Cependant, comme la négociation a été fort longue, les deux partis se sont joints et promis mutuellement de s'épouser : la demoiselle était dans un couvent de la Croix, faubourg Saint-Antoine, avec sa gouvernante, et ordre de ne jamais la laisser sortir qu'avec M^{me} de la Vieuville. M. le prince de Léon a fait mettre les armes et la livrée de cette dame à un carrosse. On a demandé M^{lle} de Roquelaure pour la mener voir M^{me} sa mère, qui était chez M^{me} de la Vieuville. Elle est montée en carrosse avec sa gouvernante, qui, s'apercevant qu'on n'en prenait pas le chemin, qu'elle connaissait, a voulu crier ; on lui a mis un mouchoir sur la bouche. On a trouvé M. le prince de Léon ; ils sont allés ensemble à une petite maison de campagne qui est au duc de Lorges ; un prêtre y a dit la messe, et les a mariés. Ils se sont enfermés ensemble quatre heures, et M^{lle} de Roquelaure est retournée dans son couvent avec sa gouvernante. Voici ce que M. le prince de Léon a écrit à M. le duc d'Aumont : « Je vous supplie, monsieur, de dire à M^{me} de Roquelaure que j'ai épousé M^{lle} sa fille, que j'ai ramené M^{me} la princesse de Léon

dans son couvent, où j'espère qu'elle ne sera pas longtemps. » Vous connaissez, madame, la charité des courtisans ; cette aventure les a bien réjouis ; M^{me} la duchesse de Bourgogne en était hors d'elle, avouant qu'elle aime les événements. Cette fille a près de vingt-cinq ans, ennuyée à la mort d'être dans des couvents : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; du reste, fort bossue et fort laide. On dit que M. de Roquelaure veut poursuivre la chose dans toute sa rigueur : beaucoup de gens prétendent qu'elle ne peut être traitée ni d'enlèvement ni de rapt ; j'espère qu'après tout ce grand bruit chacun s'adouçira, et je crois que le meilleur parti serait de les marier dans les formes.

On vous mandera mieux que je ne pourrais le faire, madame, que, du côté de l'Allemagne, les ennemis se disposent pour y avoir deux armées : une commandée par M. le duc d'Hanovre, et l'autre par le prince Eugène. M. l'Électeur (a) dispose la sienne sur ce pied-là : il est très-content de M. le duc de Berwick.

M. le duc de Bourgogne commence parfaitement bien ; il se fait aimer des officiers ; il se fait craindre sur le relâchement de la discipline ; il entre dans tous les détails ; il veut qu'on lui

(a) L'Électeur de Bavière (G.).

donne des avis de tous côtés ; et ce que je vous dis, madame, n'est point flatterie : je le sais par des gens qui me diraient le contraire s'il le méritait. M. le duc de Berry paraît prendre goût à la vie qu'il mène présentement.

M. de Vendôme voudrait faire des sièges pour attirer les ennemis et les combattre ; on le retient par les mêmes raisons qui sont dans la lettre que je viens de recevoir de vous, et à laquelle je vais avoir l'honneur de répondre, après vous avoir dit que tout est assez tranquille en Dauphiné, et que le maréchal de Villars doit y être le 5.

Il faut pourtant dire un mot du chevalier de Saint-George (a), dont il me paraît que tout le monde est très-content, et qui joue parfaitement son personnage. Quoique je m'admire, madame, quand je me trouve de votre avis, de celui de M. Bedmar et de votre homme d'esprit, je comprends fort bien que le roi d'Angleterre fait un meilleur personnage à l'armée que s'il était pendant la campagne à Dunkerque.

Notre grand mal, madame, est le manque d'argent ; car il y aurait encore bien de bonnes choses à faire, et toutes les nouvelles nous assurent qu'on est fort bien disposé pour lui en Écosse,

(a) C'était le nom qu'avait pris le prétendant Jacques III, pour servir en Flandre dans l'armée française (G.).

et qu'en Angleterre on est très-mal content du gouvernement.

Je suis persuadée comme vous, madame, qu'on n'essuierait point tant de blâme si on voulait dire ses raisons. Que vous êtes admirable de ne pas vouloir nommer le maréchal d'Estrées en justifiant ce qu'on fait pour le maréchal de Matignon ! Il n'y a que vous capable de tels procédés, et beaucoup de gens ne les entendraient pas. Je ne suis pas de ce nombre-là : je les entends, je les goûte ; ils augmentent bien ma confiance pour vous dire toutes choses.

Vous avez rendu justice à M. de Chamillart, en disant que ce n'est point lui qui a voulu élever son ami : il ne croyait point la commission assez bonne pour la lui souhaiter.

Je suis bien affligée, madame, de la perte du convoi qu'on envoyait à M. le duc d'Orléans, et je crois que vous vous flattez un peu quand vous envisagez de vous défaire de l'archiduc. On prétend que le siège de Tortose est très-difficile.

M^{me} la duchesse du Lude ne guérit point, et je commence à craindre qu'elle ne puisse venir à Fontainebleau, où nous allons toujours le 18 du mois.

Je reçois des lettres de M^{me} de Saint-Géran ⁽¹⁾ qui me font juger qu'elle se tirera d'affaire, mais

non pas encore si tôt. La duchesse de Guiche est abîmée de mélancolie par la passion qu'elle a pour son mari, par la crainte des périls qu'il court, par une grossesse, par un manque d'argent presque continuel, et par la ruine de sa maison, dont les intérêts sont entre les mains de M^{me} la duchesse de Gramont, qui va revenir et redonner de nouvelles scènes au public. De la manière dont on me parla hier au soir de M^{me} la comtesse de Gramont, il faut qu'elle soit morte présentement ; bien des gens désirent Pontalie. La jeune marquise de Bellefonds est morte depuis deux jours à Versailles. M. le duc de Bouillon a pris congé du Roi pour s'en aller à Turenne : les affaires qu'il a avec M. de Noailles s'aigrissent tous les jours ; je fais mon possible pour les porter à un accommodement.

Quoique ma santé aille assez bien, je vous assure, madame, que ce que vous appelez mes bonnes grâces vont encore beaucoup mieux. J'en parlai hier longtemps avec M^{me} de Caylus, qui pense presque aussi bien que moi sur votre sujet. Son nom me fait souvenir de vous faire une très-humble recommandation en faveur de son beau-frère. J'attends M. Desmaretz, à qui j'ai donné un rendez-vous ici ; ce n'est pas sans quelque inquiétude, car ces messieurs n'ont jamais rien d'agréable à me dire : tout le monde tâche de les

brouiller, M. de Chamillart et lui, et si on n'y parvient pas, ce sera un miracle.

Le Roi a supprimé le titre de surintendant des bâtimens, et le directeur des bâtimens n'est pas encore nommé. Mansart est vilipendé jusqu'au point de lui refuser la qualité de bon architecte.

XIX

Fontainebleau, le 23 juillet 1708.

Vous saurez, madame, que notre bonheur n'a pas duré longtemps. La réduction de Gand sous le pouvoir du Roi Catholique nous avait mis dans une situation bien avantageuse ; il n'y avait plus qu'à s'y tenir tout le reste de la campagne ; c'était aux ennemis à courre, et ils étaient désespérés. M. de Vendôme, qui croit tout ce qu'il désire, a voulu donner un combat et il l'a perdu (*), et nous sommes beaucoup pis que nous n'étions, tant par la perte de nos troupes que par la crainte des suites et l'air supérieur qu'ont présentement nos ennemis.

Dans cet état, nous avons moins senti la joie de la prise de Tortose (b), quoiqu'on en voie toute l'utilité. Madame est ravie avec une grande

(*) La bataille d'Oudenarde.

(b) En Catalogne.

raison ; elle voit M. le duc d'Orléans couvert de gloire, et hors du danger où il s'exposait trop.

Vous connaissez, madame, la légèreté des Français, et il me paraît que leurs discours vont jusqu'à vous. Gand nous mettait en état de donner la paix à telles conditions que nous aurions voulu ; et présentement tout est perdu, et il la faut demander la corde au cou. Cependant, madame, ni l'un ni l'autre n'est véritable ; nos ennemis avaient de grandes ressources, quoique nous eussions Gand, et nous en aurions encore de grandes si M. de Vendôme voulait agir le reste de la campagne avec plus de précautions. Notre armée est encore très-belle et très-bonne ; les troupes y ont fait leur devoir, elles ne sont nullement découragées, et ne demandent qu'à se racquitter ; mais c'est à quoi il ne faudrait pas se commettre qu'avec l'ordre et les précautions dont on doit user en telles occasions. M. le duc de Bourgogne a été de tous les bons avis ; mais il avait ordre de céder à M. de Vendôme comme plus expérimenté. Nos princes ont été en état d'être pris : jugez, madame, où nous en serions. C'est une consolation que je tâche de donner à M^{me} la duchesse de Bourgogne dans l'extrême affliction où elle est ; elle montre dans toute cette triste occasion les sentiments d'une bonne Française que je lui ai toujours connus, comme

j'avoue que je ne croyais pas qu'elle aimât M. le duc de Bourgogne au point où nous le voyons. Sa tendresse va jusqu'à la délicatesse, et elle sent vivement que la première action où il s'est trouvé ait été malheureuse ; elle voudrait qu'il se fût exposé comme un grenadier, et qu'il en fût revenu sans une égratignure. Elle sent la peine où il est du malheur qui est arrivé ; elle partage toutes les inquiétudes que sa situation présente doit lui donner ; elle voudrait une bataille que l'on gagnât, elle la craint. Enfin rien ne lui échappe, et elle est pis que moi. Cette affliction qui, d'un côté, me fait quelque plaisir parce qu'elle prouve son mérite me donne beaucoup d'inquiétudes pour sa santé, qui en paraît altérée. Son lait lui avait fait du bien, et ses belles couleurs revenaient ; mais ceci la trouble et elle est capable de longues douleurs : nous l'avons vu à la mort de Monsieur, dont elle a été très longtemps affligée, et où elle est encore sensible.

Le Roi soutient cette dernière aventure avec une grande soumission à la volonté de Dieu, et l'on voit toujours ce même courage et cette même égalité d'esprit.

Pour moi, misérable, vous croyez bien, madame, que j'en suis accablée : mon triste cœur s'était un peu épanoui sur l'affaire de Gand ; mais le voilà plus serré que jamais par la crainte

du reste de la campagne. La même confiance qui nous a fait le mal peut nous conduire à un si grand mal qu'il serait sans ressource. Il est impossible qu'il ne se mette de la froideur entre M. le duc de Bourgogne et M. de Vendôme par la diversité de leurs avis, et combien de gens contribueront à l'augmenter par leurs mauvais discours !

Les hommes ne sont pas parfaits ; il n'y en eut jamais un de meilleure volonté que M. de Vendôme, ni plus attaché à la famille royale et à l'État. On mande qu'il a plus essuyé de feu lui tout seul que tout le reste de l'armée ; mais il est trop confiant, paresseux, opiniâtre, et méprisant toujours l'ennemi. Le prince Eugène n'est pas un ennemi à mépriser ; il connaît M. de Vendôme, et saura bien profiter de ses défauts.

M. le maréchal de Berwick est arrivé bien à propos pour couvrir nos places et ramasser nos troupes dispersées ; il fait sur tout cela tout ce qu'on peut espérer de lui. On n'est pas moins déchainé ici contre M. de Vendôme qu'on le fut sur le maréchal de Villeroy, car on est extrême sur tout.

Quand on fait des projets, on n'y met pas les contre-temps qui peuvent arriver ; et quand on n'a pas assez de troupes ni d'argent pour fournir

à tout, il faut bien que quelque côté manque : nous savons ce que M. le duc d'Orléans a eu à souffrir là-dessus. Le duc de Noailles fait un assez triste personnage ; le maréchal de Villars ne se trouve point assez de troupes ; la Provence craint les grands préparatifs qu'on voit faire à M. le duc de Savoie ; on menace toutes nos côtes de quelque descente ; les mauvais événements diminuent la confiance pour l'argent : le ministre de la guerre a pensé mourir. On a porté nos plus grandes forces du côté de la Flandre, parce que les ennemis y portaient les leurs. Tout cela, madame, a bien contribué à ce qui vous fait gronder ; Dieu veuille que nous en soyons quittes pour le passé !

Oui, madame, je conseille de planter au Retiro, et je ne saurais croire que Dieu abandonne LL. MM. CC. aux extrémités dont vous me parlez. Il faut pourtant des miracles pour les soutenir ; mais j'espère que Dieu les fera en leur faveur. J'ai une grande confiance pour eux, et je ne sais comment l'accommoder avec les grandes craintes que j'ai pour nous, leurs intérêts étant aussi unis qu'ils le sont avec les nôtres.

Votre duc d'Osone vous a fait manquer un combat qui aurait été bien avantageux ; si on ne regardait pas tout cela dans l'ordre de Dieu, on se désespérerait.

Je comprends parfaitement, madame, que votre gaieté diminue ; je ne suis point triste naturellement, et je dois l'humeur que vous me reprochez aux affaires que je vois et à mes prévoyances, qui jusqu'ici n'ont été que trop justes.

M. et M^{me} de Rohan font tous les jours de nouvelles chicanes sur la conclusion de ce mariage ; mais le Roi leur a fait dire en dernier lieu qu'il veut absolument qu'on le fasse.

M^{me} la duchesse de Mantoue est bien heureuse d'avoir perdu M. son mari. M. de Lorraine et M. le prince vont disputer Charleville ; elle demande son douaire et ses conventions qui montent, dit-on, à onze cent mille francs ; le douaire est de quarante mille livres de rente.

Comme nulle situation ne peut diminuer le goût que Mgr le Dauphin a pour Fontainebleau, je crois qu'on y demeurera plus longtemps qu'on ne l'avait projeté ; j'en suis bien fâchée, car Saint-Cyr me serait plus nécessaire que jamais.

M^{me} la maréchale de Noailles n'est point encore ici ; elle est abîmée dans les soins de ses affaires et de sa famille. Elle a mis le grand joyau de la reine entre les mains de Montarcy, qui ne le trouve pas d'une grande valeur ; je lui ai envoyé votre lettre : je me plains, madame, des excuses que vous me faites de me l'avoir adressée ; vos commissions me font autant d'honneur que

de plaisir, et mon cœur vous est toujours également attaché en quelque état que je me trouve.

XX

Versailles, le 23 décembre 1708.

Il faut que j'aime autant à vous obéir que je le fais, madame, pour continuer à vous écrire, ne pouvant plus vous rien dire que de très-affligeant.

Vous savez sans doute présentement que la fin de notre campagne a été pitoyable, et que les ennemis ont l'audace d'assiéger Gand, parce qu'ils espèrent qu'elle leur sera aussi heureuse que celle qu'ils ont eue d'attaquer Lille. La défense de M. le maréchal de Boufflers nous a bien fait voir combien cette entreprise était téméraire, puisqu'il a laissé quatre mois à notre armée pour le secourir, pendant lesquels quatre mois nous n'avons fait qu'une très petite tentative (par M. le chevalier de Luxembourg), qui nous a réussi ; une plus grande aurait eu le même succès et de plus heureuses suites.

Vous avez raison de dire, madame, qu'il faut regarder tout ce qui nous arrive comme venant de Dieu. Notre Roi était trop glorieux ; il veut l'humilier pour le sauver. La France s'était trop

étendue, et peut-être injustement ; il veut la resserrer dans des bornes plus étroites, et qui en seront peut-être plus solides. Notre nation était insolente et déréglée ; Dieu veut la punir et l'abaisser. Il n'y a que vos intérêts, madame, où je ne vois pas si clair ; un roi tout vertueux, un droit fondé dans la justice ; un prince appelé par tous ses peuples, déclaré héritier par son prédécesseur au lit de la mort contre toutes ses inclinations naturelles ; une reine qui est l'honneur de son sexe et des princesses de son rang, un mariage uni par la conformité des sentiments de grandeur, de bonté, et de justice, béni par un successeur qui donne des espérances : que tout cela, madame, soit contre l'ordre et la volonté de Dieu, c'est ce que je ne comprends pas, et ce que lui seul éclaircira un jour.

M. le maréchal de Boufflers est venu, et repart le lendemain de Noël pour aller commander en Flandres. Le Roi a cherché tout ce qui pouvait lui faire plaisir : il lui donne toutes les entrées chez lui, il le fait pair, et donne contre toutes ses règles la survivance du gouvernement de Flandres à son fils, qui n'a que douze ans. C'est l'homme le plus vertueux que je connaisse ; il va recommencer à servir à soixante-six ans, fort mal sain, fort mal content de la manière dont on l'avait fait quitter. Comblé de toutes sortes de bienfaits,

honoré de tout le monde, une famille aimable, et n'ayant plus besoin que de repos, il quitte tout cela, madame, par être persuadé qu'il se doit tel qu'il est au Roi son bienfaiteur et à l'État.

Il ne m'est rien revenu, madame, sur M. le duc d'Orléans dont on ne doit être content ; il m'a paru fort zélé pour les grands intérêts du roi et de la reine, et se dispose sans hésiter à les aller servir tout de son mieux. A vous dire la vérité, on est si consterné ici de l'état des affaires de Flandres qu'on en parle beaucoup moins que de tout le reste.

L'entrevue du Roi et de M. de Boufflers a encore augmenté la douleur de S. M. de la perte de Lille, parce qu'il a vu bien clairement qu'on pouvait l'empêcher. Le courage est toujours égal ; mais je crains un fond de tristesse, qui, à la longue, fait de mauvais effets.

M. le Dauphin paraît toujours dans la même égalité dans tous les événements. M. le duc de Bourgogne est fort triste, et veut absolument retourner à l'armée, en quelque qualité que ce soit, aimant mieux servir à la tête de son régiment que d'en demeurer à la triste campagne qu'il a faite.

Je suis bien trompée dans toutes mes connaissances, ou M^{me} la duchesse de Bourgogne sera

très-malheureuse toute sa vie. Elle a une sensibilité, une gloire, une délicatesse de sentiments peu propres à ce pays-ci ; je n'en dirai pas davantage ; elle est toute propre à m'achever, car on ne peut la connaître sans l'aimer comme je l'aime et sans entrer dans tout ce qui la touche. Elle ne se porte point bien : cette tumeur qu'elle a dans le ventre grossit ; tout ce côté-là s'en ressent jusqu'au sein. Maréchal doit la voir au premier jour ; je vous en manderai des nouvelles, madame, comptant beaucoup sur l'amitié que vous avez pour elle.

J'aurais grand besoin de la vertu que vous me croyez, madame, car je ne crois ni ne prévois rien que de fâcheux, et il ne me reste pas assez de temps à vivre pour les révolutions que vos princes pourront bien voir.

M. le prince est toujours très mal, et ceux qui l'approchent sont bien persuadés que nous ne le reverrons jamais. Je crois M. le prince de Conti mort, quoiqu'il vive encore : c'est une grande perte et tout le monde en paraît affligé.

Ma santé n'est pas bonne présentement, madame ; mais je suis toujours la même pour vous.

XXI

Saint-Cyr, le 27 janvier 1709.

J'ai l'honneur de vous écrire très-simplement, madame, tout ce que je pense, et je ne prétends point faire de belles lettres. Les vôtres me font un très-grand plaisir, quoique je voie bien souvent que la prudence vous retient : le commerce dont vous voulez m'honorer me serait plus agréable si nous pouvions écrire comme nous parlions dans la chambre obscure de Marly ; mais ce n'est pas en cela seul qu'il faut savoir se contraindre.

Je commencerai, madame, par vous apprendre que vous avez perdu une de vos anciennes servantes en M^{me} d'Heudicourt ; une maladie de cinq jours l'a emportée ; elle est morte fort occupée de Dieu et de la crainte de la mort. C'était la seule personne de mon temps qui me restait : il faut mourir ou se trouver seule sur la terre, car je ne compte guère les nouveaux amis.

Le père de la Chaise est mort, le Roi n'a point encore nommé son successeur. Le prince de Conti se meurt, il n'y a point de médecin qui ne le condamne. M. le Prince est, dit-on, hors de danger, mais peu de personnes le voient. M^{me} de Soubise est très-mal.

Madame attend tous les jours la nouvelle de la mort de M^{me} de Maubuisson (1) ; elle a perdu son médecin en trois jours, pour avoir été saisi du froid. Jugez, madame, si les riches ont souffert du mauvais temps, de l'état où sont les pauvres : aussi en est-il mort un grand nombre à Paris et à la campagne. Les spectacles ont cessé, les collèges ont été fermés, les artisans ne travaillaient plus ; et de tout cela il résulte une grande misère.

Vous savez l'état des grandes affaires, de sorte que, tout se joignant ensemble, on n'entend que plainte et on ne voit que tristesse. Je trouve très-fort dans l'ordre que j'en sois accablée ; mais je ne m'accoutume point à celle de notre princesse. Elle est fâchée de M^{me} d'Heudicourt, son esprit naturel la divertissait, et elle a grand besoin de quelqu'un qui l'amuse ; elle est naturellement sérieuse et trop sensible pour être jamais heureuse. M. Fagon ne fait pas grand cas de son mal jusqu'ici ; il croit, quand il augmente, que c'est son dérèglement qui en est cause ; et en effet cette douleur de sein est passée aussitôt que quelque chose est venu. Clément était hier à Versailles pour M^{me} de Cani, qui avait eu quelques douleurs. M^{me} la duchesse de Saint-Aignan et M^{me} la Vidame n'attendent que l'heure d'accoucher.

M. le maréchal de Boufflers travaille autant lui tout seul que tous nos ministres ensemble ; il tâche de démêler l'horrible désordre où nos généraux ont laissé l'armée ; il a dû partir au milieu de ce grand froid pour aller visiter des places. Nos rois seraient bien heureux s'ils avaient beaucoup de sujets de ce caractère-là ; je voudrais pouvoir vous envoyer de ses lettres, je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus honnête homme.

Vous avez grande raison, madame, de trouver que les officiers aiment trop Paris ; on est trop indulgent de tous côtés là-dessus : ils devraient être chacun dans leurs quartiers.

J'avoue, madame, que je ne vous verrais pas sans douleur : mon attachement pour LL. MM. CC. me fait regarder la paix avec autant d'horreur que la guerre ; on ne peut soutenir l'une, et l'on ne comprend point comment se peut conclure l'autre. Dieu veuille y mettre la main !

Les ennemis sont assurément plus habiles que nous ; ils ne s'endorment en pas un endroit, et je ne vois que M. de Boufflers qui veuille bien les surveiller ; tout le reste veut revenir : s'ils avaient affaire à moi, ils ne seraient ni à Paris ni à la cour.

Je vous ai avoué, madame, que je n'approuvais point que nos rois entrassent dans la folle passion

de M. le duc d'Orléans ; mais je vous assure que je n'ai pas eu le temps de m'opposer à ce qu'il demandait, le Roi en étant plus éloigné que moi ; mais il n'en est plus question. Ce prince propose de donner à cette fille une terre avec quelque titre, pour qu'elle s'appelle madame, et le Roi le trouve bon. M. le duc d'Orléans m'a fait encore une visite. Il ne montre qu'estime pour vous, madame, zèle pour LL. MM. CC. et horreur des propositions de paix ; ardent pour retourner en Espagne et pour y servir tout de son mieux : et sur ce que je lui dis qu'on mandait de Madrid qu'il ne voulait plus y aller, il me dit que tous ces discours étaient fondés sur un petit chagrin qu'il avait eu quand on disposa des troupes sans son avis, sur quoi il s'expliqua avec trop de vivacité et d'imprudenc. Cet aveu se fit avec une douceur et une ingénuité qui me charma, et qui ne me laisse pas douter de la sincérité de ses discours.

Nous irons à Marly le 6 de ce mois et nous y aurons des bals, plus par politique que par goût ; M^{me} la duchesse de Bourgogne est trop abattue et ne prend plus plaisir à rien.

M^{me} la duchesse de Mantoue crache toujours du sang ; M^{me} d'Elbeuf prétend que l'air où elle est peut y contribuer ; elle demande au Roi un logement à Vincennes pour y achever son

année de deuil, ce qui ne lui sera pas refusé.

Je soutiens mieux que je n'ai fait depuis longtemps les mauvaises saisons et les afflictions ; je me porte fort bien, et sans chercher des phrases polies et respectueuses, souffrez, madame, que je vous dise tout simplement que je vous aime de tout mon cœur.

Je voudrais bien ne pas sentir ce que je sens pour LL. MM. CC.

XXII

Saint-Cyr, le 18 mars 1709.

Quand mes lettres seraient plus agréables qu'elles ne le sont, madame, ce serait beaucoup trop d'en recevoir trois à la fois ; jugez si je vous plains d'avoir lu tant de choses agréables.

Si j'ai encore quelque espérance, elle n'est pas dans les hommes, qui, en tout genre, me paraissent à bout, mais en Dieu, qui fait des miracles quand il lui plaît, et qui sait tourner les cœurs et les événements à l'accomplissement de sa volonté. C'est ce miracle que j'ai toujours espéré en faveur de nos rois, qui sont bien meilleurs que nous, et qui, si je l'ose dire, ne méritent pas d'être malheureux.

M. le comte de la Mothe, avec les meilleures

intentions du monde, a mis le comble à l'effroyable campagne de l'année passée, à laquelle on ne saurait penser sans être vivement piqués et profondément humiliés.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de vous mander que si vous voyiez de près notre état, vous penseriez comme moi. Quand M. le maréchal de Boufflers revint à la cour après la perte de Lille, il ne put soutenir les discours qu'on tenait sur les propositions de la paix, et partit pour aller en Flandre tout plein de courage. Quand il a eu vu nos troupes, nos magasins et nos fourrages, il en a pensé mourir de douleur, et convient présentement qu'il faut faire la paix à quelque prix que ce soit. On dit que M. le duc d'Albe est furieux sur cet article, et aussi emporté qu'il nous a paru froid jusqu'à cette heure.

Je n'ai point vu M^{me} de Soubise (1) depuis nos plus grands malheurs ; nous nous écrivions : mais elle ne m'a jamais parlé que de sa douleur sur l'état des affaires, et de la part qu'elle prenait à celle du Roi. Il m'est revenu qu'elle avait dit en mourant qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est. Voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Boufflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge ; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée par avance qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent ; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir ; mais, comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance ; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez : il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans ; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année, et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le Roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie. Nous lui en devons la perte entière par le siège

de Turin, qu'il vint persuader au Roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même ; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillart. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état où nous sommes, et se livre à M. l'abbé Alberoni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne ; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siège de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le Roi et pour toute la famille royale ; mais ce qu'il a souffert chez lui par rapport à M. le duc de Bourgogne est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Boufflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée : c'est sa situation la plus ordinaire. Il a un courage qu'on ne peut lui disputer ; mais ce n'est pas assez ni pour lui, ni pour nous. Je vois par toutes les lettres d'Espagne que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome ; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on n'en a pas assez pour fournir

à tout : on connaît l'importance du siège de Girone ; il y a des gens persuadés que vous le pourriez faire avec ce que vous avez, et d'autres le sont que la prise de cette place ne ferait pas sortir l'archiduc de Barcelone, parce qu'il a la mer libre.

Il est vrai, madame, que c'est une mode assez déraisonnable de porter le deuil des religieuses, ou bien il faudrait le prendre le jour qu'elles font leurs vœux et qu'elles prétendent être mortes au monde ; Madame sera sensible à celui que la reine porte.

M. le Dauphin paraît fort occupé et fort aise de la campagne qu'il va faire. M. le duc de Bourgogne est bien aise d'avoir le maréchal d'Harcourt : ils me paraissent en grand commerce. Le comte d'Évreux, tout attaché à M. de Vendôme, pourra bien ne pas servir cette année ; M. le Dauphin ne l'a pas voulu dans son armée : il n'y a que la conscience qui puisse obliger notre prince de l'avoir dans la sienne ; et notre princesse, très naturelle et vive sur les intérêts de son mari, s'y oppose autant qu'elle peut. Le Roi a choisi pour confesseur le P. le Tellier, provincial de Paris, homme sans naissance, mais dont tout le monde dit beaucoup de bien, c'est-à-dire ceux qui le connaissent, car il a toujours été très enfermé et tout attaché à l'étude.

Je ne manquerai pas, madame, de lire au Roi l'article de votre lettre qui regarde M. l'évêque de Die. Vous ne vous contentez pas d'aimer et de servir les gens pendant leur vie ; vous vous en souvenez, madame, après leur mort. Je serai, jusqu'à la mienne, la personne du monde qui vous honore et qui vous estime le plus.

XXIII

(Versailles), le 29 avril 1709.

La lettre que j'attendais est venue ; je vous assure, madame, que je ne vous oublie point, et que mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes : la différence de nos opinions ne vous brouillera pas avec moi, et j'espère de vous la même conduite. Vous pensez qu'il faut périr plutôt que de se rendre ; je pense qu'il faut céder à la force, au bras de Dieu, qui est visiblement contre nous, et que le Roi doit plus à ses peuples qu'à lui-même. Ce ne seront point mes avis qui feront la paix ou la guerre, madame ; je les dis librement, parce que je connais leur peu de valeur.

Il y eut hier une assez grande sédition à Paris : le crainte de la famine fait tourner la tête à tout le monde ; les ennemis en sont bien instruits, et veulent en profiter.

M^{me} la Princesse est inconsolable, et M^{me} la princesse de Conti très-consolée : voilà, madame, comme on se trompe en tout ; je ne veux pas vous laisser ignorer une chose si rare.

Pour nommer les choses par leurs noms, M^{me} d'O a fait une grande sottise ; elle a de l'esprit pour la conversation, et c'est la meilleure femme que nous ayons dans ce pays-ci ; mais elle est d'une simplicité à faire pis que ce que vous me faites l'honneur de me mander. Je suis bien fâchée qu'elle ait abusé de l'amitié que notre princesse a pour elle, et qu'elle la commette autant : on m'a bien caché ce qui s'est passé là-dessus.

Votre cher ami M. de Pontchartrain sort de ma chambre ; il est venu me conter les particularités de la sédition d'hier : ce fut dans la rue Saint-Honoré. Un archer, voulant prendre un pauvre homme pour l'envoyer à l'hôpital général, le maltraita ; quelqu'un cria qu'on l'avait tué, et le peuple entra en fureur : un officier suisse et M. d'Argenson apaisèrent le bruit, qui fut grand et assez long.

J'apprends dans ce moment que la duchesse de Noailles n'est plus grosse ; il n'y a qu'affliction de quelque côté qu'on se tourne.

Marseille était à l'extrémité pour le blé quand il est arrivé une flotte qui leur en a apporté pour

trois mois, et qui retourne encore en chercher. On va découvrir la châsse de sainte Geneviève, et faire des prières publiques. Employez vos saints auprès de Dieu, madame, pour apaiser sa colère contre nous, qui peut-être nous veut sauver par toutes ces épreuves dans le temps que nous nous plaignons de lui. Il afflige présentement trois rois qui sont bien pieux.

J'ai grand regret que le duc de Noailles quitte le Roi dans ce temps-ci : mais il part. Plus je le connais et plus je l'estime ; il n'est pas nécessaire, madame, que je vous le recommande.

XXIV

A Marly, le 17 juin 1709.

Vous êtes fâchée contre nous, madame, et il faut vous le pardonner ; cependant, madame, nous n'aurons point la paix. Le Roi n'a pu passer les conditions que les ennemis ont demandées, et M. Rouillé est revenu : ainsi toute négociation est rompue ; Dieu veuille que nous nous en trouvions bien ! Un reste de sang français a irrité le peuple sur cette malheureuse paix ; mais cela ne change point l'extrémité où nous nous trouvons sur l'argent et sur le blé. Je crois vous avoir mandé la disgrâce de M. Chamillart.

M. Voysin, qu'on a mis à sa place, sera, je crois, plus actif et plus vigilant ; il est allié et ami de M. Desmaretz, et promettent tous deux un concert bien avantageux aux affaires. Il faut donc vous laisser avec les Espagnols, puisque nous ne pouvons plus vous soutenir, et que nous aurons bien de la peine à nous soutenir nous-mêmes. Vengez-vous, madame, de notre mauvaise conduite en résistant par vos propres forces à tous vos ennemis ; il y a des gens de guerre ici qui prétendent que vous le pouvez ; il y en a qui disent que vous serez accablés. J'ai toujours espéré des miracles pour votre roi et votre reine ; vous voilà dans l'état de les attendre et de les demander.

Le maréchal de Villars se trouve fort inférieur aux ennemis, mais il ne perd point courage ; il crie seulement sur le pain et sur l'argent ; on n'oublie rien ici pour lui envoyer de l'un et de l'autre ; ce commencement de campagne est difficile : si nous vivons jusqu'au mois d'août, nous aurons des ressources ; si on pouvait travailler plus vite à la Monnaie, nous enverrions de plus grosses sommes en Flandre, car nous ne manquons pas de matières en ce moment, par la quantité de vaisselle d'argent et de vieilles espèces qu'on y porte.

Il serait terrible, madame, que vous et M. l'am-

bassadeur eussiez besoin de ma protection. Je rendrai témoignage jusqu'à mon dernier soupir que les affaires d'Espagne ont changé de face depuis que vous êtes retournée à Madrid ; que le roi, la reine, vous et M. l'ambassadeur n'avez jamais écrit un mot qui se contrarie, ni qui pût donner ici un moment d'embarras, et que votre conduite a été à souhait pour tous les gens bien intentionnés ; c'est ce que j'ai vu dans toutes les lettres, que j'ai toujours lues avec une grande attention. Je suis témoin aussi du respect, de la tendresse et de la soumission de vos rois pour le nôtre ; mais, madame, je ne sais pourquoi je vous dis tout ceci, car je ne vois pas le moindre doute là-dessus, et si l'on vous manque en quelque chose, c'est par impuissance. J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que le Roi n'a point d'autres ordres à vous donner que de continuer comme vous avez fait jusqu'ici : si l'on voulait autre chose, je n'aimerais pas qu'on vous en donnât la commission ; car, malgré vos chagrins, vos ironies et vos reproches, je vous aime toujours, madame, et serai vive toute ma vie sur ce qui vous regarde.

Je respecte la vertu, le rang et le malheur de M^{me} la comtesse de Soissons ; elle a été accusée, en France et en Savoie, de tenir d'assez mauvais discours contre les puissances : vous savez,

madame, que M. le duc de Savoie n'a point voulu la souffrir dans ses États ; le Roi l'a reçue par bonté dans les siens. Elle est dans un beau couvent et dans une grande ville, et ne trouveriez-vous pas quelque désagrément pour M^{me} la duchesse de Bourgogne d'avoir si près d'elle une princesse de sa maison qui ferait en tout la plus mauvaise figure ? Voilà mes raisons ; si vous les trouvez mauvaises, je passe condamnation.

XXV

Saint-Cyr, le 14 septembre 1709.

J'ai reçu, madame, avec beaucoup de douleur la lettre à feu et à sang que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1^{er} de ce mois ; je courus bien vite à M. Voysin pour savoir quels ordres étaient ceux de M. de Besons : il me dit qu'ils portaient de se bien conduire, de ne se point commettre mal à propos, et en un mot, madame, comme ceux que l'on a toujours donnés aux généraux, et qui finissaient par se rapporter à eux de ce qu'ils jugeront nécessaire étant sur les lieux. Je suis bien affligée, madame, de ce qui s'est passé dans cette occasion, qui n'aurait peut-être pas été si heureuse que vous le croyez ; nous avons lieu de penser que nous vous aurions

porté malheur, et peut-être ferez-vous mieux quand vous serez sans nous.

Enfin, madame, cette bataille en Flandre, tant désirée en Espagne et si crainte en France, s'est donnée le 11 de ce mois ; M. le maréchal de Boufflers nomme cette action glorieuse et malheureuse, car nous l'avons perdue malgré la valeur de nos troupes, dont aucun soldat ne s'est débandé, ni dans le combat, ni dans la retraite. Les ennemis, aussi braves que nous, sont demeurés maîtres du champ de bataille par leur nombre, qui était supérieur au nôtre, comme je l'ai toujours mandé. Notre malheur l'a emporté sur le bonheur du maréchal de Villars, qui a été dangereusement blessé, et que je crains fort que nous ne perdions. Le maréchal de Boufflers, après sa belle retraite, s'est retiré sous le Quesnoy : on ne sait pas encore à quoi va la perte de nos ennemis et la nôtre ; mais on croit qu'elle sera grande des deux côtés, car on n'a jamais vu un tel acharnement, et nos troupes ne demandaient qu'à aller aux ennemis quand on les a fait retirer. Rien n'est égal à tout ce qu'a fait M. le maréchal de Boufflers ; il est grand dommage qu'il ait soixante-six ans et que M. le maréchal de Villars se meure. Notre princesse est bien affligée, et vous auriez été touchée de la voir environnée de ses dames criant les hauts cris sur leurs maris

ou sur leurs enfants. Le duc de Guiche y fut blessé de la canonnade ; la duchesse sa femme partit dès qu'elle le sut. Elle y avait son mari et deux enfants ; l'un est en bonne santé, je ne sais encore rien de l'autre : la blessure du duc de Guiche n'est pas considérable. Le marquis de Coëtquen a été blessé de la même canonnade, on lui a coupé la jambe ; M^{me} sa mère a été au quartier où sont tous les blessés. Le fils de M^{me} de Dangeau a la cuisse coupée ; M^{me} sa mère a été au Quesnoy, la maréchale de Villars y est allée aussi. M. de Palavichini et M. de Chémernaut ont été tués. Albergotti est blessé ; le duc de Saint-Aignan l'est à la tête. M. d'Artagnan s'est signalé et a eu trois chevaux tués sous lui : je retrouverai bien encore des sujets de tristesse avant de fermer ma lettre. Je n'ai pas douté, madame, que vous ne demeurassiez avec la reine dans la conjoncture présente, et je ne comprends pas même que vous puissiez la quitter qu'elle n'en soit bien d'accord. M^{me} la duchesse de Bourgogne et moi nous figurons souvent l'état où vous êtes et celui que vous avez à craindre ; il ne lui est pas indifférent : ces deux grandes princesses passent leur jeunesse bien tristement. Les idées de paix avec M. le duc de Savoie sont bien légères, et on n'y compte guère dans ce pays-ci. Il n'y a pour nous que la paix, madame ;

la famine augmente tous les jours ; on commence à démêler le mystère de la quantité de blé et de la cherté du pain : c'est que l'espèce manque, et que nous mourrons tous de faim cet hiver si la mer ne devient libre pour nous apporter des blés ; c'est le seul moyen de faire baisser les nôtres et de remettre l'abondance. Nous en sommes à n'avoir pas de quoi semer, et, si ce malheur arrive, la famine se perpétuera pour plusieurs années. Dieu se déclare si visiblement que ce serait lui résister que de ne pas vouloir la paix, et vous savez mieux que moi, madame, que le salut du peuple est la première obligation du Roi. Je n'aime pas contredire vos sentiments, mais j'aime encore moins à vous déguiser les miens.

Un quart d'heure après que le courrier qui nous annonçait la perte de la bataille de Flandres fut arrivé, il en vint un de M. le duc de Noailles qui nous apprit la jolie action qu'il a faite en Catalogne ; on fut insensible à ce bonheur, mais il n'en a pas été moins loué. Le roi d'Angleterre était à Douay avec la fièvre quand il sut qu'il y avait apparence d'une bataille ; il y alla et fit des merveilles.

A Saint-Cyr, le 15.

Je n'appris hier au soir rien de bien certain. On attend aujourd'hui un courrier de M. le

maréchal de Boufflers, et, comme ma lettre ne part que demain, j'y ajouterai ce que j'apprendrai. M. Voysin avoit reçu une assez grande lettre de M. le maréchal de Villars signée de lui, et qui marque une grande liberté d'esprit ; mais il a tant de courage que je n'en suis guère plus rassurée pour sa vie.

Du 16.

Plus on démêle l'action qui se passa le 11 de ce mois, moins on peut dire qui a eu l'avantage. Nos ennemis sont demeurés maîtres du champ de bataille et nous nous sommes retirés ; du reste, ils avouent avoir perdu près de vingt mille hommes ; ils ont eu dix lieutenants-généraux tués. M. de Nangis doit ce soir apporter le détail et près de cinquante drapeaux. On croit que nous avons huit mille hommes tués ou blessés ; les ennemis ont envoyé presque tous leurs prisonniers dans nos places sur parole, au moins ceux qui sont blessés ; le petit-fils de M. le Grand est de ce nombre-là. On croit que le marquis de Charost est mort. On mande des choses bien glorieuses pour le roi d'Angleterre. Les Anglais l'ont vu et en sont charmés ; Marlborough but le soir à la santé du prince de Galles ; ses sujets l'ont abordé pour la première fois d'une manière bien avantageuse. Notre triste reine est très

sensible à cette joie, qui est la première que nous lui ayons vue. M. de Courcillon se porte si bien que M. de Dangeau est parti avec sa belle-fille pour l'aller trouver ; on espère pour le maréchal de Villars, dont la valeur et la conduite sont admirées de l'armée et de la cour. Le maréchal de Boufflers s'est signalé comme s'il en avait besoin ; il a cru la bataille gagnée quatre ou cinq fois, mais le grand nombre l'a emporté.

On veut à Paris que le roi d'Espagne ait gagné une bataille en arrivant ; on ne pourrait le savoir. Dieu veuille que ce bruit soit de bon augure ! Si ma longue lettre vous ennuie, madame, songez à l'intention qui me l'a fait écrire, et croyez que je ne changerai jamais de sentiments pour vous.

XXVI

Versailles, le 27 octobre 1709.

Je n'ai point eu l'honneur de répondre à la reine sur l'article qui regarde votre sortie d'Espagne parce que je m'en expliquerai avec vous, madame, avec plus de longueur et de liberté.

Je ne vois rien dans les lettres de M. de Bergheyck qui marque qu'on prend des voies détournées pour vous faire entendre ce qu'on désire

de vous. Il s'explique, ce me semble, très nettement : il paraît être persuadé que le roi d'Espagne doit se défaire de tous les Français ; il donne ses conseils avec franchise ; il vous les donne de même, et tout ce procédé-là me paraît bien droit. L'endroit le plus fort est quand il dit : C'est le sentiment de S. M. T. C. et de tous les principaux de la cour qui m'ont parlé. Il se peut bien que le Roi ait dit à M. de Bergheyck, dans quelque conversation sur ces matières-là, qu'il pensait assez comme lui. Il pourrait bien être encore que quelqu'un de nos ministres ait confirmé M. de Bergheyck dans l'opinion où il est que vous devez sortir d'Espagne ; mais que ce soit un dessein du Roi et une insinuation de sa part, c'est, madame, ce que je ne saurais croire et dont les raisons seraient incompréhensibles. Je persiste donc à croire que le Roi trouve très-bon que vous demeuriez auprès de LL. MM. CC. tant qu'elles le désireront, et que, s'il pensait autre chose, il vous le ferait dire bien franchement. C'est mon opinion, que je ne garantis ni pour raisonnable ni pour bien fondée ; je puis fort bien être trompée, mais je ne vous trompe jamais, madame. Il n'y a point de finesse dans mes discours, ni rien à entendre de plus que ce que je dis. Du reste, je suis une particulière très peu importante. J'ai l'honneur de vous écrire

très simplement ; je ne montre ni mes lettres ni vos réponses ; je n'ai mission de personne, je ne sais point les affaires, on ne veut point que je m'en mêle, et je ne veux point m'en mêler. On ne se cache point de moi ; mais je ne sais rien de suite, et je suis très-souvent mal avertie. Si le Roi désirait que vous quittassiez la reine, il en parlerait à son conseil ; M. de Torcy vous l'écrirait, et cet ordre ne passerait point par moi. Ne comptez donc pas pour grand'chose tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, plaignez-moi autant que je vous plains, et croyez que rien ne me tient plus au cœur que le triste état de LL. MM. CC. Si vous ne voulez pas me croire sur le nôtre, croyez-en M. Amelot, croyez-en M. le maréchal de Villeroy ; ils ont votre confiance et ils la méritent. Vous seriez bien injuste, madame, si vous vouliez que je continuasse à m'instruire des affaires d'Espagne quand vous et M. Amelot les avez quittées. Il me semble que vous suivez fort bien les conseils de M. de Bergheyck, et que votre séparation d'avec la France va jusqu'à l'animosité. Je respecterai toujours votre mérite et vos malheurs, et rien, madame, ne peut m'aignir contre vous.

Votre projet de retraite à Pau est bien triste ; je n'en parlerai point au Roi, il suffira de le lui dire quand vous sortirez d'Espagne, si vous en

sortez. Je ne crois pas être la seule qui trouve votre personnage important ; la figure que vous ferez à Pau n'y aura aucun rapport, et je vous assure, madame, que cette idée me fait une extrême peine. Encore une fois, madame, ne comptez sur tout ce que je vous dis que comme venant d'une très humble servante, charmée de votre mérite, et qui témoignera jusqu'à la mort que vous avez tenu depuis quatre ans la plus habile conduite et la plus droite que l'on pût souhaiter. Du reste je ne vous répons de rien, je connais l'injustice des hommes et la cabale qui paraît subsister contre vous. Tout cela, madame, serait bien peu de chose si LL. MM. CC. pouvaient demeurer où elles sont. Vous êtes bien bonne, madame, de me dire un mot du saint évêque que j'ai perdu ; le projet que vous faites, et que vous ne me voulez pas dire, vous fera peut-être quelque jour sentir que c'est un grand trésor qu'un ami fidèle et qui nous aide dans la seule affaire nécessaire.

Tous nos blessés vont assez bien présentement. Ils nous ont donné de grandes alarmes : le duc de Guiche est arrivé à Paris ; le maréchal de Villars doit venir au commencement de novembre ; je voudrais bien que ce fût à Versailles, afin que Maréchal prît soin de lui : c'est un homme qui vaut la peine d'être conservé.

On a fait une grande opération à M^{me} de Saint-Géran, qui s'est passée si heureusement qu'on ne doute point qu'elle ne guérisse.

Vous m'êtes, madame, un grand surcroît d'affliction ; je songe trop souvent à vous, et je suis bien fâchée de vous être inutile.

M. l'Électeur de Bavière sera le 4 ou le 5 novembre à Paris, incognito, et viendra de même voir le Roi à Marly ; en attendant il chasse à Compiègne, et doit y faire la Saint-Hubert avec des dames. M. le Duc est toujours malade à Chantilly. M^{me} la Duchesse a pour compagnie les princesses ses filles, la maréchale d'Estrées, M^{lle} de Tourbes, M^{me} de Souvray, M^{me} de Croissy et M^{me} de Bouzols.

XXVII

Marly, 4 novembre 1709.

Comme le roi d'Espagne a proposé à son conseil ce qu'il voulait faire pour M. Amelot, notre Roi a fait voir au sien le consentement qu'on lui demandait ; et c'est là, madame, que l'exclusion a été donnée. Tout est tombé sur M. l'ambassadeur, il ne m'est pas revenu qu'on ait rien dit sur vous. Du reste, madame, je ne prétends pas justifier ce qui s'est passé là-dessus ; je ne sais

point parler contre ce que je pense, et ce que je pense ne doit point être dit. Je souhaite de tout mon cœur que ce que vous me faites l'honneur de m'écrire vous ait été de quelque soulagement, et, quoique je sois accablée de toutes sortes de peines, je prendrais encore les vôtres s'il m'était possible : je suis accoutumée à vivre de poison. Vous n'êtes pas de même, madame, vous êtes nécessaire à LL. MM. CC., et je ne suis plus bonne à rien. Je crains fort que le reste de votre vie ne soit bien triste, tout se dispose pour cela. Vous avez une humeur heureuse, du courage, un grand esprit, et un projet caché qui, si je le devine, est encore au-dessus de toutes ces qualités : ce n'est pas trop de tout ce que je viens de dire pour vivre avec les hommes et avec les grands, pour partager toutes leurs afflictions, pour souffrir leurs injustices, pour se compter toujours pour rien, et pour ne voir de fin à tout cela que par la fin de sa vie ; malheur à ceux qui n'en attendent pas une récompense éternelle ! Vous m'ouvrez votre cœur, madame ; vous voyez que je vous ouvre le mien. Je craindrais beaucoup, par plus d'une raison, de me retrouver avec vous dans cette chambre obscure où vous souffriez la fièvre avec tant de douceur et de patience ; vous connaissez en effet de plus grands maux qu'il faudra bien souffrir.

Non, madame, on n'a point secouru Mons, et, quelque perte que nos ennemis aient faite, nous sommes encore plus mal qu'eux ; et le manque d'argent et de pain s'est opposé aux mouvements que notre armée aurait pu faire. L'endroit du blé va pourtant un peu mieux ; on en fait venir des pays étrangers, et le pain a diminué aux derniers marchés.

Nous attendons jeudi ici M. l'Électeur de Bavière, qui a voulu voir le Roi incognito et pour un moment ; c'était là son premier projet ; on propose présentement quelque chasse, un peu de jeu au salon : il faudra voir Versailles, tout cela pourra bien mener loin. M. le Dauphin voudra qu'on voie Meudon, il doit revenir par Chantilly. M. le Duc va un peu mieux, il veut revenir à Paris. On dit qu'il va plaider contre toutes les princesses ses sœurs pour le testament de feu M. le prince. Nos blessés sont en chemin, les officiers de Flandres arrivent tous les jours. On se dispose ici à brouiller cet hiver nos généraux, les discours des dames y sont très propres ; il y en a beaucoup ici. Adieu, madame ; je ne fais plus que languir ; je n'ai point M^{lle} d'Aumale à Marly : elle aime mieux le repos de Saint-Cyr, et elle a grande raison.

XXVIII

Saint-Cyr, le 25 novembre 1709.

Je ne sais plus, madame, où j'en suis avec vous, et si c'est une ironie de me mander que je vous ai appris le sens des lettres de M. Bergheyck. J'ai eu l'honneur de vous dire toujours ce que j'ai pensé. Je crois, madame, que vous n'avez pas autre chose à faire que d'attendre les ordres du Roi, qui jusqu'ici ne m'a point paru désirer que vous quittassiez LL. MM. CC. Ce retour de M. Amelot, que vous nous reprochez tant, a été longtemps sollicité par lui. J'ai grand regret, madame, de n'oser montrer votre lettre ; elle est si fort au-dessus de mes lumières que j'ai grand regret qu'elle ne soit écrite que pour moi, et je suis bien persuadée que vos raisons feraient une grande impression.

Ne grondez plus sur la paix ; il n'en est plus question, et l'on ne songe qu'à la guerre. Dieu veuille que les moyens de la soutenir soient aussi possibles que vous le croyez ! Je n'ai vu qu'un moment le maréchal de Villars ; il me dit : « Il faut la paix, madame, à quelque prix que ce soit ; mais, si nos ennemis ne la veulent pas, il faut faire la guerre tout de notre mieux, et je

suis prêt à donner tout ce que j'ai de talent et de vie pour le service du Roi.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que M. Desmaretz a vu et examiné le mémoire, qui a passé par M. le maréchal de Villeroy : il a été trouvé plein d'esprit et de grandes vues ; mais le ministre prétend qu'il roule sur un faux principe, et qu'il n'y a point présentement en France cinq cents hommes en état de prêter au Roi la somme qui y est marquée. Enfin, madame, on ne change pas d'un jour à l'autre la forme du gouvernement d'un grand royaume. On ne fait pas une affaire de finance sans le contrôleur général, et il ne peut agir sans être persuadé qu'il réussira ; il est bien difficile de prendre d'autres voies. J'ai vu des gens de bon sens persuadés qu'il fallait retirer les troupes d'Espagne, pour montrer aux ennemis qu'on veut sincèrement la paix. J'ai vu soutenir qu'il ne fallait retirer les troupes d'Espagne qu'en signant la paix. J'ai vu une bonne tête dire que le plus grand service qu'on pouvait rendre au roi d'Espagne était de retirer les troupes françaises, et que c'était le seul moyen d'affectionner les Espagnols pour leur roi, et que jamais on n'aurait dû faire d'union entre les deux nations. Jugez, madame, de l'effet de la diversité des sentiments dans l'esprit d'une personne qui avait plus de

soixante ans quand elle a commencé à entendre parler d'affaires. J'avoue, madame, tous les miracles que vous marquez dans votre lettre, et que, sans la famine, nous pourrions encore espérer une campagne plus heureuse. On s'y prépare autant que la disette d'argent et de blé le peut permettre, et j'attendrai toujours avec confiance quelque miracle en faveur de l'Espagne. Si l'on pouvait mériter quelque chose de Dieu, je dirais que l'innocence et la vertu du roi et de la reine méritent d'être récompensées. Je n'oserais montrer votre lettre, on n'aime pas ici que les dames parlent d'affaires ; et, si je ne puis vous servir autant que je le voudrais, il faut au moins se borner à ne vous pas rendre de mauvais offices.

Comment pouvez-vous dire que Dieu ne se déclare pas contre nous quand il nous envoie un hiver dont on n'a point vu d'exemple depuis cinq ou six cents ans, qui gèle tous les blés et toutes les vignes, qui ne laisse pas un fruit, non-seulement pour le présent, mais qui fait mourir tous les arbres. Les oliviers en Provence et en Languedoc, les châtaigniers en Limousin, les noyers par toute la France sont perdus pour bien des années ; nous voyons mourir de faim les pauvres sans pouvoir les secourir, parce que nos terres ne produisent plus, et que les bienfaits

du Roi ne sont plus payés. Voilà, madame, l'état où nous sommes. Le roi et la reine d'Espagne ont bien des raisons de vous aimer ; la passion que vous avez pour eux vous fait cesser d'être Française : il faut vous pardonner, madame, et faire des vœux pour qu'il plaise à Dieu de changer notre état. Si les affaires du Nord se brouillent, n'en profiterons-nous pas ?

XXIX

Versailles, le 23 décembre 1709.

Cet ordinaire ne m'apporte qu'un mot de vous, madame, et vous n'en aurez pas davantage de moi ; je suis dans mon lit avec la fièvre, et ma santé diminue tous les jours. Le Roi fit hier une visite de deux heures à M. le maréchal de Villars, pour les projets de la campagne prochaine. Nous avons vu la reine d'Angleterre à Marly, et je l'ai trouvée si changée que j'ai de la peine à croire qu'elle vive encore longtemps.

Je me sou mets aux raisons que vous avez de ne me pas écrire, et, quoi qu'il arrive, je vous serai toujours également dévouée.

XXX

Versailles, le 2 mars 1710.

Je ne crois point, madame, que nous pensions différemment quand je crains plus la perte de la France que celle de l'Espagne ; mais vous ne croyez pas comme moi que nous soyons sans ressources ; je m'en rapporte à M. de Villeroy et à M. Amelot, que vous croirez plus que moi.

Cependant, madame, je comprends bien que nous aurons moins de choses à nous dire à l'avenir, et que nos lettres seront plus sèches et plus courtes ; mon cœur ne changera pourtant jamais pour LL. MM. CC., et je serai toujours sensiblement alligée d'avoir à désirer contre eux ; il me semble que le Roi a beaucoup offert du sien avant d'en venir à l'extrémité où nous sommes.

Nos plénipotentiaires partent, peu persuadés que la paix se fasse. Je n'ose ajouter là-dessus aucune réflexion, dans la crainte de vous blesser.

M^{me} la duchesse de Bourgogne a eu trois mouvements de son lait qui retardent un peu sa guérison ; mais du reste elle est très-bien.

M. le maréchal de Boufflers a été assez mal : il est hors de danger.

On a aujourd'hui recoupé la cuisse à M. de Courcillon : rien n'est égal à l'état du père, de la mère et de l'enfant ; je crains bien que la suite en soit mauvaise.

Je suis toujours dans l'espérance que M. le cardinal de la Trémoille aura quelque part dans la succession de M. l'archevêque de Reims.

Je me trouve mal, madame, et je n'ai pas la force de chercher davantage des nouvelles dont je crois que vous ne vous souciez guère ; je vous supplie de ne me jamais mettre dans ce rang-là, puisque je ne changerai jamais pour vous.

XXXI

Saint-Cyr, le 6 juillet 1710.

On dit que les ennemis devaient marcher hier, et que c'était pour attaquer notre armée ; d'autres croient que, s'ils la trouvent bien retranchée, ils pourront se rabattre à un siège, et nous serons encore à recommencer. Nous pensons si différemment sur les affaires générales que je n'aime point, madame, à vous en parler ; vous croyez que nous ne faisons rien qui vaille, et nous faisons beaucoup dans les circonstances où nous nous trouvons de tous côtés. Je suis bien assurée que, si vous étiez ici, vous changeriez de senti-

ment. Mais enfin, madame, vous êtes Française aussi bien qu'Espagnole, et, de quelque côté que vous vous tourniez, je ne vous crois pas fort à votre aise.

Le duc de Noailles est désespéré de ne pouvoir rien faire ; il n'aspire présentement qu'à garder le pays dont il est chargé, et ce dessein ne convient guère à un homme de son courage ; il manque même de subsistance pour sa très-petite armée.

Je ne doute point des merveilles que fait le roi d'Espagne ; mais j'ai peur qu'elles ne soient inutiles contre un général qui ne veut pas se montrer : le chaud viendra, on sera forcé de se reposer, et de tous côtés nous nous ruinons peu à peu.

La défense de M. d'Albergotti a été généralement louée de tout le monde, et on le trouve trop peu récompensé par le cordon bleu et le gouvernement de Sarrelouis.

Le maréchal de Villars a eu le gouvernement du pays Messin. Il agit le plus qu'il peut, mais il lui en coûte toujours quelques douleurs. On dit que le maréchal d'Harcourt est encore très-incommodé ; nous le verrons bien, car il revient au premier jour. Le duc de Guiche est retourné à l'armée par un excès de bonne volonté, car il n'est pas mieux qu'il n'était l'année passée ;

M^{me} sa femme est dans d'étranges inquiétudes. Les noces qui se sont faites aujourd'hui à Versailles n'ont donné de la joie qu'à la famille de M. le duc d'Orléans et à M. le duc de Berry, qui paraît ravi de se marier ; tout le reste est en alarmes de ce qui se peut passer en Flandres. Bien des raisons ont empêché de faire des dépenses à ce mariage ; mais les dames n'en ont pas été moins parées, avec des habits légers, convenables à la saison où nous sommes. Je trouvai hier, en arrivant à Versailles, que tout le monde était charmé de M^{me} la duchesse de Bourgogne ; je la vis le soir, et fus surprise comme quelqu'un qui ne l'aurait jamais vue. Je ferai vos compliments, madame, au Roi et à ceux de la maison royale, que je suis assurée qui les recevront bien ; mon canal auprès de Madame ne vous y recommandera pas, car je crois y être encore plus mal que vous. C'est dans cette occasion que le respect empêche la voix ; ainsi je n'en dirai pas davantage.

On ne défait point le grand et beau degré ; la vieille chapelle sert de passage en haut et en bas à la nouvelle, dont la magnificence répond plus à la piété du Roi qu'à notre état présent. Je crois que la cérémonie qui s'y est faite aujourd'hui a été très belle.

La reine d'Angleterre n'a point voulu venir

ni à la noce ni au souper ; elle aime mieux prier Dieu à Chaillot. La bataille lui donne bien des alarmes pour le roi son fils, qui d'ailleurs a presque toujours la fièvre et une mauvaise santé. La reine viendra demain à Versailles faire ses visites à tous ceux à qui elle a accoutumé de faire cet honneur ; M^{me} la Duchesse n'a point paru, étant encore dans sa première année.

La campagne n'est encore guère avancée, madame, pour tout ce que nous avons à craindre, et l'argent devient tous les jours plus rare. Mais pourquoi vous importuner de mes plaintes quand vous en êtes accablée, et que vous avez à soutenir votre grande reine ? Quelle cruauté si vous l'aviez quittée ! La peur que j'en ai eue devrait me rendre un bon office auprès de Sa Majesté.

XXXII

Versailles, le 15 septembre 1710.

J'ai montré votre lettre au Roi, madame, selon votre intention ; il n'y a rien vu de nouveau par rapport à L.L. MM. CC., et pour ce qui vous regarde, madame, il est très-persuadé de vos droites intentions pour sa personne et pour la France. Vous pensez tous de même, vous désirez les mêmes choses : les intérêts sont communs,

la tendresse, la gloire, l'honneur ; mais il n'y a qu'une différence, qui est cette possibilité dont on vous parle toujours. Je n'en dirai pas davantage ; le Roi veut que toutes ces choses-là passent par les canaux ordinaires, et en vérité je le veux bien aussi ; et, si j'aimais la vie et ma santé, je voudrais bien n'en entendre jamais parler.

Je vois avec déplaisir, madame, que vous êtes aussi triste que moi ; votre joie me consolait quelquefois, votre courage m'en donnait, et enfin j'étais toujours fort aise de vous voir pleine d'espérance et d'idées agréables. Il y a longtemps que je vous ai mandé que tout le monde est venu à mon point, vous y voilà venue comme les autres. Vous êtes sage, madame, et vous savez mieux que moi qu'en tout il y a toujours un parti plus mauvais que l'autre, qu'il y a des extrémités où il ne faut pas s'exposer, et des temps où il faut céder pour en attendre de plus heureux.

C'est trop que vous ayez encore eu le cœur serré de la crainte de perdre monseigneur le prince des Asturies. Il faut dire la vérité : votre grande reine est exposée de bonne heure à de tristes expériences. Il paraît que Dieu lui a donné un courage proportionné aux épreuves par où il veut la faire passer.

Je relis votre lettre pour y répondre. On voudrait de tout son cœur fortifier le duc de Noailles,

mais il faut attendre que les ennemis du côté de Savoie nous en laissent la liberté ; et quelle marche ! quelle lenteur de secours ! Je ne puis passer l'article où vous parlez de chasser l'archiduc sans vous assurer que les meilleures têtes sont persuadées que c'est une vision.

Vous avez présentement M. le duc de Vendôme, vous aurez bientôt le duc de Noailles ; sa femme n'a eu qu'une fille, dont je suis bien fâchée à cause de lui. On dit que les ennemis feront tout à la fois le siège de Saint-Venant et celui d'Aire. Vous voyez qu'ils ne vous craignent pas ; mais vous avez vu aussi ce que c'est qu'une bataille perdue, et vous espérez encore, si vous pouvez remettre une armée sur pied !

Le maréchal de Villars part le 25 pour aller aux eaux, et le maréchal d'Harcourt et lui se doivent voir sur le chemin. Si vous voyiez l'état de ce dernier, vous jugeriez, madame, que nous sommes en tout à l'extrémité.

Le roi d'Angleterre doit partir demain de l'armée pour s'en revenir ; il n'a pas un jour de santé. Les maladies sont grandes et dangereuses dans ce pays-là, et nos affaires n'y sont pas tournées assez vivement pour qu'il doive y demeurer jusqu'à l'hiver.

La pauvre M^{me} de Mantoue se meurt, je la plains moins que M^{me} sa mère. Toute notre cour

est en parfaite santé, et je suis, madame, parfaitement à vous.

XXXIII

Versailles, le 15 décembre 1710.

Dieu veuille, madame, que toutes vos bonnes nouvelles continuent et que l'archiduc sorte d'Espagne. Toute notre attention est de ce côté-là, et nous voudrions à tout moment recevoir de vos lettres et de celles du duc de Noailles. Cependant il faut prendre patience, car vous êtes tous bien loin.

Le voyage de la reine à Bagnères paraît un contre-temps dans la conjoncture présente, et fait faire bien des raisonnements à ceux qui ne veulent jamais juger simplement. On dit que les Espagnols trouvent très-mauvais que M. le prince des Asturies passe en France, et il courait hier un bruit que vous le laissiez, ce qui ne serait pas un petit inconvénient ; je ne crois pas même que la reine ni vous puissiez soutenir cette séparation, et j'espère que le voyage se fera sans violence et sans accident.

J'ai consulté ce matin M. Fagon, pour savoir s'il approuvait que vous remportassiez des eaux de Barèges quand vous retournerez à Madrid ;

il m'a dit qu'il en avait écrit en ce sens-là à vos médecins, et leur avait mandé l'expérience que Gervais en avait faite autrefois.

Quoique je sache que la reine est au-dessus des femmes, je ne puis m'empêcher d'être sensible à ce qui la défigurerait ; je vous conjure, madame, de m'en mander des nouvelles.

Trouvez bon, madame, que je m'épanche avec vous sur M^{me} la duchesse de Bourgogne. Après avoir souffert bien des discours sur toutes les mauvaises mesures que je prenais pour son éducation, après avoir été blâmée de tout le monde des libertés qu'elle prenait de courir depuis le matin jusqu'au soir, après l'avoir vue haïr de tout le monde parce qu'elle ne disait mot, après l'avoir vue accusée d'une dissimulation horrible dans l'attachement qu'elle avait pour le Roi et dans la bonté dont elle m'honorait, je vois aujourd'hui tout le monde chanter ses louanges, lui croire un bon cœur, lui trouver un grand esprit, convenir qu'elle sait tenir une grosse cour en respect ; je la vois adorée de M. le duc de Bourgogne, tendrement aimée du Roi, qui vient de lui remettre sa maison entre les mains pour en disposer comme elle voudra, en disant publiquement qu'elle serait capable de gouverner de plus grandes choses. Je vous fais part de ma joie là-dessus, madame, persuadée

que vous en serez bien aise, car vous avez démêlé plus tôt que les autres le mérite de notre princesse.

M^{me} la duchesse de Berry est encore une enfant, M. son mari l'aime passionnément, et M. le Dauphin disait hier au soir qu'il était l'homme du monde qui avait fait les meilleurs maris. Dieu les conserve, tous !

M^{me} de Mantoue est encore à l'agonie et meurt dans une piété admirable. J'ai vu M. Amelot ; on ne peut l'entretenir sans l'en estimer davantage. M. le maréchal de Villeroy m'a demandé une audience pour M. d'Aubigny ; je la lui donnerai jeudi à ma maison de la ville, afin de pouvoir l'entretenir en repos et d'avoir le plaisir de l'entendre parler de vous.

Adieu, madame ; serait-il bien possible que nous vissions nos rois en repos ? On dit que les Hollandais sont très fâchés,

XXXIV

Versailles, le 29 décembre 1710.

Je voudrais de tout mon cœur, madame, obéir à l'ordre que vous me donnez de vous faire une relation diffuse de la manière dont toute la cour reçut les merveilleuses nouvelles d'Espagne ; je

n'étais point à Versailles, le Roi était à la chasse, et nos princes et princesses avec lui. On vit venir M. de Torcy, accompagné de M. d'Antin qui revenait sur ses pas ; on se douta bien que c'était quelque chose de bon, et la joie se répandit bien vite partout. Un écuyer du Roi qui est fort de mes amis vint à Saint-Cyr, et me fit dire de venir vite au parloir : j'appris la bataille gagnée, et le courrier de M. de Torcy, qui s'était joint à l'écuyer, m'informa du détail. Mes trois cent trente filles commencèrent par aller remercier Dieu ; on leur permit de se réjouir, et les récréations durent encore.

J'eus quelque impatience de sortir de Saint-Cyr pour aller voir tout le monde ravi ; le Roi l'était très-fort de la gloire personnelle du roi son petit-fils. Ma chère princesse, plus vive que les autres, était transportée ; les habiles gens étaient plus sérieux et ne croient pas que nos affaires en aillent mieux ; cependant le plus grand nombre pétille de voir Staremborg pris et l'archiduc aussi, ou du moins embarqués pour aller où il leur plaira.

Le roi d'Espagne a grande raison de se réjouir, madame. Je vis avant-hier M^{me} la duchesse d'Albe ; on l'aurait crue dans les premiers mouvements, et je la trouvai toute rétablie de sa longue maladie.

J'ai bien pensé que votre grande reine ne voudrait pas qu'on la reçût comme on aurait fait autrefois. Vous qui connaissez la magnificence, la politesse du Roi, vous lui ferez des excuses et les honneurs de la France, que S. M. verra par un vilain endroit ; il n'importe, si elle y recouvre la santé.

Je suis dans de grandes inquiétudes sur le duc de Noailles ; il s'exposera plus qu'il ne faudrait, et vos heureux succès vont encore augmenter son ardeur. Son frère est toujours mal à Perpignan ; sa famille voudrait le faire revenir, puisqu'il n'est pas en état de servir.

Nous avons cru la duchesse de Noailles grosse, elle ne l'est pas. On dit que la reine laissera M. le duc des Asturies au roi son père, parce que les Espagnols ne veulent pas qu'il entre en France. Nous ne croyons pas votre héros fort propre à gouverner un enfant. Comment vous partagez-vous, madame, entre la reine et lui ? Je ne consentirais pas à l'expédient de Salomon.

XXXV

Versailles, 23 février (1711).

Je reçus hier au soir votre lettre du 13, madame, et je vis que votre secrétaire a changé

d'encre, et que ma vue n'est pas diminuée. Il est vrai que j'ai répondu une fois à trois de vos lettres ; mais il est vrai aussi j'ai été très-inquiète de votre santé.

Je doute fort que le Roi permette au duc de Noailles d'accepter la grandesse, car je l'ai vu bien ferme à ne plus vouloir que les Français jouissent de cet honneur. Il est vrai que la paix est très-désirée ici, et qu'on y souffre beaucoup du côté de l'argent. Ce n'est pas l'abondance, mais l'avarice qui fait jouer nos courtisans : on met le tout pour le tout pour avoir quelque argent, et les tables de lansquenet ont plus l'air d'un triste commerce que d'un divertissement.

Voici, ce me semble, une campagne bien importante, les ennemis fort près de nous, et qui, selon les apparences, feront leurs derniers efforts pour nous réduire à une mauvaise paix. D'un autre côté, nos arrangements sont meilleurs que les autres années, et nous espérons nous mettre les premiers en campagne. Si Dieu veut nous secourir, nos affaires peuvent en peu de temps prendre un aussi bon tour que les vôtres ; mais, madame, il faut que vous conveniez que c'est un miracle que votre rétablissement, et que, malgré votre courage et votre habileté, vous étiez perdus si M. de Staremberg avait gagné la bataille qu'il a perdue.

M. le duc de Fronsac ⁽¹⁾ est aussi aimable que je vous l'ai dit ; mais jusqu'ici il ne paraît pas dangereux pour les dames ; il a quinze ans et n'en paraît pas douze ; on voudrait le caresser comme un joli enfant et je fus hier sur le point de le prendre sous le menton, quand il me pria de signer son contrat de mariage. La marquise de la Vallière a la petite-vérole, mais c'est très peu de chose ; elle en a si grand'peur qu'elle ne veut point voir M. le marquis de Noailles, qui en est encore rouge : ce sont les deux filles de la duchesse de Guiche qui la lui ont donnée.

Je suis en peine de la résolution qu'on prendra sur les blés ; je vois de quelle nécessité il est de vous en donner, et je comprends nos frayeurs de nous retrouver dans l'état où nous avons été ; celui où nous sommes est trop violent, et se fait sentir à chaque occasion. Je vous assure, madame, qu'il y a ici bien des gens affectionnés à l'Espagne, et je vous assure aussi que je vous suis très tendrement dévouée.

XXXVI

Saint-Cyr, le 26 février 1711.

Je ne doute point, madame, de la joie que vous avez eue de la prise de Gironne, par toutes les

circonstances que vous me faites l'honneur de me mander : la Reine m'en écrit d'une manière à gagner mon cœur si elle ne l'avait pas déjà ; et, si vos rois continuent, ils seront adorés de tout le monde comme des Castillans. C'est bien sincèrement que je trouve M. le duc de Noailles trop heureux d'être employé à leur service. Il a besoin, madame, de toutes les consolations qu'il reçoit de votre part, car il en a peu de la nôtre : tous nos soins sont pour la Flandre ; il me semble qu'on se propose d'aller à cette campagne avec plus d'espérance qu'on n'en avait dans les autres. Il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il nous garde. Le Roi ne s'est point encore déclaré sur la grandesse du duc de Noailles ; il dit qu'il attend de ses nouvelles ; je crois que je pourrais bien deviner ce qu'il y aura dans sa lettre. Mais venons encore à votre reine : elle écrit à M^{me} la maréchale de Noailles. Veut-elle, madame, faire un parti en France par toutes ces manières-là ? Je vous réponds bien qu'elle y est aussi aimée et aussi estimée qu'en Espagne. Je ne sais ce que c'est que M. le comte d'Estaires ; mais je le tiens honnête homme par la commission que le duc de Noailles lui a donnée, et par la grâce qu'il a demandée pour lui. Je suis bien sensible, madame, à la part que vous voulez me donner à celle que M. le marquis de Beaufremont vient

de recevoir. Dieu vous bénisse tous ! vous le méritez bien, et j'admire votre conduite en tout et partout ; mais je vous conjure de ne plus vous séparer de la reine et de ce charmant prince : j'ai une grande idée du besoin qu'ils ont de vous, et que vous faites toute leur joie en même temps que vous leur rendez les services les plus solides.

Notre ami, le maréchal de Villeroy, a la goutte aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains et aux deux coudes : c'est bien expier le bon air ; Dieu veuille qu'il le prenne en patience !

Nous avons vu M^{me} de Fronsac, qui est parfaitement laide : on dit qu'elle a de l'esprit et de la raison.

On espère que le procès de nos princes sera jugé avant la mi-carême, ce que j'ai bien de la peine à croire. Je voudrais bien, madame, être avec vous comme vous êtes avec moi, quelque inégalité que je sente qu'il y ait entre nous.

XXXVII

Marly, le 16 avril 1711.

Un accès de fièvre plus violent qu'à l'ordinaire et l'absence de M^{lle} d'Aumale m'empêchèrent d'avoir l'honneur de vous écrire par le dernier

ordinaire, et de répondre à votre grande lettre du 30 mars, dont je vous rends mille grâces, car je vous assure, madame, que je ne les trouve jamais assez longues.

Mais quel sujet de lettre, madame, ai-je à traiter aujourd'hui avec vous, pour vous rendre compte de l'état de notre cour et de tant de personnes auxquelles vous vous intéressez ! Vous aurez su, madame, qu'après trois jours de maladie, où les médecins jugèrent qu'il y avait de la malignité, la petite-vérole se déclara samedi, onzième du mois, à six heures et demie du matin. Nous entrâmes dans l'inquiétude de la manière dont elle sortirait, à cause d'un assez grand assoupissement ; mais elle augmenta dès huit heures, la fièvre diminua, il vint des sueurs qui parurent très-favorables, et nous demeurâmes dans cet état d'espérance et de joie jusqu'à mardi, que le Roi, entrant dans ma chambre, suivi de M. Fagon, me dit : Je viens de voir mon fils, qui m'a si fort attendri que j'ai pensé pleurer ; sa tête est grossie depuis trois ou quatre heures prodigieusement, il est presque méconnaissable, ses yeux commencent à se fermer ; mais on m'assure que tout se passe ainsi dans la petite-vérole, et M^{me} la Duchesse et M^{me} la princesse de Conti disent qu'elles ont été tout de même ; sa tête est fort libre, et il me dit qu'il espérait me voir demain

en meilleure santé. » Et sur cela le Roi se mit à travailler avec M. Voysin et M. Desmaretz.

Comme vous savez, madame, que je n'ai pas de disposition à me flatter, je crus voir de l'inquiétude sur le visage de M. Fagon, mais je n'osai le questionner à cause du Roi ; j'envoyai seulement faire part de ma peine à M^{me} la princesse de Conti, et M^{me} Durfé eut la bonté de venir me dire de sa part qu'elle connaissait parfaitement bien l'état de Monseigneur par celui où elle avait passé : elle ne l'a pas quitté et le servait avec beaucoup d'affection et de courage.

Le Roi alla souper, comme à son ordinaire, avec ces deux princesses et les dames de leur suite ; car nos princes et ce qui s'appelle maintenant M^{me} la Dauphine étaient demeurés à Versailles par ordre du Roi. Sur les onze heures on vint le chercher, en lui disant que Monseigneur était très-mal. On descendit, on le trouva avec des convulsions et sans aucune connaissance. Le curé de Meudon arriva avant le père le Tellier, que le Roi avait pourtant eu la précaution de faire tenir à Meudon, et cria : « Monseigneur, n'êtes-vous pas bien fâché d'avoir offensé Dieu ? » Maréchal, qui le tenait, assure qu'il répondit : « Oui ». Le curé reprit : « Si vous étiez en état de vous confesser, ne le feriez-vous pas ? » Le prince répondit : « Oui ». Le père le Tellier assure

qu'il lui serra la main, après quoi il lui donna l'absolution.

Quel spectacle, madame, quand j'arrivai dans le grand cabinet de Monseigneur ! Le Roi assis sur un lit de repos sans verser une larme, mais avec un frisson et un tremblement depuis les pieds jusqu'à la tête ; M^{me} la duchesse se désespérant, M^{me} la princesse de Conti pénétrée, tous les courtisans en silence, interrompu par des sanglots et par les cris qu'on entendait, qui se faisaient dans la chambre à chaque moment qu'on croyait qu'il expirait.

Le Roi y était entré trois ou quatre fois avant que j'arrivasse, pour voir s'il n'y aurait pas quelque moment pour introduire le père le Tellier, et pour envoyer chercher l'extrême-onction. Les carrosses du Roi vinrent. J'avais fait avertir M^{me} la duchesse de Bourgogne de se trouver sur le chemin du Roi, parce qu'elle voulait venir avec lui à Marly. Car il faut vous dire en passant que sa conduite est merveilleuse ; elle se partage continuellement entre le Roi, M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Berry. Le Roi prit le premier de ses carrosses qui se présenta, et s'y mit avec M^{me} la duchesse et M^{me} la princesse de Conti ; il voulut que j'eusse l'honneur de les accompagner.

Ces princesses le priaient en chemin de ne plus

se contraindre et de pleurer, craignant son saisissement ; mais il ne le put jamais. M^{me} la Duchesse faisait des cris à percer le cœur, et retombait dans un silence affreux. On trouva M^{me} la duchesse de Bourgogne entre les deux écuries : elle vint bien vite au carrosse ; le Roi la conjura de n'y pas monter, étant rempli de personnes qui sortaient de la chambre de Monseigneur, et son premier devoir étant d'aller trouver M. le duc de Bourgogne et de lui apprendre cette mort. Nous arrivâmes à Marly, où l'on ne nous attendait pas et où personne n'avait ce qui lui était nécessaire : on l'attendit avec le Roi jusqu'à quatre heures du matin qu'il alla se coucher.

Dans le moment que Monseigneur rendit l'esprit, tout son corps fut couvert de pourpre, ce qui oblige à l'enterrer sans cérémonie. Il ne sera point ouvert, on le portera dans son carrosse ; un premier gentilhomme de la chambre, un aumônier, douze gardes et douze flambeaux l'accompagneront ; et, en arrivant à Saint-Denis, on le mettra dans la cave : voilà où se termine toute grandeur !

Notre douleur ne nous a point empêchés de songer à celle qu'aura le roi d'Espagne. Oserais-je vous supplier, madame, de lui nommer mon nom dans cette triste occasion ? J'ai épuisé

toutes mes forces à vous faire cette relation, croyant qu'il serait plus consolé de savoir ce détail que de l'ignorer ; je n'aurai donc point l'honneur d'écrire à LL. MM. Cette lettre-ci me coûte trop de larmes ; Elles en seraient accablées, et leur excessive bonté les porterait peut-être jusqu'à me faire réponse.

M^{me} la dauphine vient ici tous les jours ; M. le dauphin, M. le duc de Berry et tout ce qui est à Versailles de leur suite y viendront dimanche en cérémonie, et le Roi verra tout le monde : ce sont des suites bien cruelles, et qui renouvellent à chaque moment la douleur. Nous attendons ce soir la reine d'Angleterre ; je ne sais si le roi viendra, car il est assez mal de ses vapeurs, et il n'a jamais eu la petite-vérole, non plus que la princesse sa sœur.

M. le duc de Bourgogne est transi, pâle comme la mort, ne disant pas une parole, levant les yeux au ciel : il a écrit au Roi une lettre fort touchante. M. le duc de Berry a eu une autre sorte de douleur ; toujours près d'étouffer, il fallut le déshabiller à moitié dans la chambre de M^{me} la duchesse de Bourgogne.

Monseigneur était très-aimé ; tout Paris est affligé. Deux harengères de la halle le vinrent voir : il les fit entrer ; elles lui promirent d'aller faire chanter un *Te Deum* pour le bon état où

elles le trouvaient. Il leur répondit qu'il n'en était pas encore temps ; il a toujours été frappé de son âge, disant : « J'ai la petite-vérole, mais j'ai cinquante ans. » Il marquait une grande peine de voir que le Roi s'exposait si souvent au mauvais air.

Adieu, madame ; j'espère que le Roi se portera bien, quelque pénétré qu'il paraisse, malgré les soins qu'il prend de le cacher. Il était changé hier matin à n'être pas reconnaissable ; mais il était beaucoup mieux le soir parce qu'il avait pris l'air. Il déclara dès hier à M^{me} la dauphine qu'il ne voulait plus souffrir de séparation entre eux, ni que nos princes eussent d'autres maisons de plaisance que les siennes. Cet ordre-là ne lui déplut pas.

XXXVIII

Saint-Cyr, le 30 novembre 1711.

Je n'ai point de nouvelles cet ordinaire-ci, madame ; peut-être est-il retardé par les eaux qui nous inondent de toutes parts ? Il y a un mois qu'il pleut tous les jours et toutes les nuits ; mais il n'importe, nous aurons apparemment la paix.

Voilà les passe-ports envoyés, et les Hollandais

commencent à changer leur idée : Philippe V régnera sur le trône d'Espagne, et ses aimables descendants ; j'ai toujours espéré un miracle en sa faveur, et c'est à sa suite que nous profitons de ce qui lui arrive présentement, et qu'il mérite bien mieux que nous. J'espère encore, quelque vieille que je sois, que je verrai le roi d'Angleterre retourner dans son royaume.

Quelle gloire, madame, pour notre Roi d'avoir soutenu une guerre de dix ans contre toute l'Europe, essuyé tous les malheurs qui peuvent arriver, éprouvé une famine et une manière de peste qui a enlevé des millions d'âmes, et la voir finir par une paix qui met la monarchie d'Espagne dans sa famille, et rétablit un roi catholique dans ses royaumes ! car je ne dois presque point douter que ce ne soit la suite de la paix. Le Roi jouit d'une santé qui fait espérer qu'il jouira longtemps du repos où il va être ; je vous crois encore assez Française, malgré toutes mes injures, pour m'en réjouir avec vous.

On dit qu'il faut bien encore dix à douze jours pour recevoir les passe-ports qui nous viennent par l'Angleterre ; si j'en suis crue, nos plénipotentiaires partiront un quart d'heure après qu'ils seront arrivés.

M^{me} la Dauphine prend bien vivement un tel

sujet de joie ; elle le goûte dans toute son étendue : elle se figure celle de la reine, elle me parle de la vôtre. Elle veut faire, le jour que la paix sera conclue, quelque chose qu'elle n'ait jamais fait, qu'elle ne fera que cette fois-là : elle ne l'a pas encore trouvé ; mais, en attendant, elle ira au *Te Deum* à Notre-Dame ; dîner chez la duchesse du Lude, dans une belle maison toute neuve ; ensuite à l'Opéra ; de là souper chez M. le prince de Rohan, dans ce magnifique hôtel de Guise ; au jeu et au bal toute la nuit ; et, comme l'heure de son retour sera à peu près celle de mon réveil, elle me demande à déjeuner en arrivant. Je crois, madame, que vous trouverez cette journée un peu longue, malgré tous ses plaisirs.

M. le comte de Toulouse s'est très-bien porté jusqu'au 21^e jour de l'opération ; le Roi l'ayant été voir ce jour-là, toute la cour, avec l'indiscrétion française, a été chez lui, et il en a eu la fièvre.

M^{me} de Grancey est morte presque entre les bras de M. le maréchal de Villeroy, mais très-bien préparée pour son salut. M^{me} de la Fare vit encore, aussi bien que le marquis d'Alègre ; mais on ne croit pas que ni l'un ni l'autre en reviennent.

J'ai souvent appréhendé, madame, d'avoir l'honneur de vous voir ; que ne donnerais-je pas

présentement pour jouir de ma joie avec vous ! On ne peut être tout à fait content dans ce monde-ci. Conservez-moi toujours, madame, vos précieuses bontés, et ne doutez jamais de mon respectueux attachement.

XXXIX

Versailles, le 28 décembre 1711.

Nous n'avons point de vos nouvelles, madame, et je n'en ai guère à vous mander de notre cour. Nous attendons les passe-ports mercredi ou jeudi, et, s'ils arrivent, on dit que nos plénipotentiaires partiront samedi. Mes espérances ne laissent pas d'être un peu troublées par tout ce qui nous revient des Hollandais et de l'empereur. Il faut espérer que l'Angleterre sera ferme : on dit que la reine commence fort bien à déclarer à son parlement qu'il faut faire la paix.

J'ai remis entre les mains de M. le maréchal de Villeroy toutes les lettres dont vous m'avez honorée. Je ne les aurais pas données au duc de Noailles si j'y avais cru le moindre mot qui pût jamais blesser quelqu'un ; mais il me semble, madame, que vous n'y maltraitez que moi, par vos reproches et vos railleries ; du reste, ce sont des louanges pour vos princes et pour les nôtres.

et même pour les particuliers dont nous nous parlons. Peut-être que MM. d'Éstrées y auraient trouvé quelques petits traits ; mais je les crois trop justes pour ne pas avouer qu'ils les ont mérités. Enfin, madame, je vous ai obéi, et cela seul me suffit. Je brûlerai à l'avenir celles que je recevrai ; mais je n'avais gardé celles-là que par les raisons particulières que j'avais eues par rapport à tout ce qui s'était passé en Espagne avant le voyage que vous avez fait ici.

Notre aimable princesse a été bien tourmentée, depuis quelques jours, de fluxions sur les dents : elle est un peu mieux présentement. M. le chevalier de Croissy se marie à une des plus riches filles de Paris. Vous avez aussi un ami qui va se marier ; mais c'est encore un si grand secret que je n'ose le confier au papier.

M. le comte de Toulouse est tout à fait guéri.

Madame est toujours dans ses assoupissements, malgré les remèdes qu'elle vient de faire. Quand on la réveille, elle a l'esprit très-libre ; mais elle retombe bientôt dans le sommeil : elle ne témoigne pas la moindre inquiétude de son état.

Vous m'avez si bien accoutumée à vos lettres, madame, qu'il me manque quelque chose de nécessaire quand je n'en ai point ; et j'ai de plus l'inquiétude que le retour de votre fièvre ne soit plus considérable qu'on ne l'a mandé d'abord.

XL

Versailles, le 11 janvier 1712.

Je ne sais, madame, si cet ordinaire-ci m'apportera de vos lettres ; mais j'en ai une par le courrier de M. de Torcy, et une autre du dernier ordinaire pour y répondre.

Il est vrai, madame, que M^{me} la Dauphine a grand regret de sa jeunesse ; il y a pourtant lieu d'espérer qu'elle poussera bien loin le divertissement, car elle a un fonds de joie inépuisable ; et, si nous sommes assez heureux pour avoir la paix, il est vraisemblable qu'elle sera très-heureuse. Sa grande gaieté n'empêche pas une grande sensibilité dans les malheurs ; elle a senti vivement l'incertitude où le roi et la reine Catholiques se sont trouvés ; elle souffre beaucoup par rapport à M. son père, et il n'y a point de Française plus attachée qu'elle au bonheur de ce pays-ci : ainsi on ne pourra la tenir quand tous les sujets de peine seront ôtés. Elle a raison de se trouver heureuse : elle est bien mariée, fort aimée du Roi et de M. le Dauphin, et véritablement elle fait les délices de la cour. Il y a quelques jours qu'elle eut un accès de fièvre ; les courtisans en étaient déjà consternés, et se récriaient sur la perte irréparable qu'on ferait. Le peuple l'aime

fort, parce qu'elle se laisse voir très-aisément ; elle a les plus aimables enfants qu'on puisse désirer, moins beaux que le vôtre, mais très-vigoureux et faits à peindre, gracieux comme elle, et montrant beaucoup d'esprit. Voilà, ce me semble, un état assez heureux. Si l'on juge de la vie du Roi par l'état présent de sa santé, on peut espérer que sa vie ira aussi loin que celle de M. le marquis de Mancera, puisque leur régime est à peu près pareil : il n'y a encore aucun retranchement des repas que vous connaissez, ni aucune diminution à la bonne mine, à la façon de marcher, et à toute la figure, que vous savez, madame, être au-dessus de toutes celles que nous avons vues.

M. le Grand, plus jeune, mange autant que lui ; mais il est accablé de rhumatismes, il ne peut se traîner. M. de Villeroy a toujours une grande mine, mais toute sa sobriété ne l'exempte pas d'une goutte qui le fait beaucoup souffrir. M. le duc de Gramont n'a pas un jour de santé : voilà ses contemporains, et les gens les mieux faits de son temps.

J'ai eu bien de la joie de voir arriver les pouvoirs du roi d'Espagne ; je ne saurais croire ses intérêts en meilleures mains qu'en celles du Roi son grand-père : mais, comme il est de sa dignité d'avoir des plénipotentiaires, je souhaite de tout

mon cœur de voir arriver les siens, et qu'ils joignent bientôt les nôtres, puisque ce sera une reconnaissance générale du roi d'Espagne, qui est certainement autant désirée ici qu'elle l'est à Madrid. L'affaire de Cardone est très fâcheuse, et dans une mauvaise conjoncture ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle change les affaires.

Je ne vois pas sans peine que la reine Anne consente à recevoir le prince Eugène à Londres : il me fait déjà peur ; mais vous savez, madame, que c'est ma pente naturelle.

Le mauvais temps nous a empêchés d'aller à Marly ; voici un dégel qui pourra bien nous y conduire. Le Roi s'en dégoûte un peu par la quantité de gens qui demandent à y aller ; M^{me} la Dauphine y en voudrait encore davantage : mais elle ne les logerait pas si bien. Il faut lui pardonner le peu d'attention qu'elle aurait à leur donner des commodités, puisqu'elle n'en désire point pour elle, et qu'elle consentirait volontiers à mettre cinq ou six dames du palais dans sa chambre.

La jeune maréchale d'Estrées continue dans sa dévotion, et, sous prétexte de sa mauvaise santé, demeure à Paris. Je ne penserais pas de même, parce que je crois que la piété ne doit jamais s'opposer au devoir ; peut-être aussi ses

maux sont-ils plus grands qu'on ne le croit. M. le cardinal de Noailles a un surcroît de chagrins par la maladie dangereuse du bailli de Noailles. J'étais fort choquée de ce qu'on avait mandé à Bruxelles de ne faire aucuns honneurs à nos plénipotentiaires ; mais j'apprends que cet ordre venait de l'empereur, et que les Hollandais ont mandé dans leurs places qu'on leur rendit les honneurs ordinaires. Vous entendrez parler d'une petite scène chez M^{me} la duchesse de Berry, qui fait bien de la peine à Madame et à M^{me} la duchesse d'Orléans ; il faut espérer quelque changement dans une personne de seize ans. Pourquoi, madame, me parlez-vous d'attachement respectueux ? n'est-ce pas se moquer de moi ; vous ne me devez, madame, qu'un peu d'amitié pour les sentiments que j'ai pour vous. Je suis bien propre à ne vous avoir point fait de compliments sur la nouvelle année : c'est une coutume qui m'a toujours tant déplu que je pourrais bien m'en être dispensée ; cependant, si c'est un devoir en Espagne, je vous supplie de me mettre aux pieds du roi et de la reine, et de croire que je vous estimerai et aimerai toute ma vie ; je ne crois point que ce soit manquer au respect.

XLI

Versailles, le 7 février 1712.

Je ne sais, madame, comment j'aurai la force de vous écrire toutes les horreurs qui nous environnent. La rougeole fait de grands ravages à Paris ; un jeune homme, nommé Vigno, dont le grand jeu est connu de toute la cour, est mort assez brusquement ; le chevalier d'Hautefort le suivit de près. M. de Gondrin ^(a) fut enterré hier au soir ; M^{me} sa femme a la rougeole, une fièvre continue, un enfant mort dans le corps, ses eaux percées il y a trois jours, voulant se lever à tout moment pour aller voir son mari, dont on lui cache la mort. M. le duc de la Trémoille a une fluxion sur la poitrine et une assez mauvaise santé. M^{me} la Dauphine a une fluxion qui lui fait une douleur fixe entre l'oreille et le haut de la mâchoire ; l'espace de son mal est si petit qu'on le couvrirait avec l'ongle ; elle a des convulsions, elle crie comme une femme qui est en travail et avec les mêmes intervalles ; elle a été saignée deux fois depuis hier ; elle a pris trois fois de l'opium, elle paraît un peu plus tranquille depuis un moment. Je m'en vais chez

(a) Fils du duc d'Artois et gendre de la maréchale de Noailles (G.).

elle, et je ne fermerai cette lettre que le plus tard que je pourrai, afin de vous en donner des nouvelles.

Je crois comme vous, madame, que la tendresse, la reconnaissance et la politesse doivent porter le roi Catholique à une entière confiance dans le Roi son grand-père ; cette voie sera la meilleure et la plus courte pour la paix. Les nouvelles qu'on dit hier d'Angleterre augmentent de plus en plus nos espérances. La reine Anne paraît bien autorisée ; elle a reçu froidement le prince Eugène, et on dit qu'il n'y sera pas longtemps. Mais, madame, je suis bien innocente de vous parler là-dessus, car, selon toutes les apparences, vous avez les mêmes nouvelles que nous, et peut-être de meilleures. On ne craint plus pour la vie de M. le duc ; mais on ne doute pas qu'il ne perde l'œil.

Sept heures du soir.

M^{me} la Dauphine, après avoir pris une quatrième dose d'opium, mâché et fumé du tabac, se trouve un peu mieux. On vient, dans ce moment, dire qu'elle a dormi une heure et qu'elle va dormir longtemps. M. le duc de la Trémoille a la rougeole. Il est logé très-près de M^{me} la Dauphine ; mais le Roi n'a pas voulu qu'on le transportât, à cause de sa fluxion sur

la poitrine. M^{me} de Gondrin est toujours fort mal. M^{me} de la Vrillière a la rougeole, et nous voilà tous au milieu du mauvais air, après avoir fui tout l'été pour l'éviter. J'ai de mon côté un très-grand rhume, et un si grand abattement de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends, que je ne saurais égayer ma lettre par aucun endroit. M^{me} de Dangeau vient de partir pour Paris, où son fils a la fièvre. Le comte de Roucy arrive de Petit-Bourg, qui me dit que M. d'Antin est dans une grande affliction.

XLII

Versailles, le 29 février 1712.

J'ai vu par les lettres de la reine et par les vôtres, madame, combien vous avez été touchée de l'accident arrivé à M. le duc de Berry et à M. le Duc ; vous en apprendrez successivement de plus malheureux, et tels qu'il m'est impossible de vous en faire aucun détail. La douleur du Roi est trop grande ; toute la France est dans la consternation. Mon état ne m'empêche point de penser souvent à LL. MM. CC. ; je vous supplie, madame, de vouloir bien les en assurer. Le Roi perd un saint en perdant un frère. La reine est bien heureuse de n'avoir point connu M^{me} la

Dauphine. J'ai fait tenir les lettres qui étaient dans son paquet pour Turin. Adieu, madame ; je ne puis vous instruire d'aucun détail.

XLIII

Versailles, le 27 mars 1712.

Il est vrai, madame, que je suis triste : jamais personne n'a eu plus sujet de l'être ; mais comptez que toute la cour l'est autant que moi. Tout manque, tout paraît vide ; il n'y a plus de joie, plus d'occupation. Le Roi fait tout ce qui lui est possible pour se consoler, et retombe toujours dans ses premières douleurs ; il me les confie, et vous sentez bien que c'est une grande augmentation à la mienne. Cependant sa santé se soutient, et il ne manque aucun travail. Notre petit Dauphin ^(a) vit malgré tout le monde ; je n'ai pu encore me résoudre à le voir : j'y aurais pourtant moins de peine que je n'en aurais eu pour celui que nous avons perdu ; car il ressemblait en tout à M^{me} la Dauphine.

J'ai envoyé votre lettre à M. le maréchal de Villeroy : il ne quitte plus guère la cour.

M. le comte de Brionne se meurt ; il y a longtemps qu'il n'était plus dans le commerce du

^(a) Le duc d'Anjou, qui sera Louis XV. Il a deux ans (G.).

monde. M^{lle} d'Armagnac est hors d'affaire ; M^{me} de Caylus est sortie du château sur un soupçon de rougeole : elle n'est pas déclarée, et on lui donna hier l'émetique, car c'est présentement la médecine de précaution. La duchesse du Lude vient de me donner un grand nombre de lettres de Piémont ; on dit qu'on y est très-affligé. Nous espérons la paix ; mais on ne peut se flatter que la campagne ne commence pas ; ce sera pour moi de nouvelles inquiétudes. Le maréchal de Tallard est dans la joie d'être duc ; il va marier son fils : on ne dit pas encore avec qui ce sera. Le duc de Guiché a obtenu la survivance du gouvernement de Béarn.

Je sais peu de nouvelles ; je vis plus que jamais à Saint-Cyr pour me cacher ; et, quand je demeure ici, les personnes les plus affligées se joignent à moi, et le jour se passe à pleurer. Il serait pourtant bien nécessaire de montrer au Roi moins de tristesse pour conserver sa santé ; mon abattement ne m'empêche pas, madame, d'être très-sensible à toutes vos bontés.

XLIV

Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

Nous ne recevons plus de nouvelles sur la paix qui ne soient bonnes, et je ne vois plus per-

sonne qui ne croie celle de l'Angleterre au premier jour, et la générale dans cette année ; mais tout cela va si lentement que les naturels vifs ont quelque chose à souffrir.

On dit que nous saurons demain quelle sera la suspension d'armes ; on croit que les troupes à la solde de la reine suivront l'exemple des Anglais ; on fait espérer que les Hollandais entreront dans une suspension générale : c'est là ce qui serait bon, et je me sentirais, en ce cas-là, de la patience pendant les négociations d'Utrecht.

Je n'ai pas de peine à croire, madame, que ce que le Roi a déclaré dans son conseil n'ait donné une scène bien héroïque et bien tendre ; notre siècle en fournit qu'on aurait crues trop faibles dans un roman.

Je fus témoin, il y a quelques jours, des adieux de notre Roi avec S. M. Britannique. Le Roi lui dit des choses admirables sur l'amitié, sur les services qu'il lui rendrait toutes les fois qu'il pourrait, et finit par une exhortation sur la fidélité à sa religion et sur l'éloignement des nouveautés à laquelle on ne pourrait rien ajouter : un grand Roi est un excellent prédicateur. Le roi d'Angleterre répondit parfaitement à tous les articles, et recommanda la reine sa mère au Roi d'une manière fort tendre. Ce prince-là est bien

sage et plus que son âge ne le porte. La reine, de son côté, dit tout ce qu'il y'avait à dire sur leur reconnaissance pour le Roi, et sur sa soumission à la volonté de Dieu. Elle est d'une tristesse à faire pitié aux gens les plus durs.

Quelle aimable idée voulez-vous me donner, madame, en me faisant voir la reine d'Espagne à Marly ? Si elle était obligée de venir à Barèges, je hasarderais, à mon âge, un voyage jusqu'à Bordeaux ; mais que de raisons, madame, et de difficultés se présenteraient pour s'opposer à ce projet : celle de vos deux princes est bien considérable.

Le maréchal de Villeroy est bien content, madame ; jugez par là des traitements qu'il reçoit, car vous savez que sa délicatesse n'est pas aisée à satisfaire. Il y a longtems que je ne l'ai vu : il n'est pas facile de me joindre ; le Roi est souvent chez moi, et j'aime fort à être seule dans les tems dont je puis disposer.

Je ne parle plus de la renonciation, car je ne crois pas qu'il y ait rien de plus imprudent que de tenir là-dessus les discours que l'on tient ici ; du reste, je pense comme les autres, pour le moins, et il n'y a pas deux avis depuis le cabinet jusqu'à la halle.

La cour n'est pas encore grosse ici ; on y chasse fort, et il y fait le plus beau tems du

monde. Je suis partout également à vous, madame, quoique je ne veuille plus rien aimer dans le monde.

XLV

Marly, le 27 février 1713.

Je suis bien aise, madame, que la maladie qui vous empêche de m'écrire plus amplement n'ait pas été plus longue, et qu'on vous ait donné une médecine si à propos. Il est certain que vous méritez de vivre, et que vous n'êtes pas inutile sur la terre. Je comprends fort bien que vous y grondez quelquefois : il est impossible de vouloir les choses dans l'ordre sans reprendre ceux qui en sortent. J'ai souvent pris la liberté de gronder la duchesse du Lude, parce qu'elle ne grondait pas assez : ce personnage vous doit être plus désagréable qu'à une autre, car il me semble que vous êtes naturellement fort douce.

M^{lle} d'Aumale m'a fait part de la lettre dont vous l'avez honorée, et vous cherche une quenouille. Vous aurez au pied de la lettre tout ce que vous demandez, et rien de plus : je n'irai point me piquer de vous envoyer vingt livres de laine, autant de soie et autant de lin ; il ne vous faut que des échantillons, et vos ouvrages n'iront jamais plus loin.

Les affaires où vous vous intéressez, le soin d'occuper et de réjouir LL. MM. CC., l'éducation de deux grands princes, les commerces avec tant de gens qui vous honorent, valent bien, auprès de Dieu et devant les hommes, le mérite de filer sa quenouille.

Nous avons vu le cardinal de Polignac, qui, je crois, ne sera pas longtemps ici : il s'en va plus disposé que jamais à se joindre en tout à M. le cardinal de la Trémoille. On parle fort du mariage du comte de Roucy avec M^{lle} de Monaco, et de celui du fils de M. le maréchal de Tallard avec une troisième fille de M. le prince de Rohan. Il en a trois ; l'aînée est un peu boiteuse, la seconde très-bien faite, mais voulant absolument être religieuse ; la troisième était fort jolie dans son enfance. Elles ont toutes ces belles couleurs de M^{me} de Soubise.

Je connais, madame, le soulagement qu'on trouve à mettre un corps ^(a) ; mais il n'en faut plus parler en France : une belle et grande princesse les a détruits sans ressource ; elle n'a pu se gêner la taille, mais elle a gâté celle des autres, et nous ne voyons plus que de grosses femmes courtes.

Le roi d'Angleterre, en sortant de France, a

^a Un corset.

écrit au Roi la plus belle lettre du monde : jamais on n'a mieux mêlé les termes de respect, de reconnaissance et de soumission avec la dignité d'un grand roi. Je ne sais que son rétablissement qui me pût donner envie de vivre jusque-là.

M. le Dauphin vint ici il y a deux jours, ajusté, couvert de pierreries et le plus joli du monde, à ce qu'on m'a dit, car j'étais à Saint-Cyr. M^{me} la duchesse du Maine contribue fort aux plaisirs de Paris par les comédies, les bals et les mascarades qu'elle donne ces jours-ci avec une grande magnificence. Les marionnettes représentent le siège de Douai, les fanfaronnades de M. de Villars, et nomment tous nos officiers par leurs noms. Tout le monde les veut voir ; le maréchal de Villars lui-même y a été, entendant fort bien la raillerie. M^{me} la duchesse de Berry les a fait venir à Versailles.

Madame va toujours à son ordinaire ; mais je ne saurais croire que ses maux ne soient pas fort considérables.

Je n'ose plus parler de la paix : on croit y toucher, et cependant elle s'éloigne. On dit que c'est demain que la reine Anne doit se déclarer à son parlement, et que nous en aurons samedi la nouvelle.

Le Roi a pris aujourd'hui sa médecine de précaution, il se porte parfaitement bien.

XLVI

Versailles, le 24 avril 1713.

Je vous plains, madame, dans la sincère affection que vous avez pour LL. MM. CC., d'avoir à trouver des gens propres pour bien élever vos princes. Les Français sont affectionnés à leur Roi. Ce n'est point une nouvelle domination ; les sujets sont d'une même nation ; leurs pères, leurs aïeux ont servi les prédécesseurs de nos Rois ; il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de courage, beaucoup de science ; et avec tous ces avantages, madame, j'ai connu plus d'une fois la peine qu'on a eue dans les choix qu'on a faits. Jamais prince n'a eu des intentions plus droites que le Roi : quand il fallut donner des hommes à feu Monseigneur, il ne consulta aucune de ses inclinations. Il lui donna M. de Montausier, qui était la vertu même, mais d'une humeur si sévère et si âpre, que je crois qu'il intimidait trop son pupille ; on l'environna dans les places subalternes de tout ce qu'on crut de meilleur ; on évita surtout la flatterie qu'on a pour les princes dès leur berceau ; il n'avait pas un gentilhomme de la manche qui ne lui parlât plus hardiment et plus franchement qu'on n'aurait fait à un bourgeois : mais tout cela peut bien avoir contribué

à cette timidité. Vous avez vu le choix qu'on avait fait de M. de Beauvillier et de M. de Cambrai : on ne saurait le trouver mauvais quand on a vu de près M. le duc de Bourgogne, et qu'on voit présentement S. M. C. Il me semble que, de la manière dont votre cour est tournée, on pourrait ne pas tant séparer les enfants qu'on l'a toujours fait dans cette cour-ci, et ne pas tant les abandonner à leur gouverneur. Votre roi, votre reine, et vous, madame, ne seriez-vous pas de bons gouverneurs et gouvernantes, en autorisant cependant le gouverneur nommé et le précepteur ? J'ai connu, dans ma jeunesse, un homme de beaucoup d'esprit qui prétendait que les hommes devraient élever les filles, et les femmes prendre soin de l'éducation des hommes. Cette maxime pourrait être trop poussée ; mais elle n'est pas sans raison. Il n'y a point de femmes si sévères par rapport à la coquetterie que le sont les hommes ; ils veulent qu'elles soient modestes, précieuses et retirées. Il n'y a point de femmes qui laissassent à un jeune homme les grossièretés et les désagréments que les hommes comptent presque pour rien, et qui font pourtant plaire ou déplaire. Je voudrais donc un seigneur espagnol, brave homme de guerre, plein d'honneur et de probité ; un précepteur non pédant, et l'esprit orné de tout ce qu'il y a de plus agréable. L'exem-

ple du roi, les agréments de la reine, la politesse et la droiture de la camarera mayor feraient le reste. Voilà, ce me semble, madame, un assez beau projet.

Il y a dans votre lettre un mot qui me fait voir que je pense comme vous sur les enfants quand vous dites qu'il faut leur parler raisonnablement ; j'en ai deux cent cinquante que je fais élever sur ce principe, dont je me trouve fort bien.

Vous avez raison, madame, de croire qu'il y a plaisir à entendre parler le Roi du peu de cas qu'on faisait de lui dans sa jeunesse ; comme il s'est bien tiré de cet état-là, il en discourt présentement fort à son aise.

M. le duc d'Alençon est délogé de mon voisinage, ce qui ne m'a pas surprise ; mais je suis bien fâchée qu'il ne soit pas venu à terme, car je souhaite fort que M. le duc de Berry ait des enfants. M^{me} la duchesse de Berry releva hier en parfaite santé ; M. son mari n'est pas de même. Nous avons cru que l'émétique le guérirait ; mais son visage ni son appétit ne reviennent. C'est ce qui a rompu le voyage de Rambouillet, où l'on devait beaucoup chasser, et nous irons passer le mois de mai à Marly, où la cour sera bien grosse. On commence à la faire à M^{me} la duchesse de Berry ; il paraît qu'on en

est un peu plus content ; au moins y a-t-il des gens qui la prônent. Elle paraîtra plus l'été que l'hiver : elle aime les chasses et la promenade, et ne peut souffrir ni le bal ni le jeu.

Quoiqu'on nous assure que l'empereur signera à son tour, je n'aime point à entendre encore parler de guerre ; tout se prépare ici pour la campagne d'Allemagne, quoique tout le monde soit persuadé qu'elle ne se fera point.

La duchesse de Noailles est accouchée d'un garçon. Votre amie, M^{me} la maréchale, en est transportée de joie, et vous aurez bientôt Clément : il doit pourtant passer en Provence. Tout ce que vous aimez le mieux ici, madame, est en bonne santé ; conservez bien la vôtre, puisqu'elle est utile à de si grandes choses.

XLVII

Le 29 avril 1713.

Votre style est admirable en toute façon, madame ; il a toute la liberté qu'il faut pour plaire. Je ne me suis pas encore aperçue que vous m'avez manqué de respect, mais j'y regarderai de plus près à l'avenir ; car je sais toutes les raisons que j'ai d'en exiger de vous. Quant à la contrainte, je suis persuadée que vous en avez beaucoup avec moi, et que nos conversations ne

seraient pas si mesurées que nos lettres. Il y a beaucoup de gens qui gagnent à notre séparation, et il y en a peut-être qui ne seraient pas trop aises de nous voir réunies ; mais, comme vous dites, madame, il n'y a point de remède à ce qui nous déplaît, que celui que vous voulez m'interdire : je n'ai jamais été fort attachée à la vie, et je vous avoue que je le suis moins que jamais. Ne croyez pas, madame, que je sois la seule qui conserve un fond de chagrin depuis nos malheurs : il n'y en a que trop qui n'en peuvent revenir ; vous me parlez sur le mien avec une bonté et une amitié qui me consoleraient, si j'en pouvais jouir.

Je comprends bien, madame, que M^{me} la duchesse d'Albe aime mieux voir des hommes que des femmes : je serais fort de son goût si je pouvais avoir encore quelque société ; mais il n'y en a point pour ceux qui font un personnage. Vous souvient-il, madame, que, dans votre grande jeunesse, vous me portiez envie quand des gens sérieux me menaient dans un coin pour me parler de leurs affaires ? J'en étais très-affligée, et j'aurais mieux aimé rire avec M^{lle} de Pons et M^{lle} Martel, que j'entendais se divertir à merveille : les années n'ont point changé mon goût ; je n'aime que la société, et je n'en puis plus avoir.

Je serai bien surprise si M^{me} la duchesse d'Albe se remarie après l'affliction que nous avons vue ; il y en a pourtant beaucoup d'exemples. Le Roi a eu la complaisance de tenir le fils de M. le duc de Noailles ; toute la famille se rassembla, et jamais on n'en vit une si nombreuse, ni tant de duchesses, qui bordaient le drap de pied du Roi. Je n'en ai point été témoin : ma vieillesse alla se renfermer dans Saint-Cyr.

M. le maréchal de Villeroy ne jettera point votre quenouille au feu ; mais il dit que vous pourriez bien nous donner du fil à retordre : c'est à vous, madame, à lui faire expliquer comment il l'entend.

Vous avez présentement des courriers qui vous auront porté la nouvelle de la paix ; mais je viens tout à l'heure d'être témoin d'un conseil de guerre qui me déplait fort, et que le Roi a tenu avec M. le maréchal d'Harcourt et le maréchal de Bezons, qui vont commander les deux armées d'Allemagne. Ce reste de guerre afflige le peuple de Paris et moi ; car, pour les gens capables, ils prétendent que l'empereur signera la paix dans le mois de mai.

Le Roi a été saigné hier matin, et s'en portait fort bien hier au soir. J'ai vu M. le Dauphin chez lui : c'est un des aimables enfants qu'on puisse voir, et dont la santé paraît tout à fait

rétablie ; l'appétit revient à M. le duc de Berry, ce qui fait espérer qu'il va revenir dans son naturel ; on dit pourtant qu'il est encore fort changé. Le maréchal de Villars a une assez violente fièvre tierce, qui résiste au quinquina.

XLVIII

(Marly), le 31 mai 1713.

Je vous assure, madame, que j'ai été fort aise de la naissance de M. le comte d'Ayen, et qu'il s'en faut bien que je sois aussi méchante parente que vous le croyez. M^{me} la maréchale a été ravie ; je crois sa dévotion très-sincère : quand on a vécu avec honneur, qu'on ne s'est occupé que de sa famille, il n'y a pas un grand chemin à faire pour aller à Dieu, et il suffit de le mettre à la place des motifs qui nous faisaient agir. Elle est plus gaie que jamais ; mais on s'aperçoit pourtant bien que ses discours sur le prochain sont plus mesurés.

M. et M^{me} la duchesse de Berry m'ont fait l'honneur de venir chez moi séparément. Le prince m'a paru tout à fait dans son naturel ; il est maigri, et n'en est que mieux ; M^{me} la duchesse de Berry est un peu crûe, fort grossie, un peu pâlie, de bonne mine, et toute propre à paraître

belle au peuple. Elle me tint de très-beaux et de très-bons discours, et elle a tout l'esprit imaginable ; elle s'exprime en Mortemart.

Je comprends, madame, la joie que vous avez eue du courrier de Savoie : c'est un grand plaisir de voir la reine en état de jouir du commerce de la meilleure mère du monde, et qui ne peut sans un grand mérite avoir commencé les deux éducations que nous avons vues.

Il est vrai, madame, qu'on n'a pas besoin de livres pour faire des méditations, et que tout ce que nous voyons tous les jours nous en fournit de grands sujets. Celui que vous marquez du duc de Médina-Cæli est bien touchant ; mais nous en avons vu de terribles dans des personnes qui étaient l'innocence même.

Toutes les fois que vous voudrez me donner des louanges sur ma capacité sur l'éducation des enfants, je les avalerai à longs traits ; car je suis véritablement persuadée que j'en sais beaucoup là-dessus. Je vous trouve bien moins embarrassée que nous sur un gouverneur, par la sorte de vie que vous faites. Le roi, la reine et vous, madame, devez faire plus de la moitié de son ouvrage ; car je m'imagine que vous n'abandonnerez pas vos princes entre les mains des gouverneurs sans les voir qu'un quart d'heure par semaine en cérémonie.

Nous avons un dauphin bien précieux, et je ne sais si, dans les conjonctures présentes, il faudra attendre qu'il ait sept ans pour lui donner les hommes. On n'a point porté le deuil de M. le duc d'Alençon.

Ce serait une grande tentation pour moi, madame, que cette conversation que vous me faites l'honneur de désirer ; je ne serais pas si mesurée que M^{me} la maréchale de Noailles, et le prochain aurait un peu à souffrir : on ne saurait ouvrir son cœur sans tomber sur lui.

On publie demain la paix à Paris : il y a des dames de Marly qui y vont ; le feu de joie sera jeudi, et le Te Deum. Avec tout cela, madame, l'empereur nous déclare la guerre, nous voyons partir tous les officiers, au grand regret de la pauvre duchesse de Guiche, qui avait bien compté de passer l'été avec son mari. Vous ne doutez pas, madame, que je ne sois plus sensible à cette dernière nouvelle qu'à toutes les autres.

Je ne me lasse point de vous dire que la santé du Roi est à souhait ; cependant je ne vous en parlerai plus, pour ne pas répéter la même chose, à moins que je n'eusse quelque raison particulière.

La belle M^{me} de Courcillon, après sept ou huit mois d'une langueur qui faisait tout craindre pour elle, se trouve enfin grosse, au grand contentement de toute sa famille.

Il est vrai, madame, que M^{me} la duchesse de Berry veut se divertir ; mais elle a encore plus d'envie d'avoir des enfants : je suis persuadée qu'elle ne hasardera rien là-dessus, car elle est capable de suivre un dessein.

Le chevalier de Saint-George est charmé des traitements qu'il reçoit à la cour de Lorraine : il faudrait encore voir le rétablissement de ce prince, dont la réputation augmente tous les jours ; la reine sa mère est dans la solitude de Chaillot, sans secours et sans consolations qu'autant qu'il plaît à Dieu de lui en donner. Marly m'éloigne encore d'elle : si la santé où je suis depuis quinze jours continue à Versailles, j'aurai l'honneur de la voir.

M^{me} la duchesse de Tallard est déjà grosse ; elle n'a que quatorze ans. Je suis à vous, madame, au delà de toutes mes expressions.

XLIX

Marly, le 23 juillet 1713.

Oui, madame, j'ai été à Rambouillet, et j'ai passé dans mon lit tout le temps qu'on y a demeuré ; je n'en ai pas partagé les plaisirs, mais bien le bruit et le vacarme d'une jeunesse qui ne se contente pas de se divertir le jour, et qui

court toute la nuit. Le Roi s'y plaît en effet, par rapport à la chasse, et il projette un voyage au mois d'octobre. La chambre que j'y habite est très chaude l'été et très froide l'hiver ; j'en ai déjà essayé. Vous croyez bien, par ce petit récit, que je ne prends pas beaucoup de plaisir à changer de lieu. Nous allons pourtant à Fontainebleau, où j'ai encore un très-bel appartement, mais sujet au même froid et au même chaud, y ayant une fenêtre de la grandeur des plus grandes arcades, où il n'y a ni volet, ni châssis, ni contrevent, parce que la symétrie en serait choquée. Ma solidité a quelque chose à souffrir, ainsi que ma santé, de vivre avec des gens qui ne veulent que paraître, et qui se logent comme des divinités ; la seule consolation qu'on en peut tirer, et qui n'est pas petite, c'est qu'il n'y a rien qui incommode le Roi, et que, jugeant d'autrui par lui-même, il loge les personnes qu'il honore de ses visites et de son amitié comme il se loge lui-même.

J'ai appris depuis peu que le prince Ragotzki a une affaire en Espagne ; je ne le savais point, madame, quand je vous ai fait son portrait : je n'aurai jamais de finesse avec vous, et n'ayant point songé du tout à vous le recommander, je vous demande aujourd'hui bien franchement votre protection pour lui, que je suis sûre que

vous accorderiez à son mérite, s'il vous était connu. Je vous en parle sur la voix publique ; je ne l'ai vu qu'un instant qu'il entra dans ma chambre à Saint-Cyr, pour me remercier de ce que je consentais que M^{me} de Dangeau lui montrât cette maison. On me conta l'autre jour qu'il avait trouvé un officier de sa connaissance qui l'avait assuré que ses enfants, qui sont entre les mains de l'empereur, étaient fort abandonnés et manquaient de tout ; il ne le croyait pas, et n'en pouvait parler qu'avec des larmes. Je suis assurée que votre bon cœur sera touché de sentiments si raisonnables et d'un état si pitoyable.

La pauvre M^{me} de Solre est au désespoir du retardement que M. son mari apporte à son voyage d'Espagne ; et cela par les plus petits endroits, lui refusant, je crois, de l'argent pour son voyage.

Landau avance ; M. de Biron est aussi bien qu'il peut être avec un bras coupé. M. de Lauzun, sachant que M^{me} de Biron n'avait pas un sou pour partir, lui envoya cinq cents louis ; on le blâme si souvent qu'il faut bien lui donner des louanges quand il les mérite.

Vous voulez donc que M^{lle} d'Aumale aime la reine ? Vous êtes insatiable pour elle, si vous n'êtes point contente de sa réputation, car je ne crois pas qu'il y ait eu d'exemple d'une princesse

si bien établie et de si bonne heure. Il en coûte d'ordinaire bien des années et bien des contradictions ; mais sa vertu, son esprit et ses charmes n'en reçoivent aucune.

Jamais il n'y eut rien de plus lent que l'évacuation de la Catalogne. Nos princesses du sang sont à Paris depuis trois jours, pour aller voir M^{me} la princesse de Conti. M^{me} la duchesse de Berry ne traite pas bien M^{me} la Duchesse ; il y avait eu une grande amitié entre elles dans leur enfance.

L'affaire du comte d'Harcourt et du duc d'Estrées a été accommodée par les maréchaux de France nommés par le Roi ; car vous savez, madame, que les princes ne veulent point reconnaître ce tribunal ; les ducs, à leur exemple, veulent aussi s'en soustraire.

Je suis présentement dans un état de faiblesse où je retombe souvent ; je crois à chaque fois être à ma fin, et puis j'en reviens avec une force étonnante pour mon âge ; je suis toujours, madame, également à vous.

L

Fontainebleau, le 18 septembre 1713.

J'ai vu, madame, la réponse que vous faites à M. le maréchal de Villeroy, et j'y ai vu aussi

toutes les raisons et toute la douceur qui me paraît dans tout ce que vous faites. Il vous répondra, et vous pourra assurer, madame, que le Roi fera son possible pour le succès que vous désirez. Je sens bien que, si ce projet vous rapprochait de nous, j'y entrerais avec plus de vivacité, car je ne puis croire, madame, que vous en jouissiez et que vous quittiez jamais LL. MM. CC.

Ne croyez pas, madame, que je puisse mettre des paravents devant ma grande fenêtre. On n'arrange pas sa chambre comme on veut quand le Roi y vient tous les jours, et il faut périr en symétrie. Je comprends parfaitement les railleries de M^{me} de Caylus puisque vous les permettiez ; comment peut-on mieux aimer une souffrance réelle que d'avoir les yeux blessés par quelques petits travers ? Ce sont ceux de l'esprit qui m'impatientent ; mais il faut s'y accoutumer, et à quelque chose de pis.

M^{me} de Caylus est la plus jolie vieille que vous connaissiez ; elle a souvent ces belles couleurs que vous lui avez vues, et dans ces moments-là elle est aussi jolie qu'elle ait jamais été ; du reste plus délicate que moi, ne s'habillant plus, presque toujours dans son lit, et menacée de maux bien considérables.

M. de Lauzun est allé à Lauzun, et doit être

de retour ici vers la fin du séjour que nous y devons faire : ce voyage en poste m'a surprise, à son âge. M^{me} sa femme est malade à Paris.

Il n'est point vrai, madame, que le prince Ragotzki achète une maison ; il en a emprunté une du petit Bontemps, qui est dans l'avenue de Paris à Versailles. Je n'en connais que la porte, qui me paraît enterrée. Il demeure là, et vient tous les jours voir le Roi. Les courtisans ne se dégoûtent point de lui, et sa conduite est trop sage pour attirer des dégoûts. Vous m'avez rendu, madame, de très-bons offices auprès de lui, et je crois que j'aurais du crédit en Transylvanie, s'il y était rétabli. Je vous rends mille grâces de votre intention qui va toujours à mettre la paix et l'agrément partout ; mais je n'ai point eu d'autre dessein en vous parlant de ce prince que de rendre témoignage à la vérité.

Je me trouve trop heureuse quand je puis louer quelqu'un, car je sais tant de mal de la plupart des gens que je vois que mon cœur est toujours dans une amertume qui a besoin de quelque adoucissement. J'espère que nous apprendrons bientôt l'heureux accouchement de la reine.

Le maréchal de Villars a passé le Rhin ; on ne dit point encore son dessein : mais on ne croit pas qu'il fasse le siège de Fribourg.

Il y a des nouvelles qui disent que l'impératrice est grosse. M^{me} la duchesse d'Orléans est partie pour aller à Versailles, pour voir M. le duc de Chartres qui est assez mal ; il a de fréquentes faiblesses, ce qui me paraît un grand mal à un enfant, à moins que ce ne soit des vers.

L'Électeur s'en va demain. Jamais homme ne s'est mieux diverti, si on juge par le mouvement qu'il s'est donné. Il a chassé tous les jours avec les différentes meutes qui sont ici, festins soir et matin, comédie trois fois la semaine, et grand jeu jour et nuit. On dit que rien n'est si vif que le jardin de Diane, où se passe une partie de ces plaisirs-là. Ce prince a perdu beaucoup d'argent et a grand mal aux yeux : voilà tout ce qui lui en restera. Il doit prendre congé du Roi demain au matin.

M. le cardinal de la Trémoille mande que la constitution est faite, qu'on l'aura dans huit jours, et qu'il peut assurer par avance qu'il n'y a rien qui puisse changer nos libertés. Dieu veuille que les malheureuses affaires des deux partis puissent finir, quand même elles devraient recommencer quelque jour ! car il ne faut pas espérer que cette hérésie soit sans retour.

Le marquis de Souillé, chevalier d'honneur de Madame, est mort ; elle a donné la charge à son frère. Notre cher dauphin se porte à mer-

veille ; la santé du Roi est à souhait. Nous avons ici une nouvelle venue, qui est M^{me} de Meuze, nièce de M. Sainte-Maure, fille de M. de Zurlaube ; elle suit déjà M^{me} de Berry à la chasse.

LI

Marly, le 20 novembre 1713.

Je n'ai point de lettre de vous, madame, mais vous en avez une de moi qui ne peut pourtant vous marquer l'étonnement et l'affliction de ce qui se passe. Je laisse aux gens capables de faire les réflexions qui se présentent sur la conduite du Roi Catholique et sur les conséquences qu'elle peut avoir dans toute l'Europe ; je me borne à votre intérêt particulier, madame, qui me fait autant souffrir présentement qu'il me donna de joie il y a huit jours : jamais surprise n'a été égale à celle de votre ami et à la mienne. Dieu veuille que vous raccommochez tout ce que vous avez gâté ! Il m'est impossible de vous parler d'autre chose.

Rien ne se décide à Fribourg, et les nouvelles de Marly ne m'occupent pas tant que ce qui se passe à Madrid. J'éprouve présentement très-douloureusement quel est l'attachement que j'ai pour vous, madame ; rendez-moi l'honneur et la joie qu'il m'avait donnés depuis tant d'années.

LII

Versailles, le 4 février 1714.

Il n'est pas étonnant, madame, que Madrid et toute l'Espagne soient en pleurs ; mais il est surprenant qu'on puisse être aussi affligé que les honnêtes gens le sont ici pour une princesse qu'on n'a jamais vue. On envoie incessamment demander des nouvelles aux personnes qui en pourraient savoir, et une de mes femmes m'a dit ce matin, en revenant de la messe, qu'un laquais avait couru à elle dans la chapelle pour lui dire, tout transporté de joie : « On dit que notre reine d'Espagne est mieux. » Les lettres qu'on en a reçues ont fait pleurer tous ceux qui les ont vues ; je ne crois pas qu'on puisse avoir un spectacle plus attendrissant que celui dont vous avez été témoin. M. Fagon approuve le lait de femme : mais, madame, je crains ce grand dégoût de la reine pour une nourriture assez dégoûtante par elle-même. M. le duc de Richelieu s'est sauvé la vie par ce remède-là : il tétait deux grandes femmes bien faites, il y a bien quarante-cinq ans, et il en avait presque autant ; il vit encore. Si quelque chose peut me faire espérer, c'est ce que vous me dites de la diminution des glandes de la reine, que je crois toujours son plus grand

mal. M. Fagon croit comme vous que, si ses forces reviennent, il lui faut des bains chauds qui puissent fondre en dedans et en dehors. Que ne doit-on pas faire pour sauver une telle vie ? Et le roi n'aime-t-il pas mieux se séparer pour trois mois et pour six que de l'être pour toujours ? L'idée d'un tel malheur doit faire regarder tout le reste comme très-supportable. Je n'ai point le courage, madame, de vous parler d'autres choses, et je n'en ai pas même d'agréables à vous dire : la paix s'éloigne, la guerre approche, les affaires de l'Église s'aigrissent, celles d'Espagne vont mal de tous côtés ; la misère est grande ici ; la reine d'Angleterre est pire que jamais, et le roi son fils sèche d'ennui. Nous n'avons rien de bon que la santé du Roi et celle du Dauphin, qui est pourtant un peu enrhumé ; et je suis toujours également à vous. Je ne pense pas, madame, que M. le maréchal de Villeroy s'attende à une réponse dans l'état où vous êtes. Dieu veuille que vous soyez bientôt en état de la lui faire !

LIII

Versailles, le 5 mars 1714.

J'ai toujours trouvé, madame, que la cour, que je n'ai jamais aimée, était très-bonne pour

les afflictions ; on y est forcé de s'oublier pour s'occuper des autres. Voilà votre présent, qui ne vous laissera guère à vous-même : il faut soutenir et amuser le roi, ce qui n'est pas toujours fort aisé ; il faut s'occuper de trois princes, et, ce qui est bien pire, de tout ce qui les environne. Vous entrerez dans toutes les affaires, et vous avez cinq ou six personnages à remplir ; il y a de quoi suffoquer pour un esprit plus borné que le vôtre et une humeur aussi douce que vous l'avez reçue : rien n'est si glorieux, madame, que toute votre vie, qui va toujours croissant en honneurs et, ce qui est bien meilleur, en mérites.

Il est vrai que vous venez d'éprouver une terrible affliction, et que vous n'oublierez jamais ce que vous avez perdu ; mais chaque jour adoucit de pareilles idées, surtout quand on est fort occupé. Je ne comprends point et on ne comprendra point ici que le roi ne veuille pas se faire la violence de retourner dans son palais : tout ne lui retrace-t-il pas également la perte qu'il a faite ? On commence déjà à dire ici que vous voulez le tenir à la campagne, afin qu'il ne voie personne.

Je ne crois pas qu'il nous puisse rien arriver de meilleur que de vous voir auprès de ce prince ; vous serez toujours Française, et portée à l'union

des deux couronnes : si le Roi pensait autrement, vous l'apprendriez par des gens plus importants que moi, car tout passe ici par les ministres.

Selon toutes les apparences, nous allons avoir la paix ; et comme je ne suis pas destinée à la joie, je ne la sens que par raison, les affaires de M. le cardinal de Noailles jetant une grande amertume sur toute ma vie, qui ne sera point assez longue pour en voir la fin. Votre ami, madame, vous écrit un mot, et aura bien de la joie de votre souvenir ; il est toujours le même pour vous ; et soit qu'il vous loue ou qu'il vous querelle, c'est le même principe qui le fait agir.

Le Roi a eu, depuis deux ou trois jours, un petit rhumatisme sur une cuisse, et un peu de sang extravasé dans un œil, sans aucun mal : ni l'un ni l'autre ne l'a arrêté, et il s'en va dans ce moment à Marly, et de là à Saint-Germain, où la reine^(a) n'a pas voulu le recevoir plus tôt, parce qu'elle se trouvait trop faible.

Le prince de Soubise épouse, à ce qu'on dit, la fille de M^{me} la princesse d'Espinoy. La fille de M^{me} de Roquelaure a épousé le fils aîné de M. le comte de Marsan. Je crois que tout cela vous est assez indifférent.

(a) d'Angleterre.

LIV

Marly, le 2 mai 1714.

Je ne comprends point, madame, pourquoi vous recevez deux de mes lettres à la fois, car rien n'est plus réglé que d'avoir l'honneur de vous écrire tous les huit jours par l'ordinaire. J'ai eu celui de vous dire bien des fois que je ne sais jamais quand les courriers partent. Et pourquoi m'en avertirait-on, puisque je ne sais ni les choses dont ils sont chargés ni celles qu'ils rapportent ? Vous ne me croyez donc point, madame, quand je vous dis que je n'entre dans aucune affaire, et qu'on aurait autant d'éloignement pour me les communiquer que j'ai de répugnance à les entendre ? J'ai toujours été la même là-dessus. J'étais certainement bien attristée à l'hôtel d'Albret quand un courtisan venait m'entretenir tête à tête et que je vous entendais rire avec M^{lles} d'Albret, de Pons et de Martel. Vous ne pouvez, madame, donner plus de louanges au roi d'Espagne que tous ceux qui en reviennent lui en donnent. On dit que c'est un très-honnête homme, rempli de justice, de bonté et d'humanité, que c'est un saint, qu'il entend parfaitement les affaires générales et les siennes particulières, qu'il est timide, particulier, un peu incertain, et

n'ayant pas assez bonne opinion de lui-même. Voilà, madame, le véritable portrait qu'on nous en fait, qui a tant de rapport à ce que nous avons vu que nous ne pouvons presque en douter. Du reste, les honnêtes gens ont pour lui la tendresse que les Français ont pour le sang de leur maître. Je sais, madame, mieux que personne l'intention que vous avez toujours eue d'unir les deux rois et les deux nations. J'ai toujours cru le premier article très-possible, et même qu'il serait difficile qu'ils ne s'aimassent pas toujours. Je n'ai pas pensé de même sur l'autre, et je n'ai jamais cru qu'il fût aisé d'unir deux nations naturellement opposées l'une à l'autre, et toutes deux assez fières pour vouloir garder leurs coutumes.

Vous avez raison, madame, de dire que je tomberais de mon haut si je savais que M. de Brancas a dit qu'il vous ferait sortir d'Espagne, et que le Roi vous en ferait enlever par cinq cents chevaux. J'ose vous dire qu'il n'est pas croyable que vous ayez ajouté foi à un discours si insensé, et qui ne peut être fait par un homme qui sait fort bien que le Roi n'enverra pas cinq cents chevaux à Madrid pour vous prendre. Je crois que le Roi n'a jamais douté que le roi son petit-fils ne vous renvoyât s'il le lui demandait bien instamment, ni que vous ne sortissiez d'Espagne s'il vous l'ordonnait comme votre Roi. Il

n'a point été surpris des assurances nouvelles que vous m'en donnez dans votre dernière lettre, et je crois que vous êtes bien éloignée de le croire capable de telles violences contre une personne qui mérite par toutes sortes d'endroits tant de considération. M. de Brancas prétend que tout son crime consiste à avoir déclaré aux Espagnols que ce n'était point le Roi qui avait envoyé Orry pour gouverner, qu'il n'est point regardé dans ce pays-ci comme capable d'un tel personnage. Je vous parle d'autant plus hardiment sur M. de Brancas que c'est sans aucun dessein ni intérêt, qu'il est rappelé, et que c'est une affaire finie.

Je n'ai jamais compris que vous songeassiez à une retraite ; et quand j'ai voulu chercher les raisons que vous aviez pour en vouloir une, j'ai soupçonné que vous envisagiez la mort de la reine, qui était le seul cas qui pouvait vous rebuter du personnage que vous faites. Du reste, madame, j'ai toujours connu votre désintéressement, et, si on l'osait dire d'une personne de votre naissance, votre pauvreté ; je ne vous crois pas sans gloire : mais je vous crois sans bien, ou du moins est-il fort disproportionné de ce que vous êtes ; c'est une des simplicités dont on m'accuse. Il est impossible que vous n'ayez essuyé bien des chagrins dans la place où vous êtes, et qu'on ne se prenne à vous de bien des

choses que vous ne faites peut-être pas ; mais encore une fois, madame, comment peut-on l'éviter, ayant à faire à tant d'esprits différents ? Nous trouvons l'Espagne assez mal gouvernée, qu'on y change souvent de résolutions, qu'on n'y ménage point assez les Espagnols, que vous ne deviez point mettre Orry dans la grande place où il est. Vous pensez à peu près les mêmes choses de nous ; tout ce qui pourrait se dire là-dessus serait sans fin, mais inutile. Vous savez présentement que la paix de l'Espagne avec la Hollande est le point qui retient tout. Vous avez parfaitement bien fait d'envoyer un homme d'importance qui parlera directement au Roi. On comprend ici parfaitement l'importance du siège de Barcelone, mais encore plus celle de la paix avec les Hollandais. Je n'ai point de peines particulières à vous annoncer, mais assez d'expérience pour savoir qu'on en a beaucoup dans les grandes places, et que vous ne pouvez les éviter dans l'état présent, où l'on pense si différemment. Notre étonnement est grand quand vous mandez que vous ne pouvez comprendre ce qui retarde le voyage de M. de Berwick et que nous prétendons que c'est vous qui l'avez refusé. Il ne demandait pas mieux que de partir, sans autre vue que le siège de Barcelone. Je vous écris, madame, dans l'inquiétude d'une maladie

très-violente de M. le duc de Berry, et dont il n'est point encore hors de danger. Il est à Marly, et M^{me} sa femme à Versailles, à cause de sa grossesse ; il n'est malade que d'avant-hier : il a été saigné trois fois, a pris beaucoup d'émétique, et s'est confessé.

Vous voulez donc que je vous écrive toujours ; et pourquoi, madame, le voulez-vous, ne pouvant parler des affaires sérieuses, et n'ayant pas le courage de vous mander les simples nouvelles ? car pour les traits de gaieté, je n'en suis plus capable.

Le respect qu'on doit au roi d'Espagne m'a fait consentir que je reçusse la lettre dont il m'a honorée par les mains de M. le cardinal del Giudice : je crois que c'est la seule fois que nous nous verrons. Je vous réponds, madame, par la même voie que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; votre lettre est triste, et malgré ce merveilleux personnage, vous me faites grande pitié.

LV

Marly, le 9 juin 1714.

Je n'ai point encore reçu, madame, la lettre que j'attends de vous par l'ordinaire. Je réponds

présentement à celle que m'a apportée M. le prince de Chalais ; il l'a fait passer par M. de Caylus, à qui il a rendu visite. J'aurais reçu la sienne bien volontiers, madame, si j'étais maîtresse de ma conduite ; mais il faut ici éviter avec soin tous ceux qui sont dans les affaires, tant pour ne leur point nuire que pour ne se pas nuire à soi-même. Je suis même plus propre qu'une autre à faire des imprudences par ma franchise naturelle ; et si la politique consiste dans la dissimulation, il est certain que je n'y suis pas propre. Il faut que je m'en tienne à vous, madame, qui souffrez tout ce que je prends la liberté de vous dire, parce que vous connaissez parfaitement mes intentions.

Pourquoi avez-vous tant fait attendre le consentement de la paix avec la Hollande ? Barcelone serait présentement à vous, et il n'y aurait point de mécontentement de part et d'autre. Mais enfin, madame, le maréchal de Berwick part dans huit jours, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu il soumettra les rebelles. Il m'a paru qu'il compte faire un tour à Madrid, mais en simple courtisan, qui ne vous dira que ce que vous voudrez bien entendre. On ne peut vous refuser les louanges sur votre désintéressement, et vous avez toujours été si intacte là-dessus que c'est ce qui a le plus surpris quand on vous a vue

vouloir quelque chose pour vous. Quant à moi, j'ai compris qu'envisageant la mort de la reine, vous vouliez une retraite, et comme vous n'êtes point accoutumée à penser bassement, vous avez voulu une souveraineté : on prétend qu'elle était assurée si vous ne vous étiez point opiniâtrée à vouloir la garantie des Hollandais.

Nous sommes si éloignés de vous, madame, qu'il est impossible de concerter promptement avec vous ; et si vous y ajoutez, de votre côté, de la lenteur et de l'incertitude, les affaires n'iront pas bien vite.

Il est vrai que la mission de M. de Chalais a paru très extraordinaire : il arrive pour ne dire mot, avouant pourtant qu'il est envoyé ; mais il est inutile de repasser ainsi sur tout ce qui est passé. Il me paraît que vous ne doutez pas que je voie M. le prince de Chalais : il est vrai qu'il ne devait pas être mis au nombre des étrangers, et les Espagnols mêmes ne devraient pas être regardés de nous sur ce pied-là. Vous ne voulez pas entendre qu'on ne veut point ici que qui que ce soit entre dans les affaires, excepté les ministres, que mon inclination s'accommode parfaitement avec cet ordre-là, et que je suis d'une caducité et d'une santé à ne pouvoir plus rien faire ni rien entendre. M^{me} de Caylus le trouve aussi mauvais que vous, madame, et voudrait

que M. le prince de Chalais eût été excepté. Elle en a reçu une visite qui lui a fait grand honneur et beaucoup de plaisir, par les assurances qu'il lui a données de la continuation de vos bontés. Au reste, vous seriez bien contente de moi sur ce qui la regarde, et je conviens avec vous, madame, que c'est une des plus raisonnables femmes que nous ayons ici. Elle a un peu changé ses idées sur un chapitre qui m'éloignait d'elle, et d'ailleurs son commerce est si agréable que, sans compter la parenté, je ne pourrais m'empêcher de la distinguer. Elle prendra la liberté de vous recommander son beau-frère, pour lequel M. de Chalais l'a assurée que vous aviez de bonnes intentions, et les intentions chez vous, madame, sont suivies d'effets. Elle envoie son second fils à Barcelone, qui pourra bien demeurer quelque temps avec son oncle.

J'ai l'honneur de vous écrire avec un grand désordre et à mesure que les choses me viennent dans l'esprit, assez abattue par les continuelles incommodités que j'ai et une petite fièvre qui me consume, sans pourtant m'achever.

Je ne doute point, madame, que le Roi ne pense ce qu'il doit penser sur l'abandon que vous faites de vos intérêts ; mais vous ne devez pas douter aussi qu'il n'ait voulu mieux que personne que vous eussiez une souveraineté, et ainsi

il est vraisemblable qu'il fera tout ce qui lui sera possible pour l'obtenir. Quelque grande idée que j'aie de votre place, je comprends que vous voudriez avoir une retraite assurée. Après cela, on demeure plus tranquillement où l'on est. Le maréchal de Villeroy est à Villeroy avec la goutte. Il y a quelque petite sédition à Lyon par rapport à quelques impôts ; il n'y a pas d'apparence qu'elle puisse avoir de suites. M^{me} la duchesse d'Orléans est grosse, et M^{me} sa fille se porte fort bien. Nous partons demain pour Rambouillet. Ma seule consolation dans des mouvements qui me conviennent si peu est de voir que le Roi en ait la force. Il se porte à merveille.

LVI

Marly, le 9 juillet 1714.

Je vous dis vrai, madame, en vous assurant que je ne suis point maîtresse de ma conduite dans ce qui a rapport aux affaires, et vous me dites vrai quand vous croyez que je ne les aime pas, et que je me retire le plus qu'il est possible. Si vous me voyiez, madame, vous conviendriez que je fais bien de me cacher ; je ne vois presque plus, j'entends encore plus mal ; on ne m'entend plus, parce que la prononciation s'en est allée avec les dents ; la mémoire commence à s'égarer,

je ne me souviens plus des noms propres, je confonds tous les temps ; et nos malheurs, joints à mon âge, me font pleurer comme toutes les vieilles que vous avez vues. Jugez, madame, si, dans cet état, on a grande envie de se produire, et si on n'a pas raison de se trouver malheureuse d'être sur le théâtre, et un théâtre qui court depuis le matin jusqu'au soir. Mais après tout cela, madame, j'aurais été ravie de voir M. de Chalais, et de parler du roi Catholique, que j'aime tendrement et très désintéressément. Croyez-vous, madame, que je n'eusse pas été bien aise de savoir ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir et toutes les particularités de votre aimable cour ? On n'aurait point voulu croire que je m'en fusse tenue là, et il n'y a personne qui n'eût raconté nos conversations. Je ne me sens pas si pressée de voir M. le cardinal del Giudice, car tout le monde tombe d'accord qu'il parle très mal français.

Notre commerce ne serait pas fade assurément, si nous nous disions tout ce que nous pensons : j'attendrais peu de louanges pour nous, et vous entendriez bien des blâmes sur la solitude dans laquelle vous retenez le roi Catholique, et sur l'exclusion que vous donnez à toute une nation qui n'a jamais paru être sans aucun mérite ; mais à quoi serviraient toutes ces disputes ?

Oui, madame, je m'informe de temps en temps de votre souveraineté, et l'on me répond que l'empereur n'en veut pas entendre parler ; mais j'espère, madame, que la conquête de Barcelone le rendra plus traitable, et que nous verrons la paix de tous côtés. Notre maréchal de Villeroy est encore à Lyon, où il apaise tout ; je crois qu'il reviendra bientôt. J'ai bien de la joie, madame, de l'approbation que vous donnez à l'abbé de Mornay : il est très-honnête homme, propre aux affaires, et d'un esprit fort doux. M. le cardinal de Janson, qui l'avait mené à Rome, m'a dit de grands biens de lui ; mais il me semble qu'il n'aura guère de choses à démêler avec vous.

Vous aurez appris le changement de nos chanceliers. Celui-ci est fort de mes amis ; c'est une bonne tête, et homme plein d'honneur et de droiture ; il est moins vif que son prédécesseur.

On dit que M^{me} la duchesse de Berry viendra ici au premier jour, et qu'elle est très-renfermée avec trois ou quatre jeunes femmes : elle voit, les soirs, les gens de sa maison ; elle viendra à Fontainebleau, où l'on dit qu'elle projette de vivre dans une grande solitude. On ne parle ici que de chasses ; tous nos princes ne font autre chose, et le Roi y va aussi souvent que ses affaires

le lui peuvent permettre : il est en bonne santé, le Dauphin aussi.

M^{me} de Caylus est bien sensible et bien reconnaissante de toutes vos bontés pour elle et pour les siens. On me dit hier au soir que le duc de Richemond, passant sur le Pont-Neuf, avait reçu un coup d'épée au travers du corps : on ne sait encore ce que c'est ; mais je sais fort bien, madame, que je suis entièrement à vous. J'espère que M. d'Aubigny vous désabusera de bien des choses ; il est bien instruit et passe pour avoir beaucoup de sens et d'esprit.

LVII

Versailles, le 1^{er} décembre 1714.

Je n'ai point encore de vos lettres, mais en attendant, madame, je puis vous informer de ce qu'est M^{lle} de Fleury. Vous serez peut-être assez surprise de savoir qu'elle est sœur du roi d'Espagne. C'est une fille de feu Monseigneur et d'une comédienne que vous pouvez avoir vue, qui s'appelait M^{lle} Raisin, très jolie et très aimable. Monseigneur chargea M^{me} la princesse de Conti de cette enfant, en la priant d'ordonner à quelqu'une de ses femmes de la faire élever. Elle a toujours demeuré dans un couvent, et les

religieuses ne lui ont pas laissé ignorer qui elle est, ce qui ne lui a pas donné de vocation. Elle s'ennuie fort, et veut se marier. Elle est blanche et blonde, bien faite, et ressemblante à Monseigneur. Je crois qu'elle a bien présentement dix-sept ou dix-huit ans : je ne savais point qu'elle s'appelât M^{lle} de Fleury, et ne comprenais rien à la lettre dont vous m'avez envoyé la copie. M. le maréchal de Villeroy m'éclaircit, et aussitôt je donnai cette lettre au Roi, afin qu'il vît avec M^{me} la princesse de Conti ce qu'il y aurait à faire. Cette princesse en fut fort surprise, car elle ne sait rien de tout ce qu'elle contient, et il faut que M. le marquis de Laval se soit un peu trop avancé. Voilà, madame, l'éclaircissement de ce que S. M. C. a voulu savoir. Il serait à souhaiter que cette aventure ne fût pas aussi publique qu'elle est ; mais, après tout, cette pauvre fille n'est rien, puisque Monseigneur ne l'a jamais reconnue. M^{me} la princesse de Conti presse souvent le Roi de la marier ; il consent qu'on lui cherche un mari dans le fond de quelque province éloignée : les temps sont si mauvais qu'il ne croit pas devoir donner un mariage bien considérable.

M. le duc d'Orléans eut, il y a quelques jours, une assez grande faiblesse pour perdre connaissance, mais qui n'a eu aucune suite.

Nous sommes à Versailles : on dit que ce sera pour cinq mois ; je le souhaite fort. Je n'ai point encore vu M. le Dauphin ; mais M. Fagon m'assure qu'il se porte bien. L'abbé de Villeroy fut sacré hier par M. le cardinal de Rohan et les évêques de Noyon et de Limoges, tous deux comtes de Lyon.

Du 3 décembre.

J'ai reçu, madame, votre lettre du 19 : je suis très fâchée du mal dont vous vous plaignez ; je ne connais point la colique, mais tout le monde tombe d'accord que c'est un mal des plus douloureux. J'espère beaucoup de la bonté de votre tempérament et de votre sobriété ; on y peut encore ajouter votre habileté. Je suis maintenant à un régime bien nouveau pour moi, car je bois du vin trois fois le jour avec du quinquina, dont je me trouve fortifiée.

De la manière dont on parle de la reine, elle aura quelque chose à souffrir avec S. M. C. si elle est délicate, car les grands princes sont accoutumés à juger des autres par eux. On dit qu'elle mène un confesseur et un médecin qu'elle veut garder. Je n'entreprendrai point de vous dire tout ce qui nous en revient : chaque endroit où elle passe fournit quelque relation, toutes fort différentes ; mais comme on n'y peut ajouter

foi, j'avoue que je n'y fais point attention : je m'en remets, madame, à ce que vous me direz quand vous l'aurez vue.

M. Amelot a pris congé du Roi aujourd'hui pour son voyage de Rome, et je l'ai vu ce matin. Il n'est point embarrassé de M. le cardinal de la Trémoille, et je crois en effet qu'il sortira fort bien de cet endroit-là. Dieu veuille qu'il en soit de même de tous les autres, qui sont assurément les plus difficiles !

Non assurément, madame, vous ne reconnaitriez personne si vous veniez ici, et toutes les fois que vous ne seriez pas avec le Roi, vous douteriez que vous fussiez à la cour ; mais il est inutile d'en parler, et impossible d'y remédier.

Vous pouvez compter, madame, sur deux amis qui ne se démentent pas, qui sont M. le maréchal de Villeroy et M. Amelot : on ne peut être plus vifs et plus constants qu'ils ne le sont pour vous.

On joue aujourd'hui à Sceaux *Athalie* : vous connaissez la beauté de cette pièce, et on dit qu'elle sera parfaitement jouée. Il y a des comédiens retirés du théâtre qui jouent avec M^{me} du Maine : la Beauval fait *Athalie*, Baron fait *Mathan*, M. de Malézieu le grand prêtre, M^{me} du Maine *Josabeth*, le comte d'Eu le petit roi, etc.

LVIII

Versailles, le 12 janvier 1715.

Je ne sais ce qu'il y a eu de plus vif en moi, de la douleur de votre état à l'étonnement de ce qui vous arrive, madame. Il y a longtemps que vous me prépariez à une retraite, et je n'en étais point surprise ; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que vous eussiez quitté l'Espagne comme une criminelle : il faut se taire, madame, quand nos malheurs nous viennent par ceux que Dieu a faits nos maîtres. J'espère que vous me ferez bien la justice de ne pas me croire insensible à ce que vous souffrez ; j'ai une grande impatience de recevoir de vos nouvelles. Vous devez tout à M. le maréchal de Villeroy, il est hors de lui ; du reste, tout est partagé entre vos ennemis qui triomphent et vos amis consternés : c'est M. de Villeroy qui me fournit une occasion pour cette lettre-ci ; vous savez que je ne dispose pas des courriers. Instruisez-moi, madame, de ce que vous voulez faire, de ce dont vous voulez qu'on parle, et de ce que vous voulez que je sache toute seule ; je ne manquerai jamais à ce que je dois à l'amitié dont vous m'avez honorée ; je vois peu de monde, mais je dois la justice à M^{me} de Ventadour et à M^{me} de Caylus qu'elles

sont bien touchées. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Noirmoutier, qui me fournit encore une occasion d'avoir l'honneur de vous écrire ; je ne la manquerai pas.

LIX

Versailles, le 15 février 1715.

Non, madame, je ne vous fermerai point ma porte, et quoique nous n'ayons à traiter que des matières bien tristes, j'ai une grande impatience de me trouver en liberté avec vous : laissez-vous conduire par votre ami, il n'y en eut jamais un meilleur ; et s'il en était cru, madame, vous seriez sur le pinacle, plus honorée et plus considérée que vous ne l'avez jamais été. Tout le monde ne pense pas de même. Je trouve aussi peu de chose à vous écrire que j'en aurais beaucoup à vous dire ; car je ne crois pas, madame, que j'aie besoin de vous faire de nouvelles protestations de mon sincère et respectueux attachement.

C'est un miracle de vous voir voyager sans en être incommodée ; il faut bien que votre courage vous soutienne. M. le maréchal se fait un nouveau mérite, madame, par la manière dont il en use avec vous, je veux dire M. le maréchal de Montrevel.

LX

Saint-Cyr, le 14 mai 1715.

Il est vrai, madame, qu'il y a longtemps que vous ne m'avez fait l'honneur de m'écrire ; mais je n'en ai pas moins pensé à vous. Je n'en ai que trop de sujets, et, quand il n'y aurait que M. le maréchal de Villeroy, il me serait difficile de vous oublier. En vérité, madame, vous devez être charmée de lui, et M. le duc de Noirmoutier ne peut pas être plus occupé de vous que l'est ce véritable ami. Il est vrai que, ne pouvant demeurer en France, je vous ai toujours souhaitée à Rome, et que je ne saurais croire que vous ne vous y attiriez une considération qu'il est impossible de vous refuser. Quelque persécution que vous souffriez du côté de la fortune, j'espère, madame, que votre courage, la raison, la douceur de votre sang vous rendront heureuse en quelque lieu que vous soyez, et malgré tous ceux qui voudront vous troubler. Je crains seulement pour vous les incommodités, et surtout les accidents qui pourraient menacer votre vue. Dieu est bon et ne vous donnera pas plus de peine que vous n'en pourrez porter.

Je ne fais plus que languir par une fièvre qui est très petite, mais presque continuelle ; j'ai

duré assez longtems. Je serai toute ma vie, madame, la plus respectueuse et la plus sincère de vos très humbles et très obéissantes servantes.

LXI

Marly, le 14 juillet 1715.

Enfin, madame, vous voilà parvenue à vous plaindre ! Je crois que c'est la première fois que je l'ai vu, et ce qui serait bien difficile à croire après tout ce que vous avez essuyé depuis six mois.

Je ne jugeais point que le pape vous refuserait un asile dans Rome, mais je craignais qu'on ne donnât le temps à vos ennemis de traverser ce dessein, et c'est une des raisons que j'avais de tant presser votre départ ; cependant, madame, on m'a assuré que M. le nonce est allé vous déclarer que vous pouvez aller à Rome, sur la promesse du Roi de le faire agréer au roi d'Espagne son petit-fils.

Il est vrai que la reine d'Espagne m'a fait l'honneur de m'écrire par M. le prince Cellamare, et que j'ai eu celui d'y répondre ; mais j'ai reçu une autre lettre qui vous aurait plus attendrie, c'est de votre cher prince des Asturies,

dont le style et le caractère ne paraissent pas d'un enfant. Il y en avait aussi une du Roi ; M. l'ambassadeur voulait me les donner lui-même, mais le Roi a trouvé bon que je ne le visse point. Je me renferme le plus qu'il m'est possible : il y a longtemps, madame, que vous me connaissez ce goût-là, et tout ce qui s'est passé depuis ce temps ne l'a point changé ; les années et les infirmités le confirment, et votre aventure, madame, doit rebuter du monde tous ceux qui sont capables de quelque réflexion. Le courage que vous avez ne peut venir que de Dieu ; je le prie de tout mon cœur de vous consoler.

Votre Anglaise n'aura point ce qu'elle demande : on ne donne guère de gratifications quand on ne paie pas ce qu'on doit ; vous l'éprouvez, madame, et en entendez parler. Ma lettre n'est que trop longue, ne pouvant traiter que des matières fort tristes, et les assurances de mon respectueux attachement ne vous étant pas nouvelles.

LXII

Marly, le 11 septembre 1715.

• Vous avez bien de la bonté, madame, d'avoir pensé à moi dans le grand événement qui vient

de se passer ; il n'y a qu'à baisser la tête sous la main qui nous a frappés.

Je voudrais de tout mon cœur, madame, que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le Roi comme un saint et comme un héros. J'ai quitté le monde que je n'aimais pas ; je suis dans la plus aimable retraite que je puisse désirer, et partout, madame, je serai toute ma vie, avec le respect et l'attachement que je vous dois, votre très humble et très obéissante servante.

LXIII

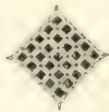
Saint-Cyr, le 27 décembre 1715.


Il est vrai, madame, que je m'éloigne du monde le plus qu'il m'est possible, et que, si mes amis avaient un peu moins de bonté pour moi, je ne verrais plus personne ; mais il est vrai aussi que je n'oublie pas ceux que j'ai estimés, aimés et honorés, et que je pense très souvent à vous, en vous désirant ce que je crois qu'il y a de meilleur. J'aurais cru, madame, que vous iriez à Rome, et j'en étais bien aise par rapport à vos yeux ; les miens ont un sort bien différent : j'ai quitté les lunettes que j'avais prises il y a trente-cinq ans, et je travaille en tapisserie jour et nuit, car je dors peu ; ma retraite est paisible

et très complète. Quant à la société, on ne peut en avoir avec des personnes qui n'ont nulle connaissance de ce que j'ai vu, et qui ont été élevées dans cette maison, dont elles savent uniquement les règles.

Il n'y a point d'état sur la terre, madame, qui n'ait ses peines ; votre bon esprit, votre courage et la douceur de votre sang ont toujours diminué les vôtres. Notre maréchal ne me voit presque plus ; mais il m'oblige tous les jours de sa vie : il est le refuge de tous les misérables. Vous seriez bien contente des discours du public sur son mérite ; je sais des gens qui ne l'aiment pas, qui ne peuvent disconvenir qu'il fait un beau personnage.

Croyez, madame, que je ne puis oublier les marques de votre bonté pour moi, et que je mourrai avec le même attachement pour vous. Ces termes ne sont point assez respectueux, mais vous en connaissez le fond.





NOTES HISTORIQUES

Page 11. [1] Comme nous avons dû embrasser dans son ensemble la vie de M^{me} de Maintenon, le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de lui en rappeler les principales dates. Francoise d'Aubigné naquit le 27 novembre 1635 à la prison de Niort, de Constant d'Aubigné (fils d'Agrippa) et de Jeanne de Cardillac, sa deuxième femme. (Trompé par la première il l'avait tuée ainsi que son amant). L'enfant, d'abord placée chez sa tante, M^{me} de Vilette, suit ses parents, Constant, libéré, est placé par la Compagnie des Iles à la Martinique où il meurt. La veuve revenue, Francoise mène une vie misérable chez son avare tante de Neuillant, puis va aux Ursulines de Niort. A Paris avec sa mère, les Carmélites du faubourg Saint-Jacques finissent par la convertir après de longs efforts et beaucoup de douceur. Sa mère et elle subsistent ensuite de leur travail dans une petite chambre de la rue des Tournelles. Jeanne meurt à Niort en 1650. M^{me} de Neuillant ramène la jeune fille à Paris, où elle

épouse Scarron en 1652. Elle fréquente les hôtels d'Albret et de Richelieu et est chargée, en 1669, d'élever les enfants du roi. Dès lors sa vie, quoique dans l'ombre, devient publique. Le mariage avec le roi a dû avoir lieu vers le milieu de 1684. Il n'en reste nulle trace. Y étaient présents le Père de la Chaise, l'archevêque Harlay, les marquis de Louvois et de Montchevreuil, le valet de chambre Bontemps. — M^{me} de Maintenon reçut en 1674 la terre dont elle ne prit le titre qu'assez longtemps plus tard (1688). Elle s'occupa vers la même époque (1674) de la fondation de Saint-Cyr. On sait qu'au lendemain de la mort du roi elle s'y réfugia pour y mourir le 15 avril 1719.

Page 57. — (1) M^{me} de Maintenon ne cessa jamais de veiller avec discrétion et vigilance sur ce frère encombrant. Charles d'Aubigné fut gouverneur d'Amersfort et chevalier de l'ordre. « Il répondit mal, dit Lavallée (t. I, p. 170), aux conseils et aux bienfaits de sa sœur. Il avait tous les défauts que Louis XIV eut tant de peine à corriger dans sa noblesse militaire : indiscipline, prodigalité, esprit de violence envers les populations paisibles... Il venait [vers 1672] de rançonner à son profit les habitants d'Amersfort. Louvois mettait alors l'ordre le plus sévère dans l'armée. Quand il apprit cela il fut très mécontent et aurait cassé d'Aubigné sans les considérations qu'il avait pour M^{me} Scarron. »

Après s'être chargée plus d'une fois, s'il faut

en croire Geoffroy (t. I, p. 161, n. 1), des enfants naturels de son frère, M^{me} de Maintenon finit par le marier. On a vu de quelle curieuse façon elle s'occupa du ménage. Elle donna comme gouvernante à sa nièce, sa femme de chambre Nanon. Nous reproduisons à la suite des lettres à d'Aubigné une lettre à cette nièce de cette tante férue d'éducation.

Page 115. — (1) Née en 1642, Anne-Marie de la Trémoille fut mariée à l'âge de quinze ans au prince de Chalais. Ce dernier, mort dans un voyage à Rome, sa veuve ne tarda pas à se remarier. Elle épousa l'italien Flavio degli Orsini, duc de Bracciano, en 1675, et perdit son second mari en 1698. Elle obtint par M^{me} de Maintenon de conduire à Philippe V la princesse de Savoie. Elle arriva, par l'influence qu'elle prit sur la jeune reine, à gouverner presque l'Espagne. Suspectée une première fois par Louis XIV, elle dut venir se disculper à Versailles et sortit triomphante de l'épreuve (1705). Elle alla jusqu'à se faire reconnaître dans le traité d'Utrecht une souveraineté dans les Pays-Bas. La reine d'Espagne décédée, elle réussit à la remplacer par Elisabeth Farnèse qui, une fois mariée, l'écarta brutalement. Accueillie très froidement à Paris, elle se retira à Rome où elle mourut en 1722. (Cf. A. GEFROY, *Lettres inédites de la princesse des Ursins*).

Page 122. — (1) Fils du libraire Orry. Très entendu dans les affaires de finances, il fut envoyé par Cha-

millart en Espagne, en 1702, pour examiner le pays.

Page 124. — (1) Fils d'une femme de chambre d'Anne d'Autriche.

Page 167. — (1) Cf. sur M^{me} d'Heudicourt, les *Souvenirs* de M^{me} de Caylus.

Page 174. — (1) C'est à cette M^{me} de Saint-Géran, parente des Noailles, que L. Baumelle adressa toute une correspondance fabriquée. (Cf. Lavallée et Geffroy. In^{on}).

Page 187. — (1) Elle était fille de l'Électeur palatin Frédéric V et tante de Madame, duchesse d'Orléans (*G*).

Page 191. — (1) Il s'agit d'Anne de Rohan Chabot, princesse de Soubise. On sait le goût passager que le roi eut pour elle et le profit discret qu'elle en sut tirer. (Cf. la notice de Boislisle, au t. V de Saint-Simon et Geffroy, t. I, p. 325, n. 1).

Page 229. — (1) Ce duc de Fronsac est le futur maréchal de Richelieu, l'ami de Voltaire, le héros de Port-Mahon.

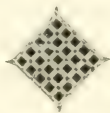


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION : La vérité sur M ^{me} de Maintenon.	11
Note bibliographique	55
Note sur le texte.	56
Lettres à d'Aubigné.	57
Lettres à M ^{me} des Ursins.	113
Notes historiques.	209



LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

19

2

2



DC Maintenon, Françoise
130 d'Aubigné
M2A416 Lettres à d'Aubigné et
 à Madame des Ursins

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

